UNIVERSITY OF ARIZONA
39001034330657

112781

ALFRED DE VIGNY

CONTRIBUTION A SA

BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Études d'histoire littéraire. Deux vol. in-16, brochés. 7 fr. »

Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres. Un vol. in-8, br. 7 fr. 50

Gœthe en France, étude de littérature comparée. Un vol. in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

Bibliographie critique de Gœthe en France. Un vol. in-8, broché . . . . . 7 fr. 50

Histoire littéraire de l'Émigration, 1789-1815 (*en préparation*).

POÉSIES DE FERNAND BALDENNE

Mazza Voce (*épuisé*).

En marge de la vie (Bibliothèque de la *Plume*).

1572-11. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 1-12.

F. BALDENSPERGER

ALFRED DE VIGNY

CONTRIBUTION

A SA

BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1912

Droits de traduction et de reproduction réservés.

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

841.162
B17

AVANT-PROPOS

Le nombre des fidèles de Vigny semble assez étendu désormais pour justifier un livre comme celui-ci, qui ne jette pas au public l'appât d'une biographie intégrale ou de documents sentimentaux. Le poète des *Destinées* est un des modernes pour qui la commode formule de tant d'études littéraires, *la vie et les œuvres*, est le plus inopérante. A peu près dénuée de romanesque, n'offrant guère non plus de ces crises et de ces transformations d'âme dont la courbe sollicite l'humaine curiosité, son existence conditionne assurément ses écrits, mais sans fournir beaucoup de ces données qui nous renseignent sur la genèse et la marche des idées. Un homme qui a si peu vécu dans sa propre familiarité — pour reprendre une malice d'un contemporain — laissait vraisemblablement moins que d'autres le contre-coup de sa vie quotidienne atteindre les régions où la pensée

80880

s'élabore : aussi le fil continu d'une biographie tombe-t-il des doigts presque inévitablement, dès que l'on veut pénétrer un peu avant dans la région où nous sollicitent ses œuvres, avec leur forme souvent imparfaite, leur rare noblesse et la beauté un peu exsangue de leurs contours.

On est donc prié de considérer les études détachées qui suivent comme les chapitres d'une sorte de biographie surtout intellectuelle de Vigny. Le poète qui tend à assigner à sa pensée une forme indirecte et symbolique incite un lecteur attentif à se préoccuper de deux choses : le sens réel que prend, par delà le revêtement apparent, l'intention de l'écrivain; la place qu'il faut attribuer à cette idée secrète, moins encore dans le va-et-vient des choses qui en étaient contemporaines que dans une sorte de zone supérieure. Là, ses vraies voisines, ses alliées ou ses adversaires étaient d'autres idées, soit issues de l'expérience du poète mais déjà distinctes des objets de cette expérience, soit émanées d'œuvres différentes et vivant à leur manière de cette vie transcendante.

Il a semblé que plusieurs « coupes transversales », si l'on peut dire, pouvaient aider à cette connaissance plus précise de l'œuvre de Vigny : elles procèdent de méthodes assez diverses, qui vont de la recherche des influences littéraires à l'essai de synthèse sur un sujet donné. Les études de ce genre abondent pour nos auteurs classiques ;

elles sont encore assez rares pour les écrivains du XIX^e^ siècle, et Vigny n'a été, à cet égard, mieux partagé que ces toutes dernières années. C'est dans l'espoir qu'entre son œuvre et un public croissant les approches sympathiques et les adhésions conscientes s'en trouveront facilitées sur plus d'un point, que sont réunies des études n'ayant d'unité que dans leur commun objet.

Septembre 1911.

ALFRED DE VIGNY

LES DEUX TRISTESSES DE VIGNY

J'ai dit ce que je sais et ce que j'ai souffert....

« La douleur n'est pas une, écrit Vigny en 1837. Elle se compose d'un grand nombre d'idées qui nous assiègent et qui nous sont apportées par le sentiment ou par la mémoire. Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir et la rendre *inoffensive comme un serpent familier.* »

Dans cette lutte incessante d'une âme fière contre les objections que la vie suscite à notre quiétude, Vigny a remporté plus d'une victoire : et c'est faire tort à sa vaillance que d'attribuer à la trahison de Mme Dorval, ou à l'indifférence du grand public pour le poète, ou même à un penchant congénital vers l'inefficace et veule rêverie, un retentissement indéfiniment prolongé sur sa philosophie secrète. Il n'a pas jugé irrémédiable la foncière hostilité entre la « force d'homme » et la « ruse de femme », entre la

violence et l'insincérité par quoi s'aiguise l'antagonisme des sexes. La solitude, loin de lui paraître douloureuse et attristante à jamais, a fait passer sur son âme des effluves de calme, des souffles pareils à la fraîche brise des hauts sommets. De tous les romantiques, il a pris avec le moins de murmure et de détestation les devoirs que lui imposait le « fait social » ; et il n'a point récusé ces « otages » qu'une famille impose à l'individu. Enfin ses maux physiques ont été pour lui de ces ennemis avec qui l'on vit tant bien que mal, et de qui l'on finit par s'accommoder, dès qu'on sait qu'on ne leur fera guère lâcher prise.

Mais sa pensée n'a jamais réussi à réduire tout à fait et à désarmer deux idées auxquelles se ramène l'intention de son œuvre presque entière : l'une est l'émouvante question de *la souffrance de l'innocent*, et se rattache au problème du mal et à la morale religieuse ; l'autre, qui est de nature plutôt sociale et pratique, pourrait s'appeler *la faillite des aristocraties*.

Sous des formes diverses, poème, roman, drame, ébauche, Vigny n'a guère fait que poser, animer et symboliser des données qui touchent à ces deux irréductibles inquiétudes. « Un moraliste épique », se définit-il dès 1834 ; et il nous autorise ainsi à chercher, par delà les affabulations qu'il jugea propices à son dessein, l'intention profonde qui s'inscrivait dans le sujet du poème, dans le plan du roman ou du drame, dans les linéaments du croquis inachevé.

Il nous invite aussi à découvrir plutôt dans la région des idées que dans celle des sentiments ses plus tenaces adversaires et les ennemis véritables de son repos. « Le cœur existe bien, moralement

parlant... mais c'est une chambre obscure dont la lumière est la tête.... Le cœur n'est que l'écho du chant qui résonne en haut, sous les voûtes divines de la tête. »

I

La souffrance de l'innocent est un aspect trop évident de l'éternel problème du mal pour que toute méditation un peu haute ait jamais cessé de s'en émouvoir ou de s'en irriter, depuis que l'homme a tenté d'imposer une logique, fût-elle irrationnelle, aux phénomènes humains dont il est le spectateur. Peu d'époques cependant ont été hantées par ces questions autant que celle où se place la jeunesse de Vigny. En s'ingéniant à concilier avec les dogmes chrétiens les événements inouïs d'un quart de siècle sur lequel on avait le loisir de philosopher désormais, en essayant d'appliquer à la Société ou à l'Humanité quelques-unes des doctrines que la morale religieuse formule à propos du salut individuel, — le mouvement d'idées de la Restauration semble avoir donné à ces spéculations une sorte d'actualité plus frémissante. Les notions de responsabilité, de palingénésie, de réversibilité, où pouvait se résumer et se formuler la loi morale de l'histoire, n'ont peut-être jamais autant occupé l'attention des écrivains et du public. De Lamennais à Ballanche et d'Azaïs à Quinet, toute une littérature s'efforce de faire rentrer dans une harmonie quelconque, providentielle ou simplement divine, les dissonances trop révoltantes que l'homme ne peut s'empêcher de constater, et que son intelligence et son équité sont également

impuissantes à accueillir dans une interprétation tout optimiste de la vie.

Pourquoi l'ordre du monde admet-il la souffrance de l'innocent? La réponse de Joseph de Maistre à cette question semble avoir bouleversé Vigny[1]. « Le ciel ne peut être apaisé que par le sang. — L'innocent peut payer pour le coupable.... L'effusion du sang est expiatrice. » Le Docteur Noir, dans *Stello*, n'a pas assez de colère et d'abomination pour ce « cri de la bête carnassière » qu'il perçoit sous une voix d'homme. Surtout, il dénonce la prétention qui maintient au delà du Calvaire et de l'holocauste de Dieu cette doctrine sinistre. « Là, Dieu immolé par Dieu avait lui-même crié : Tout est consommé. N'était-ce pas assez du sang divin pour le salut de la chair humaine? — Non.... »

Aussi la première détresse de Jésus, au Mont des Oliviers, sera de prévoir qu'une thèse comme celle-là pourra être rattachée à son sacrifice de pardon :

> Père libérateur! jette aujourd'hui, d'avance,
> La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
> Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
> « Il est permis pour tous de tuer l'innocent. »
> Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
> Des dominateurs durs escortés de faux sages
> Qui troubleront l'esprit de chaque nation
> En donnant un faux sens à ma rédemption.

Dans le passé biblique, l'ancienne loi qu'espère abolir Jésus au Calvaire, et que sa mort expiatoire doit remplacer par une conception nouvelle de la rédemption,

> Pour l'offrande des corps recevant les esprits,

1. Voir plus loin l'étude intitulée *Joseph de Maistre et Alfred de Vigny*.

avait souvent été, assurément, sanctionnée par un sacrifice d'innocents exigé par Dieu même. Le *Déluge* en est un, le plus terrible, le plus universel et le plus significatif; et Vigny n'a pas manqué de mettre en tête du « mystère » qui porte ce titre une épigraphe empruntée à la Genèse : « Serait-il dit que vous fassiez mourir le juste avec le méchant! » Car le châtiment cosmique déchaîné par Dieu frappera, en même temps que les générations impies, le couple vertueux imaginé par le poète.

La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère....
La pitié du mortel n'est point celle des cieux.
Dieu ne fait point de pacte avec la vie humaine :
Qui créa sans amour fera périr sans haine....

La *Fille de Jephté* est un autre « cas » de cette exigence incompréhensible du sombre Dieu D'Israël : un pathétique nouveau s'y ajoute, parce que ce n'est plus un élément aveugle et passif, comme dans le *Déluge*, mais un héros conscient et un tendre père qui doit se faire l'exécuteur des hautes œuvres de Dieu; et la victime expiatoire est son unique enfant. Exigence inouïe, dont il est difficile de ne pas suspecter l'équité :

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance,
En échange du crime il vous faut l'innocence :
C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux!
Je lui dois une hostie! ô ma fille! et c'est vous!

Il pouvait sembler, du moins, que les lugubres cosmogonies avaient fait leur temps, et que l'horreur des anciens contrats passés entre l'Asie et ses dieux restait épargnée à l'Occident chrétien. Mais l'holocauste offert au Golgotha a-t-il vraiment aboli les

rigueurs d'une justice aussi déconcertante, et substitué à ses exigences un principe d'équitable rémunération? C'était bien le sens et la portée de l'acte libérateur de Jésus :

> Du sacrifice humain si j'ai changé le prix....
> Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave
> Et l'autre libre....

Et c'est ainsi que la Terre, tout entière associée à l'angoisse de l'humanité, comprit le message rédempteur :

> Un soir il arriva que l'antique planète
> Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
> « Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète,
>
> Il a le front sanglant et le côté meurtri,
> Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète,
> La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri! »
>
> (*Destinées.*)

Vain espoir! Jéhovah refuse de prononcer ce décret de la Toute-Puissance qu'attendaient les mondes haletants, et qui eût affranchi les mortels des antiques servitudes. Jésus, au moment où il va accomplir un sacrifice qui pouvait être le commencement d'une ère vraiment nouvelle, est torturé jusqu'à la défaillance par cette conviction qu'il va

> ... la quitter, cette indigente terre,
> N'ayant que soulevé ce manteau de misère
> Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
> Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

Or le Mal, ce n'est pas l'expiation (et la conscience humaine est révoltée à un moindre degré par toute souffrance qui a une cause proportionnée à son intensité, qui possède ainsi une logique intérieure);

le Mal, c'est la souffrance imméritée. Aussi le Doute n'a-t-il pas d'argument plus fort que la persistance, ici-bas, de cette forme suprême du Mal. Et c'est un aveu de ce Mal que la promesse des compensations et des réparations de l'au-delà, faite par le christianisme en raison même de l'injustice et de l'iniquité irrémissibles du monde. « La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité. »

Cette éternité même, d'ailleurs, comporte de nouvelles iniquités : le christianisme a admis pour le ciel « les peines éternelles qui ne sont qu'une éternelle vengeance ». Ses dogmes ont repris, pour rendre compte de la souffrance et de la mort, l'hypothèse de la culpabilité et du châtiment, et ainsi la Loi nouvelle a hérité de ces antiques notions de contrat, de paiement entre Dieu et l'homme, qui aboutissaient à de si révoltantes exigences.

L'humanité est coupable, affirme la théologie, et il n'y a pas à vrai dire d'innocents. Eh quoi! proteste le poète; faudrait-il en effet admettre, hypothèse extrême, que des culpabilités pèsent sur tels cas où tout s'oppose à la simple possibilité du péché : comment dire que le Masque de Fer, dans la *Prison*, aurait à expier des fautes, alors qu'on l'a toujours mis hors d'état d'en commettre aucune? Le captif s'indigne contre cette doctrine, âprement soutenue par le prêtre qui l'assiste :

> Oui, regardez-moi bien, et puis dites, après,
> Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts;
> Des péchés tant proscrits, où toujours l'on succombe,
> Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe....

Sauf sur un point, — la croyance de l'homme à

son libre arbitre, — la continuité s'est donc affirmée entre l'ère antique et l'ère chrétienne ; et les sombres déités qui s'étaient abattues d'un vol inexorable

... sur les cheveux dressés des races éperdues

ont repris, au nom de la Grâce, le poste qu'elles avaient abandonné, à l'heure émouvante où un monde nouveau paraissait devoir se dégager de l'ancien monde de la Fatalité et du Sacrifice injuste.

Quoi d'étonnant que Dieu ait vu se lever contre lui les grands Révoltés? Ils ne sont que les avocats

... de l'accusation
Qui pèse de partout sur la création!

« La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan, tels sont Oreste et don Juan. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes. » (*Journal d'un poète.*)

Et non pas l'admiration et l'amour secret des hommes seulement, puisque Eloa, la sœur des Anges, ne serait peut-être pas tombée sans le mystérieux attrait que lui inspira le grand Réprouvé. Née pour la consolation, éclose d'une larme versée par Jésus sur un mort qu'il aimait, elle a sympathisé avec celui qui n'avait point admis sans murmure l'iniquité des choses et qui, en conséquence, s'était séparé de Dieu. La pitié d'Eloa, sans doute, a été surprise, et sa charité s'est à son insu nuancée d'im-

pureté ; mais le principe en était noble, et elle rêvait d'arracher à sa solitude et à sa damnation celui qui portait la peine d'une fière révolte et qui pouvait dire sans mensonge :

> C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
> Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.

La « justification de Dieu », comme disait Vigny, reste à faire. La majorité des hommes par indifférence, et quelques-uns par stoïcisme, « subissent leur prison », et « tressent de la paille », bien qu'ils ignorent « la faute de leur procès ». Qu'elle soit une œuvre irrémédiablement manquée ou une tentative ébauchée et s'acheminant à grand'peine vers sa perfection, la Création ne peut nous satisfaire : « dans les deux cas, soyons humbles et incertains ». Mais gardons-nous comme d'une déchéance d'adhérer à l'ordre apparent établi dans le monde. Aussi le byronisme de Vigny s'est-il plu à imaginer souvent l'accusation directe de Dieu par la créature iniquement frappée, le suicide du jeune homme « illustre et malheureux » qui se tue pour affliger et punir le Créateur, ou le genre humain ressuscité jugeant l'Éternel et lui demandant « pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence » ?

Du moins — telle semble être la pensée de Vigny — l'homme devrait-il, dans la sphère d'apparente liberté qui lui a été concédée par le christianisme, éviter d'infliger des douleurs et des peines imméritées : cette iniquité mystérieuse du mal métaphysique, pourquoi se compliquerait-elle encore du mal social? Mais la loi qui domine presque toujours la légalité humaine, et même, on peut le dire, l'idéal des sociétés, n'est-ce pas celle qui donne à chacun

selon ses actes : or qui saura tout ce qu'elle comporte d'injustice foncière? Ne valons-nous pas mieux ou moins que nos actions, et doit-on fonder un grief contre nous sur l'insuffisance de l'œuvre réalisée, quand notre bonne volonté a été trahie par notre pouvoir?

> C'est assez de souffrir, sans se juger coupable
> Pour avoir entrepris et pour être incapable....
> Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
> Des organes mauvais servent l'intelligence.
>
> (*La Flûte.*)

Sans doute, certaines « culpabilités » paraissent à Vigny fondées en raison, acceptables à la conscience. C'est ainsi que l'extermination des races sauvages et leur annihilation par les peuples civilisés, si monstrueuse qu'elle puisse sembler, n'a rien que de secrètement justifié à ses yeux. Non qu'il juge, avec Joseph de Maistre, qu'elles soient « dévouées et frappées d'anathème » ou que « puisqu'elles sont malheureuses et insensées, elles sont criminelles et justement punies de quelque faute d'un ancien chef » : cette réversibilité à longue échéance fait horreur au Docteur Noir. Mais elles sont, écrit Vigny à Mlle Maunoir, « coupables envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable ». Et son poème de la *Sauvage* symbolise l'absorption justifiée du « chasseur Abel », « sans but, sans loi, sans âme », par les descendants de Caïn le laboureur :

> La loi d'Europe est lourde, impassible et robuste;
> Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste.

Hélas! pour un cas de lamentables rigueurs

humaines où la conscience et la raison peuvent trouver leur compte en se plaçant au point de vue le plus élevé des conditions de l'Humanité, combien de prétendus châtiments qui ne sont que des cruautés! « Tous les crimes et les vices viennent de la faiblesse. Ils ne méritent donc que la pitié! » Mais les leçons de mansuétude données à ce sujet par Jésus sont bien oubliées; lui-même enseignait à pardonner à la Femme adultère :

> Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre.
> S'il se croit sans péché, qu'il jette la première....
> Son doigt mystérieux, sur l'arène légère,
> Écrivait une langue aux hommes étrangère,
> En caractères saints dans le Ciel retracés....

La terre n'a guère compris cette leçon de l'homme divin; c'est l'adultère précisément qui semble avoir pour salaire obligé une mort qui satisfasse à la vengeance, alors que celui des époux qui fait figure de justicier assume bien gratuitement ce rôle :

> Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme,
> Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme,

dit le poète à Dolorida, tortionnaire raffinée d'un volage mari. Elle suivra dans la mort l'homme dont elle aime mieux l'amour que la vie, et qui pourtant n'avait sans doute pas cessé de l'aimer :

> L'infidélité même était pleine de toi,
> Je te voyais partout entre ma faute et moi....

Et l'homme? Son geste instinctif est de châtier d'une peine irrémissible la coupable; pourtant l'homme fort et qui ne veut pas s'arrêter à « quelque cruauté grossière et basse » ou à un « pardon

dédaigneux » — lequel a été longtemps l'attitude de Samson avant le jour de crise de la *Colère* — pourrait se hausser, comme le duc dans *Quitte pour la peur*, à « une miséricorde qui ne manque pas de dignité ». Il est bon, écrit Vigny à Mme du Plessis, à propos de cette pièce, « de montrer une vengeance de bon goût, qui est en même temps une noble et généreuse protection, un pardon, et une réparation ». Et dans son *Journal* : « Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de Bonjour : — Pardon! car les plus forts ont fait la loi. » C'est là, en effet, c'est dans les rigueurs dont l'*enfant malade* est accablée par la religion et la société conjurées, que l'on peut trouver, au gré de Vigny, l'exemple significatif d'une répartition foncièrement injuste des sanctions, et d'une sorte de reflet et de réplique, dans l'ordre humain, de ces iniquités de l'ordre métaphysique dont sa pensée n'a guère cessé de souffrir.

II

La « faillite des aristocraties », c'est ainsi qu'on est tenté d'appeler ce qui fut, chez Vigny, le principe d'une autre irréductible tristesse. Elle pourrait être considérée, à la rigueur, comme une des formes que prend le problème du mal dans la vie des sociétés : constater, comme Vigny s'est consumé à le faire, que la direction des choses pratiques n'est point réservée aux plus dignes, ou même qu'un nivellement inconscient et une sorte de lente érosion tend

à ramener les cimes humaines à l'altitude moyenne de l'espèce, c'est évidemment inscrire, sur la liste des « crimes de Dieu », un grief qui peut être rapproché de l'iniquité primordiale dans les sanctions et les peines.

Il est probable, cependant, que l'importance attribuée par la pensée de Vigny à cet autre douloureux problème n'a pu manquer d'être fortifiée par les incertitudes et les compromissions du demi-siècle où il a vécu, depuis la folle tentative d'une Restauration et d'un retour systématique au passé jusqu'à l'incohérence et à la dispersion de la République de 1848 et jusqu'à l'ordre uniquement extérieur et matériel du second Empire.

Le prestige récent de la grande épopée et d'une puissance toute militaire, fondée sur l'énergie du soldat, laissa quelque temps son éblouissement aux prunelles d'une génération « qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue... »; on put croire, même après 1815, que la nécessité de l'heure instituait dans l'armée l'aristocratie de fait, la noblesse agissante et réelle d'une époque dont la guerre « semblait l'état naturel ». L'antagonisme latent qui subsistait entre une France révolutionnée et la Sainte-Alliance n'allait-il pas obliger les peuples à garder la poudre sèche et l'épée aiguisée, à rester tournés vers leurs vrais chefs : les grands entraîneurs d'hommes pour les champs de bataille? Officier, Vigny dut reconnaître son erreur : le livre de *Servitude et Grandeur militaires* sortit de ce qui fut, en somme, une première déception, l'aveu de la méprise qui continuerait à faire de l'armée, dans les temps de paix, une nation dans la nation. « L'armée moderne, sitôt

qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie. Elle se sent honteuse d'elle-même, et ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle est; elle se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'État; ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas.... »

Quant à l'ancienne noblesse, qui prétendait reprendre, avec le retour des Bourbons, ses anciens privilèges et sa place d'élection dans le pays, elle n'a pas fait longtemps illusion au clairvoyant gentilhomme : « cette race morte socialement depuis 1789 », comme il l'appelle dans son *Journal*, ne pouvait pas plus, estime Vigny, lier partie d'une manière efficace avec le droit divin qu'avec la souveraineté du peuple, les deux principes qui servaient de pôles à la politique du temps. Cette annihilation effective de la noblesse en France avait des causes déjà lointaines dans l'histoire, et le poète-gentilhomme mit, à étudier dans le passé français les antécédents de ce phénomène, une attention doublement aiguë d'élève de W. Scott et de *ci-devant* désabusé. C'est la série de ces causes que Vigny voulait étudier dans une suite de romans dont *Cinq-Mars* est le premier : le pouvoir royal y procède, à l'égard de l'aristocratie de naissance, à une sorte de désarmement et de domestication qui ne laissera plus qu'une apparence d'autorité à l'hérédité des titres et des noms, et n'aboutira plus jamais à des alliances salutaires. Dès lors, les nobles auront beau être des courtisans, des privilégiés, ils ne seront plus, dans le pays, d'un vrai secours à la royauté.

« Le roi et la noblesse étaient deux anciens amants qu'on avait brouillés. Ils se rapprochaient quelquefois, mais ne pouvaient se reprendre.... » Connaissant

d'ailleurs « l'incapacité d'une cour à manier les affaires publiques » (*Avant-propos* de la *Maréchale d'Ancre*), Vigny, comme bien d'autres, n'a été attaché à la Restauration « que par honneur et par acquit de conscience » et n'a regretté que par principe, après 1830, cette « race de Stuarts » que ses partisans avaient en vain voulu défendre malgré elle.

Mais vers quelle aristocratie se tournera le régime de Juillet, dont le « trône de carton » ne saurait être à lui seul une suffisante assise? Avec nombre d' « intelligentiels » dont le Z. Marcas de Balzac est le type, Vigny semble avoir cru plus que de raison à la constitution d'une élite de l'intelligence qui aurait pu, sans dépendre directement des nécessités de la vie politique, jouer son rôle utile dans la direction des affaires publiques. Ce n'est pas sans intention qu'il avait mis, en tête du chapitre xx de *Cinq-Mars*, une longue épigraphe, — empruntée à Lamennais et qu'on pouvait juger prophétique, — sur la « royauté du génie, dernières ressources des peuples éteints. Les grands écrivains... ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander, laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement. » Des ordres à l'avenir? peut être; mais à l'âge présent? Le génie, sacré et divin par sa solitude même, et qui expie son élévation par de rares et subtiles souffrances, est-il assuré d'être suivi jusqu'au bout vers les temps meilleurs qu'il entrevoit? Pourquoi Moïse ne pénètre-t-il pas en personne dans la Terre Promise qu'il a prédite et conquise en esprit? Pourquoi appelle-t-il la mort avant les frontières de Chanaan? Pourquoi

est-ce son successeur qui achève l'étape suprême?

> ...marchant vers la terre promise,
> Josué s'avançait pensif et pâlissant,
> Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant....

Le poète ne s'est pas résigné sans amertume à la solution héroïque et fière qu'il proposera dans la *Bouteille à la mer* : le message lancé, à tout hasard, aux âges futurs par l'esprit clairvoyant. Car, de *Stello* à la *Maison du Berger*, en passant par *Chatterton* et le *Mont des Oliviers*, sans compter mainte page du *Journal*, il a noté les incompatibilités — durement démontrées par les faits — qui séparent de l'action efficace ceux qu'il croit dépositaires des vérités supérieures : indifférence des uns et hostilité des autres, fausse interprétation donnée par les disciples mêmes aux préceptes du maître, prostitutions de pensée qui entachent l'honneur de l'élite pensante, incapacité de subsister enfin, pour le rêveur qui n'est que cela et qui se refuse à être autre chose. Il y a là toute une gamme de déceptions diverses qui reviennent, avec toutes les modulations possibles, hanter l'esprit de Vigny. La société n'a point de place à offrir au grand écrivain qui refuse de se transformer en amuseur, et Chatterton est acculé au suicide. Des cas extrêmes comme la mort d'André Chénier sont aussi probants en cette matière, selon l'auteur de *Stello*, que la misère courante, l'incertitude de tout digne salaire de la pensée et l'insuffisante protection de l'œuvre d'art. Quoi d'étonnant si la poésie s'avilit jusqu'au plus bas anacréontisme, et si la chaste Muse se transforme en prostituée?

Dès que son œil chercha le regard des satyres,
Sa parole trembla, son serment fut suspect,
Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse;
Au passant du chemin elle criait : « Largesse! »
Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Si bien que voilà encore une aristocratie qui, pratiquement, semble peu viable. « Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Égypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin. » Et le génie, loin d'être placé sur le pavois d'où il dirigerait la marche des peuples, est à peine toléré dans les rangs obscurs : il court souvent le risque, affirme Vigny, de mourir dans l'abandon et la détresse parmi les traînards ou les déserteurs de l'armée.

Si sa clairvoyance admettait, en 1832, que « l'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle », il a toujours pensé que cette solution pratique ne répondait pas à tout, et que la constitution d'une aristocratie restait le vrai problème du temps. Faiblement renté lui-même, il n'a pas cru que la puissance effective de l'argent suffît à créer une élite, alors qu'elle tend à produire tout l'opposé d'une aristocratie. « Il n'y a plus, écrit-il en 1841, dans notre organisation toute démocratique et républicaine, depuis 1793, qu'une forme qui convienne : c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. *Le temps en refera une autre.* » Or, le personnel politique du régime lui semblait aussi éloigné que possible des conditions où il aurait voulu voir s'exercer cette noblesse des

intelligences ; l'espèce de *coda* par lequel il a rattaché le sévère poème des *Oracles*, en 1862, à la deuxième partie de la *Maison du Berger*, témoigne assez du mépris où il avait tenu les doctrinaires du gouvernement de Louis-Philippe, en même temps que les démagogues de l'opposition, à cause de leur dédain également coupable pour la conscience et l'idéal :

> Leurs discours passagers flattent avec étude
> La foule qui les presse et qui leur bat des mains...

et encore :

> Maîtres en longs discours à flots intarissables!
> Vous qui tout enseignez, n'avez-vous rien appris?
> Toute démocratie est un désert de sables ;
> Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.
> Ce n'était pas assez d'y dresser quelques tentes
> Pour un tournoi d'intrigue et de manœuvres lentes
> Que le souffle de flamme un matin a surpris.

Car les jeux de la cabale et du hasard, en politique, ne font émerger que des puissances éphémères ; c'est l'écoulement incessant de ce « parterre toujours renouvelé » de la comédie politique, c'est la fragilité de ses « fleurs sans lendemain », que Vigny redoutait surtout en ces suprématies conquises sur la place publique ou dans « le jeu des assemblées ». Il n'y avait point là ce principe de stabilité qu'il eût voulu voir acquérir à une élite dans la nation, afin d'éviter le « sinistre niveau du sable » qu'il se proposait d'évoquer dans un projet de poème intitulé le *Désert*. « Le désert, hélas! c'est toi, démocratie égalitaire, c'est toi, qui as tout enseveli et pâli sous tes petits grains de sable amoncelés. » Et l'aristocratie apparente, toujours défaite et toujours reconstruite, de la politique et des partis avait pour Vigny

le vice de n'être pas un élément durable dans la nation, et d'accomplir ainsi une œuvre passagère et plutôt négative,

> L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
> Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.

A défaut de l'instable supériorité que dispensent les assemblées délibérantes, convient-il donc, au gré de Vigny, de faire large crédit au principe d'association, modalité nouvelle d'une aristocratie de fait et d'occasion, pouvoir important, en tout cas, dans la vie des sociétés modernes? Ici encore, les espoirs de 1830 avaient été fort vifs; mais à voir le peu d'enthousiasme avec lequel le poète a parlé de l'école saint-simonienne, l'un des premiers exemples de groupement laïque, et l'un des plus radicaux systèmes d'associationnisme, avec sa règle impitoyable qui

> Écrase les débris qu'a faits la Liberté,
> Y roule le niveau qu'on nomme Egalité,
> Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
> L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête,

il semble bien que Vigny ait appréhendé, en moraliste, quelques-uns des résultats fâcheux issus de l'excessive extension des groupements qui prennent l'homme tout entier. Il redoutait, sans doute, que le principe d'association ainsi compris risquât d'atténuer le ressort de l'action individuelle. « Les animaux lâches vont en troupes. Le lion marche seul dans le désert », écrit-il dans son *Journal*. Ce développement de l'esprit grégaire est, en effet, pour les volontés et les intelligences, une des conséquences possibles de l'enrôlement des individus dans les cadres des collectivités : il ne peut être

évité que si chacun conserve la faculté d'entrer *à la fois* dans des groupements sociaux différents, divergents mêmes, ayant chacun sa fin particulière et ne répondant que sur un point aux tendances de l'individu. Pour les personnalités moyennes, d'autre part, les associations ont l'inconvénient qu'offrent en général toutes les assemblées : celui de diminuer le sentiment de la responsabilité. « Les Anglais ont un proverbe qui dit que les corps n'ont point d'honneur.... C'est la consolation que se donne une assemblée pour mal agir, et contre la morale publique et contre la loi naturelle quelquefois. » N'est-ce pas là, en effet, un danger que l'excessif développement des associations fait courir aux unités qui les composent?

« Étant poète, notera Vigny, j'ai montré l'ombrage qu'a du poète tout plaideur d'affaires publiques et le vulgaire des salons et du peuple.

« Officier, j'ai peint ce que j'ai vu : le gladiateur sacrifié aux fantaisies politiques du peuple ou du souverain.

« J'ai dit ce que je sais et ce que j'ai souffert. »

Et sous une autre forme, le *Journal* a inscrit la même constatation. « *Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires* (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions... » Ces lignes de 1835, Vigny n'aurait-il pas été prêt à les reprendre, après *Chatterton*, après les *Destinées*, en allongeant de quelques titres encore la liste des œuvres qu'il y citait lui-même? Il est permis, en tout cas, d'ajouter à cette

évocation de trois « noblesses » jugées impossibles, ces catégories nouvelles, — partis politiques, associations exclusives, pouvoirs financiers, — auxquelles Vigny s'estimait le droit de dénier les vertus profondes ou les titres de valeur éprouvée auxquels se peut reconnaître une aristocratie.

III

Telles sont les deux sources où s'est abreuvé surtout le pessimisme de Vigny; et certes, il s'y trouvait en suspens assez de fiel pour que la bouche du poète pût en savourer longuement l'amertume. A côté de cette double inquiétude où s'arrêta le plus souvent sa méditation, qu'étaient les autres raisons de souffrir ou de s'indigner? Son stoïcisme a su émousser leur pointe; ni sa mortification d'amant trahi, ni le long rôle de garde-malade qu'il dut remplir auprès de sa femme, ni la mélancolie de voir sa renommée d'écrivain éclipsée par les gloires plus éclatantes d'hommes qui ne lui étaient pas supérieurs, ne l'ont assombri aussi continuement. Et même dans l'ordre intellectuel, quelques hauts sujets de détresse ou de déception dans lesquels on a voulu voir le principe de toute sa tristesse ont été plutôt des épisodes que des thèmes continus de pessimisme. L'indifférence de la Nature lui a arraché un jour un cri d'effroi et de haine : mais il ne pouvait y avoir de désarroi véritable et d'angoisse prolongée chez un homme qui avait toujours préféré « la majesté des souffrances humaines » à ce qu'il appelle, dans une de ses lettres, « le silence et l'immobilité de la verte nature »; nulle rancune à trouver glacé un cœur

qu'il n'avait guère invoqué, et vers lequel ne l'avait porté aucune effusion lamartinienne. La solitude morale, le sentiment que « l'on ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur », la misère de la Psyché esseulée qui cherche en vain avec qui échanger son secret[1], — cette nostalgie elle-même n'avait pu hanter jusqu'à l'agonie un homme pour qui « la solitude est sainte » et qui se félicite d'avoir « sur son caractère une double enveloppe de taciturnité ».

Au lieu que le retour des deux thèmes d'angoisse qui se dissimulent sous presque toutes ses œuvres témoigne d'une obsession autrement prolongée, intense et vivace, qui donne sa vraie unité à la pensée de l'écrivain et à l'attitude de l'homme. Ce fut là, à l'oreille de Vigny, le murmure le plus obsédant du Docteur Noir, et il ne fallait pas moins que toute la résistance d'une âme fière pour ne pas lui faire toujours écho; car « le Docteur Noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce que la poésie a de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence, et le silence sera la meilleure critique de la vie. »

Faut-il regretter que, dans ce dialogue émouvant où les répliques muettes étaient parfois les plus pathétiques, Vigny ne se soit haussé que par instants jusqu'à la réponse des optimistes et des forts? Il s'est écarté, dans la doctrine secrète de son œuvre,

1. Cf. Paul Bourget, *Études et Portraits*, I.

de la négation et du découragement des pessimistes absolus plus encore que du consentement joyeux ou des prévisions réjouies des confiants : pour ne rien dire des abdications de Schopenhauer, et pour ne parler que des poètes, il est loin de se trouver d'accord avec Dante et sa formidable et systématique répartition des peines, ou avec Shakespeare et le faible crédit qu'il fonde sur la volonté humaine en lutte avec le destin; d'autre part, il ne partage pas les espoirs millénariens et démocratiques de Victor Hugo, et ne va pas jusqu'à faire de *l'effort* seul le principe de rédemption et de salut proclamé par Gœthe. Ce n'est guère qu'à la fin de sa carrière qu'il saluait le « pur esprit » comme le « roi du monde », et il n'avait pas accepté, jusque-là, ce qui est la condition, et la rançon même, de cette incontestable royauté : si les idées mènent le monde, en effet, c'est parce que seules elles sont les supports des faits pour une humanité qui ne se laisse pas entraîner par le flot des phénomènes, c'est parce-qu'elles sont les traductions et les excitatrices des actes et des vouloirs; ce n'est point du tout parce qu'elles sont maniées par des spécialistes qui les imposent à l'obéissance et à la déférence des masses. De même, Vigny n'est pas allé jusqu'à admettre que la « démocratie niveleuse », comme il dit, est très susceptible de comporter encore deux types d' « aristocraties » de fait : certaines minorités qui — sans cesse refaites et sans cesse dissoutes, il est vrai — luttent et se fortifient et s'ennoblissent jusqu'à ce qu'elles aient fait passer un peu de leurs principes dans les grands partis adverses; puis les cellules nobles du corps social qui, sans distinction de rang ni de caste, obligent malgré tout leurs voi-

sines plus instables à se modeler à quelque degré sur elles. Aristocraties dénuées sans doute d'emblème ou d'insigne, mérites uniquement récompensés par des sanctions peu éclatantes, mais qui n'en autoriseraient pas moins un degré de confiance un peu plus élevé que le pessimisme héroïque auquel s'en tient le poète de la *Bouteille à la mer*.

Aussi bien, la grandeur de Vigny n'a pas été de dire *oui*, à toute force, à la vie; elle est plutôt dans ce demi-silence qu'il glorifiait comme le vrai stoïcisme d'une âme endolorie et d'un esprit averti, qui ne veulent cependant pas s'abandonner et fondre en vains gémissements. On sait avec quelle fermeté il resta fidèle à cette religion d'honneur et de vaillance. En édifiant à l'écart et sans fracas sa chapelle muette et un peu mystérieuse, il n'a pas trop failli à la prévision qui lui fut faite un jour et qu'il rappelle dans une de ses lettres : « Il m'a été prédit dans mon enfance que je deviendrais un grand saint et que je construirais une église. »

UNE INFLUENCE DE LA PREMIÈRE HEURE : BRUGUIÈRE DE SORSUM

« Pour des hommes tels que lui,
la mémoire est reconnaissante. »

Si l'hellénisme a sa part dans tout grand effort d'art classique, si des éléments latins ne manquent pas d'encourager les manifestations qui tendent à identifier la règle avec la loi et à prendre la discipline pour l'ordre, il n'est pas moins certain que l'Asie est indirectement mise à contribution, chaque fois que des tendances romantiques s'agitent dans la littérature occidentale. L'Orient des croisades, des Arabes et des Juifs n'a pas été sans influence sur les modalités intellectuelles les plus inattendues du moyen âge européen. De même, la découverte nouvelle de l'Asie par le XVIII^e^ siècle, après avoir fourni des armes à la campagne rationaliste, a peu à peu enrichi la conscience européenne de notions ou de signes dont l'époque romantique a su faire son profit. De Herder qu'enivre la poésie capiteuse du peuple hébraïque, à Senancour hypnotisé par une sorte de tranquille *nirvana*, d'Oehlenschläger cherchant dans les *Mille et une nuits* le sujet de son

drame novateur d'*Aladdin*, à Lamartine cédant à la nostalgie d'une incertaine Arabie ancestrale, que de formes cette obsession de l'Asie n'a-t-elle pas prises ! Le renouveau des philosophies panthéistes, la description des contrées natales du christianisme, le sens aiguisé des analogies latentes entre l'esprit et les choses, en sont les témoignages les moins directs peut-être. Et tout au fond, sans doute, de cette influence diffuse de l'Orient sur l'Europe, à la fin du XVIII^e^ et durant la plus grande partie du XIX^e^ siècle, s'agite l'éternelle hostilité du traditionalisme mystique et fidèle de l'Asie et de l'esprit délié et séduisant, mais aisément versatile et impie, des civilisations méditerranéennes.

*
* *

Vigny, qui a tenu à intituler deux divisions de ses poèmes *Livre mystique* et *Antiquité biblique*, qui a demandé tant de symboles ou de cadres, d'objets de lecture et de méditation à l'antique Asie, eut de bonne heure, dans sa parenté et ses relations, un informateur capable de l'intéresser pour longtemps à des choses que son milieu d'origine n'était guère, à lui seul, en mesure de lui faire goûter. Comme cet orientaliste de fortune était, par surcroît, un voyageur et un homme d'action, curieux de lettres et très au courant de la poésie anglaise, il n'est pas sans importance, pour la détermination des origines intellectuelles du poète, de résumer le peu que nous savons de cette personnalité.

Victor Hugo s'est amusé, on ne voit trop pourquoi, à railler fort rétrospectivement la notoriété dont

aurait joui ce personnage au début de la Restauration. « C'est l'année où M. Bruguière de Sorsum était célèbre », note-t-il au commencement du 3e livre des *Misérables, en l'année 1817*. « Célèbre » est vraiment beaucoup dire ; et même si l'on fait la part des prompts oublis de l'opinion, on n'aperçoit pas que ce nom, sous Louis XVIII, ait beaucoup volé sur les lèvres des hommes. La malice un peu gratuite du poète est d'autant plus singulière qu'en 1823, peu de temps avant sa mort, Bruguière avait demandé, par l'entremise de Vigny, la faveur de rencontrer Hugo. « C'est un de vos admirateurs, mandait à celui-ci son ami, un homme plein de simplicité et de mérite.... Il m'écrit de Paris où il est, tout exprès pour avoir votre adresse et pour que je lui procure l'occasion de vous voir. Je vous en prie, aimez-le pour moi, et qu'il vous dise de ses vers, je n'ai pas besoin de vous dire d'en être enchanté.... » Mais cette lettre, écrite de Bordeaux le 3 octobre, arriva à Paris vers le moment où le baron Bruguière mourait — le 7 — dans l'hôtel de la rue Jacob où il était descendu : encore n'est-ce pas une raison pour persifler, à quarante ans de là, un galant homme recommandé à titre de parent par un compagnon de jeunesse.

Cette parenté, assurément, n'était pas des plus proches. Antoine-André Bruguière [1], ayant épousé Mme Guyon de Montlivault, avait pour beau-fils le

1. Quelques minces données biographiques sont fournies par les sources suivantes, qui ne laissent pas de dépendre l'une de l'autre dans une étroite mesure : article de M. Avenel, un ami de Bruguière, dans la *Revue encyclopédique*, t. XX, p. 468 ; A. Mahul, *Annuaire nécrologique*, 4e année, Paris, 1824 ; notice d'Abel Rémusat, *Journal asiatique*, 1823, t, III, p. 252 ; la notice qui suit la 2e édition du *Voyageur*, Caen, 1828.

comte Jacques de Montlivault, cousin d'Alfred de Vigny, « homme d'esprit » qui fut son colonel au 55e de ligne ; mais des affinités électives ont noué, entre le vieux lettré et le jeune officier, des liens plus efficaces que la communauté du sang ne l'aurait pu faire. Né à Marseille en juillet 1773 et fils d'un négociant, Bruguière avait passé quelques années de sa jeunesse en voyages et en séjours aux Antilles et dans la Guyane française : il avait rapporté de cette longue absence, « plus fructueuse pour son esprit que pour sa fortune », l'expérience des hommes, la curiosité des choses exotiques, des connaissances assez poussées en histoire naturelle. De retour en France, il se trouve, à vingt-trois ans, attaché au général Dessolles, « avec lequel il forma dès lors une liaison qui lui resta toujours chère et précieuse ». Peut-être est-ce à lui que se rapportent quelques documents assez insignifiants conservés aux Archives administratives du Ministère de la Guerre, relatifs en l'an II à un Antoine Bruguière qui aurait été fédéré du département de l'Hérault à la journée de 10 août, puis lieutenant dans un corps révolutionnaire à cheval, les « chasseurs de la montagne » : il aurait pu connaître alors le futur général de l'armée d'Italie, dont on retrouve à maintes reprises, dans sa carrière, l'amitié protectrice.

Lorsque le général Dessolles devint chef d'état-major de Moreau, Bruguière l'accompagna à l'armée du Rhin. Il avait déjà ébauché un poème sur le *Siège de Marseille* ; les charmes de l'agreste Helvétie lui firent entreprendre, à Bâle, quelques années à peine après le séjour qu'y avait fait Delille, un poème intitulé *le Rhin*, dont nous connaissons l'inspiration et le style :

O Muse! qui jadis, dans la fière Albion,
Montas la harpe d'or du sublime Thompson,
Et qui, gardant l'espoir de retrouver Virgile,
Viens errer tous les jours aux côtés de Delille....

L'esprit du XVIII[e] siècle ne pénétrait pas moins le fonds que la forme du poème, en dépit de la faveur déjà décroissante du rationalisme :

Ah! quoique chaque jour d'insensés détracteurs
Entourant tes autels d'hypocrites clameurs
Foulent ton culte aux pieds de leur idolâtrie,
Compagne de tout bien! noble philosophie,
Fille de la sagesse et de la vérité,
Que ton nom parmi nous soit toujours respecté!...

A part cette protestation de fidélité philosophique, à l'heure où les principales « valeurs » du siècle de l'Encyclopédie étaient soumises à une revision qui allait jusqu'à la palinodie, la manière du poète amateur s'apparente évidemment à ce pseudo-classicisme qui traînera jusque vers 1826 une vie languissante et tenace, en dépit du renouvellement progressif des thèmes littéraires eux-mêmes. C'est la génération de Fontanes : et il n'est pas surprenant que Bruguière se soit trouvé, au témoignage d'un de ses amis, en sympathie littéraire, tout au moins, avec l'auteur du *Jour des morts dans une campagne*; n'était un certain enrichissement de la matière poétique, on se dirait plus loin du romantisme, avec ces versificateurs de 1802, qu'avec tels de leurs émules d'avant la Révolution.

La paix d'Amiens procure à celui-ci des loisirs qu'il emploie aussi studieusement que possible. Les langues orientales l'attirent; et, à défaut de méthodes plus directes, il se donne quelques notions de sans-

crit en s'aidant des travaux par où l'Angleterre devançait, depuis plusieurs années, la science continentale : en 1803, le citoyen Bruguière publie *Sacontala ou l'Anneau fatal, drame traduit de la langue sanscrite en anglais par Sir W. Jones, et de l'anglais en français*[1]. A défaut d'un orientalisme de première main, des références à Jones, Robertson, Forster devaient témoigner de la conscience du traducteur; et ses théories, en la matière, avaient assurément leur originalité méritoire en un temps de « belles infidèles ». « Je me suis attaché à rendre aussi scrupuleusement que possible les expressions et les tournures qui donnent à cette composition un caractère piquant d'originalité et d'antiquité, persuadé que, dans un travail de cette nature, il s'agissait moins de plaire que d'être exact, et que lui donner une physionomie qui nous fût plus familière, ce serait atténuer son principal mérite.... »

Plus dépendant à l'égard des habitudes du temps était un « discours en vers » de 1807, le *Voyageur*. Ce morceau de concours répondait au sujet du prix de poésie proposé par la classe de langue et littérature française de l'Institut; et il y répondait selon les procédés les plus chers à la poétique delillienne. Ce que sont aujourd'hui les voyages lointains, quelles variétés de la civilisation ils nous font connaître : autant de thèmes que l'auteur pouvait traiter en connaissance de cause (ils prévoient à leur manière l'un des vœux que Vigny, par impécuniosité de gentilhomme pauvre et par point d'honneur de garde-malade, se refusera de satisfaire), et que développent ici deux cent trente-quatre alexandrins. L'Académie

1. Paris, 1803.

accorda un premier accessit au poème de Bruguière; Fontanes en donna lecture dans la séance du 1er avril 1807, et fit goûter en particulier un développement sur La Peyrouse. Millevoye et V. Fabre, sur les cinquante-cinq concurrents, avaient eu les prix[1]. Retenons, de la pièce de Bruguière, ces vers sur les anciennes guerres de conquête et de rapine coloniale :

Ah! qu'ils soient expiés, ces effroyables temps
Où des soldats sans nom, vulgaires conquérants,
Couraient chercher au loin, certains de la victoire,
Dans des dangers obscurs des triomphes sans gloire!
A l'aspect du Soleil égorgeaient ses enfants
Sur les débris dorés de ses temples fumants;
Du fier Guatimosin, défenseur du Mexique,
Illustraient par le feu la constance héroïque;
Et, pour prix des trésors de toutes parts offerts,
Ne donnaient aux vaincus que la mort ou des fers....

C'était pourtant la guerre qui devait, un peu plus tard, enlever l'auteur à son studieux loisir et à son orientalisme d'autodidacte. Lorsqu'en 1808 le royaume de Westphalie reçut, sous Jérôme Bonaparte, son organisation à la française, Bruguière y fut appelé à remplir des charges importantes : c'est lui qui occupa, sous le général Morio, les fonctions de secrétaire général du ministère de la Guerre. Mais il ne tarda pas à abandonner un emploi que les fréquents changements de ministres rendaient fort délicat et peu compatible, à ce qu'il paraît, avec ses propres dispositions. Successivement secrétaire du cabinet westphalien, maître des requêtes au Conseil d'État, il résida à Cassel jusqu'à la fin de cette aventureuse

1. E. Biré et E. Grimaud, *les Poètes lauréats de l'Académie française*, Paris, 1864, t. I, p. 51.

occupation d'un des pays les plus attachés à ses traditions, mais que la volonté du Maître aurait voulu présenter à la Germanie entière comme un modèle d'État organisé selon sa formule.

On attribuait à Bruguière une épigramme qui courut à Cassel sur le ministre des Finances :

> Midas avait des mains qui changeaient tout en or :
> Que M. de Bulow n'en a-t-il de pareilles?
> Pour l'État obéré ce serait un trésor;
> Mais hélas! de Midas il n'a que les oreilles [1].

De méchantes langues insinuaient même que ce furent les acrostiches rimés par Bruguière qui le firent distinguer par le roi Jérôme, de même que ç'avait été la faveur de Lecamus, comte de Furstenberg, qui l'avait amené en Westphalie : « de petits vers en petits vers il fut fait maître des requêtes ». Il est permis de s'autoriser d'autres témoignages pour admettre que de plus sûrs mérites lui valurent sa fortune officielle et l'estime où ne cessa de le tenir le jeune frère de Napoléon. Ses fonctions le mirent en rapport avec des hommes bien faits pour le dédommager de la médiocrité de caractère ou d'esprit qui ne manquait malheureusement pas dans l'entourage du roi. Tous les lundis, il dînait en petit comité chez le spirituel Norvins, son successeur au secrétariat général de la Guerre : « ces petits lundis étaient mes jours de fête », déclare le *Mémorial* de Norvins. L'autre convive était l'historien suisse Jean de Müller, et nous savons par les papiers de celui-ci [2] quel attrayant commerce, livres prêtés et

1. *Le Royaume de Westphalie, Jérôme Bonaparte, sa cour, ses favoris et ses ministres*, par un témoin oculaire [Lombard de Langres]. Paris, 1820, p. 147. Je corrige en *état obéré* l'*état brisé* du texte.

2. Bibliothèque de la ville de Schaffouse, MS Müller, 237 et 240.

commentés, émulation littéraire ou savante, unissait le « poète de Marseille », le « Tacite de la Germanie » et le sémillant gentilhomme : notons en passant qu'un des billets de Bruguière à Jean de Müller concerne une traduction nouvelle des *Mille et une nuits*.

Si l'on ajoute que des hommes de la valeur de Reinhard, ministre de France et grand ami de Gœthe, Beugnot, le général Eblé, ont été amenés, par leurs charges ou leurs missions, à résider à Cassel en même temps que Bruguière, on conviendra que peu d'observatoires auraient été aussi propices, à cette époque, que ce poste avancé de la France impériale. Surtout, l'université de Gœttingue, l'« enfant chérie » à qui le roi Jérôme affecta si souvent de témoigner une bienveillance qui contrastait avec l'esprit même de son gouvernement, fut pour ce Français curieux, comme pour quelques-uns de ses compatriotes, un sanctuaire vénérable de la science désintéressée. En l'année 1810, il est élu associé correspondant de la Société royale des Sciences de Gœttingue; le 28 décembre 1811, le 19 mars 1812, le 26 août 1813, le fameux organe de cette académie, les *Gelehrte Anzeigen*, célèbre les dons que cet homme de goût et de science a faits au cabinet des médailles[1] et signale l'étude du sanscrit à laquelle il se livre particulièrement à cette époque.

L'orientalisme était en effet, de notoriété générale, une des plus florissantes spécialités des universités allemandes, et la Westphalie offrait, à cet égard, des ressources particulières : Vater et Knopp à Halle, Eichhorn à Gœttingue, Justi à Marbourg justifiaient

1. 80 médailles romaines, des monnaies variées, dont l'une trouvée à Carthage; une inscription espagnole relevée à La Goulette.

par leurs travaux, par leur enseignement, l'intérêt « qu'offre aux recherches du savant européen cet Orient dont il se trouve, pour ainsi dire, descendre ; au moins d'où procèdent en partie ses idiomes modernes, ses idées morales et religieuses, la mythologie et la poésie grecque, qui ont tant contribué à sa propre culture »[1] ! Aussi ne faut-il pas s'étonner si Bruguière employait les loisirs de ses charges successives à apprendre le sanscrit, « langue difficile, dans la connaissance de laquelle il fit des progrès assez rapides ». Un « drame lyrique » en vers qui resta inédit et semble perdu, les *Captifs d'Alger*, fut également le fruit de ces années de studieux exil : sujet doublement séduisant pour un Marseillais et pour un orientaliste. Enfin le concours décennal de l'Institut, en 1808, semble l'avoir tenté, à en juger par une lettre de Norvins qui demande à Jean de Müller, « pour concourir avec M. Bruguière », un fait marquant de l'histoire de France.

Mais les événements venaient arracher le conseiller d'État du royaume westphalien à ses curiosités intermittentes. Fait baron de Sorsum — une localité hanovrienne proche d'Hildesheim — par le roi Jérôme, il était trop avant dans sa confiance pour ne pas être attaché à son état-major le plus immédiat, quand l'Empereur exigea l'incorporation dans la Grande Armée d'un important contingent westphalien. C'était encore une variété d'Orient qui s'offrait, cette fois, aux regards du fonctionnaire, mais sans les prestiges du lointain et du passé. Le 24 avril 1812, le

1. Charles Villers, *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*. Amsterdam et Paris, 1809, p. 46.

roi Jérôme écrit à sa femme[1] que son entrée à Cracovie a été précédée d'une mission qu'il a chargé le baron de Sorsum de remplir incognito. En juillet, la reine Catherine note dans son journal que la plus délicate des négociations a été confiée au même personnage : « le roi a envoyé le baron de Sorsum à l'Empereur, et ne sait pas encore s'il retournera à Cassel pour prendre le commandement des armées de réserve »; le 25 juillet, « M. de Sorsum n'était pas encore revenu du quartier général de l'Empereur ». Chevauchées émouvantes, — au crépuscule de l'Empire et quand on sent si proche le dénouement de l'Épopée, — dans les plaines de Vitebsk ou sous les portes basses des premières citadelles slaves! Bruguière a un frère, — curieux de géographie autant que lui-même d'orientalisme, — qui est, pendant la campagne de Russie, payeur général du corps d'armée westphalien, pour devenir ensuite intendant du Trésor, au moment où s'effondre la domination napoléonienne; sans doute est-ce grâce à cette parenté que le baron de Sorsum se trouve chargé de la dernière mission relative à l'éphémère régime de Cassel : faire passer à la reine Catherine, réfugiée à Meudon en 1813, les 400 000 francs qui restent dans la cassette royale....

*
* *

C'est, à ce qu'il semble, après la chute de l'Empire que le quadragénaire épousa Mme de Montlivault

1. *Mémoires et Correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine*, Paris, 1864, tomes V, p. 441 et VI, p. 47, 71, 125. Cf. aussi, dans la *Correspondance* de la reine avec son frère, la lettre du 8 juin 1812.

— née Rosalie Rangeard de la Charmoise — veuve d'un petit gentilhomme du Loir-et-Cher, dont le fils était un des plus jeunes officiers supérieurs et se flattait, de son côté, d'être proche parent du général Dessolles : peut-être celui-ci était-il pour quelque chose dans ce mariage.

Rendu à la vie privée — sauf de décembre 1818 à novembre 1819, lorsque la faveur fidèle de ce grand chef, devenu ministre et marquis, le rappela aux affaires et lui valut d'être nommé secrétaire de l'ambassade de France, en Angleterre, dignité éphémère et platonique qu'il n'alla pas revêtir — Bruguière de Sorsum s'installa près de Tours dans une propriété faite à souhait pour le plus studieux loisir. Ses deux curiosités intellectuelles, la littérature asiatique et la poésie anglaise, se trouvent satisfaites tour à tour ou simultanément; et il est significatif de voir cet amateur précéder Vigny dans deux des mondes qu'explora le plus dévotieusement l'auteur de *Moïse*. D'ailleurs, le romantisme britannique se chargeait de pourvoir à la fois, aux alentours de 1820, à ce double intérêt. Bruguière avait été l'un des premiers admirateurs français de Byron; on voudrait connaître avec plus de détail les raisons de la grande estime où il tenait l'auteur du *Corsaire* : du moins un fragment de lettre de 1818 est-il révélateur. « ... Ce fou de lord Byron fait des vers sublimes, quand il ne s'enferme pas trop dans ses querelles de ménage. J'ai admiré surtout la magnifique apostrophe à l'Océan, qui termine son poème [*Childe-Harold*] : c'est de la plus haute et de la plus originale poésie; je ne me lasse pas de la relire[1]... »

1. Cité par l'auteur de la Notice nécrologique jointe au *Voyageur*,

Une traduction en prose de *Parisina*, des versions poétiques d'un fragment du *Giaour* et du poème *Darkness* témoignaient de cette précoce ferveur byronienne : le *Lycée français*, en 1819, accueillera la première et la troisième de ces tentatives.

> De silence entouré, je dormais; j'eus un songe
> Dont l'effrayant tableau n'était pas tout mensonge.
> Le soleil n'était plus : sur l'obscur firmament
> Tous les astres éteints erraient aveuglément....

Un *Fingal* en quatre chants ne faisait guère que rattacher Bruguière à des curiosités littéraires déjà surannées. En revanche, sa façon d'entendre Shakespeare, en adaptant le français de la traduction — prose, vers blancs ou vers rimés — aux variétés expressives de l'original[1], marque un progrès indéniable sur les anciennes transpositions shakespeariennes. Une réelle entente du lyrisme aérien du poète anglais transparaît dans ce chœur féerique de la *Tempête* :

> Sur ces sables dorés
> Main en main, accourez;
> Déjà les flots s'apaisent;
> Saluez-vous, embrassez-vous,
> Et tandis que les vents se taisent,
> Formez des pas sur ce gazon si doux;
> Et vous, esprits légers, troupe aimable et fidèle,
> Aux échos répétez mes chants.

ou du *Songe d'une nuit d'été* :

> Sur les coteaux, dans les vallons,
> A travers ronces et buissons,

1. *Chefs-d'œuvre de Shakespeare*, traduits, conformément au texte original, en vers blancs, en vers rimés et en prose, suivis de *Poésies diverses*, par feu M. Bruguière, baron de Sorsum, revus par M. de Chênedollé, Paris, 1826.

Par-dessus les vertes barrières,
Ceintures des jardins fleuris;
Parmi les arides bruyères,
Parmi les bois aux frais abris....

Une traduction en trois volumes du *Roderick* de Southey entendait révéler au public français de 1820 un poète auquel Bruguière attribuait une valeur comparable à celle des écrivains britanniques récemment découverts. « Les lecteurs français sont aujourd'hui familiarisés avec les noms de Walter Scott, lord Byron et Thomas Moore, dont les traductions récentes ont fait connaître et apprécier les principales productions; assis sur le Parnasse anglais, au même rang que ses illustres rivaux, M. Southey avait droit à une distinction égale [1]. » Les revues classiques [2] ne manquèrent pas de signaler comme « un nouveau soutien de la gloire romantique » l'écrivain étranger qui passait ainsi à son tour sous les yeux du public.

Devenu l'un des rédacteurs attitrés du *Lycée français*, entre Brifaut et Casimir Delavigne, l'ancien conseiller d'État de Westphalie a publié dans ce périodique plusieurs de ses essais. Il y donne en particulier [3] trois articles sur Moore, qui font à *Lalla Rookh* et à son principal épisode, *le Paradis et la Péri*, l'honneur d'une confrontation sérieuse avec la civilisation orientale. « Tous les trésors de cette terre, la plus chérie du soleil, étaient à sa disposition, et il les a prodigués dans ses vers, avec un

1. *Œuvres poétiques de R. Southey*, traduites de l'anglais par M. B. de S., 3 vol., Paris, 1820. Il ne s'agit que de *Roderick, le dernier des Goths*, réédité ensuite séparément en 1821. Vigny rappelle la fuite de Roderick le Goth dans « Un héros ». (*Journal d'un poète*, p. 269.)

2. Cf. en particulier *Tablettes universelles*, janvier 1821; *Minerve littéraire*, 1821, p. 114.

3. *Lycée français*, 1820, t. III, p. 319, 363, 409.

luxe qui éblouit et qui charme sans fatiguer; il ne fait pas une allusion qui ne soit tirée de l'histoire et de la littérature de l'Asie, il ne présente pas une image qui ne soit fidèlement empruntée au pays et à ses productions. Le poète européen ne se laisse jamais apercevoir, si ce n'est par la pureté de son goût et l'ordre classique de ses idées.... » Ce brevet d'orientalisme venait d'un critique qui offrait à tout le moins quelques garanties officielles : Bruguière est du petit groupe de savants qui va fonder la Société asiatique, « pour l'encouragement et l'avancement de toutes les connaissances relatives à l'Asie ». Chézy, Fauriel, Degérando, Abel Rémusat surtout, qui vantera bientôt dans son article nécrologique « une connaissance peu commune de la littérature asiatique » chez ce sanscrisant d'occasion, tiennent à honneur de le compter parmi les premiers adhérents du groupe qui s'assigne un si vaste et si neuf champ d'étude.

Le nom de Bruguière ne semble pas, d'ailleurs, avoir paru dans le *Journal asiatique* avant l'article consacré à « cet homme excellent » par le sinologue qui déplore sa mort subite; mais en 1819 il avait publié une traduction, faite du chinois à travers la restitution anglaise de Davis, *Lao-Seng-Eul*, comédie pour laquelle il avait consulté directement Abel Rémusat : une longue introduction de Bruguière renseignait le lecteur français sur le théâtre en Chine. Un « conte moral » suivait, *San-Iu-Leou*, avec un avant-propos sur les romans chinois, et non sans un judicieux appel à l'activité de l'esprit chez les jeunes : « Formons le vœu que notre jeunesse, si ardente et si naturellement spirituelle, reprenant aujourd'hui les mœurs de la paix, contracte de nouveau ces habi-

tudes studieuses et cette soif du savoir qui a distingué nos érudits des temps passés ».

On sait assez que la jeunesse de la Restauration, pour se dédommager des temps où Napoléon, comme dit Stendhal, la menait « travailler » à sa manière, fit grand honneur à des exhortations de ce genre. Des hommes tels que Bruguière étaient bien faits pour maintenir, à travers l'agitation surtout pratique du Consulat et de l'Empire, cette curiosité intellectuelle qu'il s'agissait de rattacher à l'effort du XVIII^e^ siècle, avec quelques notions nouvelles en plus et, peut-être, quelques illusions généreuses en moins. Outre les œuvres qu'il fit lui-même imprimer et celles qui devaient voir le jour, après sa mort, par les soins de ses amis, il aurait mis en français « une sorte de drame allégorique indien, dont le sujet, analogue à celui du *Roman de la Rose*, et tout entier métaphysique, est au-dessus des forces d'un traducteur ordinaire » : il s'agit du *Lever de la lune de l'intelligence* dont Abel Rémusat souhaitait que le manuscrit fût publié à titre d'œuvre posthume.

*
* *

Que Vigny ait connu d'assez bonne heure les travaux du baron de Sorsum, voilà qui n'est pas douteux. Cet homme heureux, « né avec autant de simplicité de cœur que Lafontaine », modeste et studieux, un peu indolent et s'excusant sur ses attaques de goutte de ses fâcheux accès de paresse, ne s'était pas imposé de vive force à l'attention d'un public étendu : c'était presque une raison de plus, pour la délicatesse du poète-officier, d'être attentif à ses travaux. Et puis ce lien d'alliance avec le

comte de Montlivault, qui eut longtemps un pied-à-terre à l'Élysée Napoléon où résidaient les de Vigny, l'orientation d'études mi-littéraires mi-linguistiques que l'Angleterre et l'Asie attiraient tour à tour, sans doute aussi le contact direct avec une personnalité qui avait été étroitement associée à de grandes choses, tout coïncidait pour intéresser le jeune homme à la discrète activité du bon amateur. Une publication du *Shakespeare* de Bruguière, décidée en 1823, et que Chênedollé exécuta un peu plus tard, eût sans doute bénéficié d'une préface, et en tout cas d'un article comme les amitiés romantiques les prodiguaient alors, et où Vigny aurait signalé le mérite de l'adaptation curieuse essayée par le baron de Sorsum. Une mort presque subite, qui « vint le frapper comme une horrible punition d'un seul désir de gloire », retarda cette publication et lui laissa son aspect fragmentaire.

Du moins l'auteur d'*Eloa*, fidèle à ses affections, a-t-il tenu à donner, dans la livraison de janvier 1824 de la *Muse française*[1], un article qui annonçait ce *Shakespeare*, « entreprise d'une haute importance, selon notre opinion ». Très nettement, Vigny, à la suite de Bruguière, se séparait de la lignée des traducteurs et adaptateurs de Shakespeare en France, incapables par définition de donner un équivalent et mieux qu'une approximation de l'original. Si une traduction du genre de celle-ci choquait trop décidément les habitudes françaises, du moins pouvait-elle offrir un reflet coloré de l'œuvre shakespearienne. « Après sa lecture, on comprendra toute

1. Cf., dans la réédition de M. Jules Marsan, le t. II de la *Muse française*, p. 54. M. Estève a signalé ce que Vigny doit à la *Parisina* de Bruguière.

la grandeur du tragique anglais, et l'on sera frappé par le style d'une grande pensée, qui n'avait peut-être pas été assez appréciée jusqu'ici.... Shakespeare aimait sur toutes choses la vérité, ainsi que font d'ordinaire tous les hommes de génie, tous ceux qui voient; car le regard et la pensée ne sont peut-être qu'une même puissance, dont l'une serait comme le corps et l'autre l'âme.... Il voulut rendre sensible cette distinction indéfinissable qui se sent au premier mot, au premier geste, dans quelques hommes, sans qu'on puisse dire précisément qu'ils aient encore agi ou parlé autrement que tout le monde. Laissant donc sa prose au vulgaire, il en fit le langage du matelot blasphémant dans la tempête, du plébéien soufflant une vile insurrection, du valet défiant avec crainte le valet qu'il effraie; mais il donna un autre parler au prince dépossédé, au grand homme méconnu et à l'amant qui s'immole. Ce langage n'est pas encore la poésie; ce sont les vers sans la rime; c'est une prose cadencée qui marche avec plus de grâce que l'autre, et qu'on distingue seulement à son allure, comme parmi des chevaux pareils on reconnaîtrait à sa démarche balancée celui qui sort des mains des écuyers d'un roi. Puis, voilà que tout à coup la parole prend des ailes, et les sylphes, les fées, et ceux qui aiment, parlent la langue des dieux.... Aucun traducteur avant le baron de Sorsum n'avait osé entreprendre ce même travail en français.... »

Nous trouvons ici, appuyée sur la tentative de Bruguière, une idée que Vigny exprimera souvent et tentera plusieurs fois de réaliser : le *récitatif* et le *bel canto*, dans Shakespeare, diffèrent assez l'un de l'autre pour que le principal souci d'un adaptateur doive porter sur les différences possibles de l'expression,

du rendu. Et l'éloge qu'il fait en particulier, dans son article, de certaines scènes terribles ou infernales de *Macbeth* [1], du dialogue du balcon de *Romeo*, souligne encore ces affinités.

Il se serait assurément trouvé tout aussi à l'aise pour louer, en 1824, l'effort de son parent vers tout l'Orient et vers le Parnasse anglais contemporain. Les idées de Bruguière, en fait de traduction, n'étaient point pour l'effrayer. La versification assez veule d'un amateur élevé dans l'habitude des procédés delilliens n'avait encore rien qui pût répugner au futur auteur des *Destinées* : aurait-il compris que ce fragment de l'épisode d'Ugolin dont Fontanes, paraît-il, faisait grand cas, était gâté par l'abus des épithètes à la rime?

> Je suivais à pas lents un chemin ténébreux,
> Alors que devant moi, je vis deux malheureux
> Plongés dans une fosse encore découverte;
> L'un s'attachait à l'autre, et, la bouche entr'ouverte,
> Tel qu'un chien furieux par la faim altéré,
> S'acharnait sur son crâne à moitié dévoré....

Mais Vigny trouvait, dans les huit volumes de cette œuvre tronquée autant que diverse, plus d'une consonance assurée avec des dispositions qu'il portait en lui-même. Celui qui écrira, dans son *Journal*, que « les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons », avait pu lire ceci dans une note du *Shakespeare* :

« L'esprit de comparaison est peut-être la qualité la plus essentielle de la poésie. L'office du poète,

1. Dans son *Lao-Seng-Eul*, Bruguière faisait, dans une note, p. 28, des réserves sur le réalisme absolu de Shakespeare.

comme peintre d'imagination, est de rassembler toutes les apparences des choses, et le corps du langage poétique est en grande partie composé de comparaisons abstraites. » (T. II, p. 318.)

Ailleurs, le douloureux évocateur de la *Colère de Samson* avait entendu, au cinquième acte de *Sacontala*, ces propos sans aménité que le roi Duchmanta adresse à « l'éternelle ennemie » :

« Femme, la ruse et l'artifice sont naturels aux êtres même les plus simples de ton sexe, et ils se reproduisent jusque dans les animaux !... »

Et quel modernisme dans la mélancolie n'exhalent pas ces réflexions du même sage, analogues à quelques-unes des plus tendres effusions d'un connaisseur en inquiétudes subtiles :

« Quelle peut être la cause de la tristesse involontaire qui s'empare de moi en écoutant des vers sur l'absence, lorsque je ne suis réellement éloigné d'aucun objet cher à mon cœur? Peut-être ces impressions mélancoliques qu'éprouvent les hommes même les plus heureux, en contemplant de belles formes, ou en prêtant l'oreille à une douce mélodie, proviennent-elles de quelques souvenirs vagues de leurs plaisirs passés, ou de quelques idées confuses relatives à un état antécédent d'existence.... »

Le même drame, enfin, offrait au futur poète de *Moïse* le précédent le plus émouvant qui se puisse d'une contemplation poussée jusqu'à l'hypnose, la fin du pieux solitaire à demi recouvert par une fourmilière, ce Valmiki dont Leconte de Lisle célébrera la mort dans un de ses *Poèmes antiques* :

... le Chanteur des antiques héros
Médite le silence et songe au long repos,
A l'ineffable paix où s'anéantit l'âme....

Le culte des ancêtres, d'autre part, la résignation à l'ordre éternel des choses s'exprimaient en naïfs aphorismes dans les œuvres chinoises traduites par Bruguière. « Quoique la destinée de l'homme soit fixée dès l'instant de sa naissance, il est cependant nécessaire qu'il sache un peu s'aider lui-même. » Ainsi parlait un sage, dans *Lao-Seng-Eul*, et le plus étroit rattachement de l'individu à la chaine des ascendants et à celle de la postérité, le désir d'avoir à tout prix un héritier dans la vieillesse s'affirmaient dans ce drame. Un peu plus loin, une morale rémunératrice promettait une équité absolue — fût-elle tardive — dans les sanctions réservées à l'homme : « Lorsque la vertu ou le vice ont atteint leur plus haut degré, ils reçoivent à la fin le prix qui leur est dû, et toute la différence consiste dans le plus ou le moins de retard... ».

L'éminente dignité et la supériorité déclarée de l'homme de lettres — au moins à la chinoise et sous la forme exotique, sans doute, du mandarin — se trouvait, elle aussi, vantée dans la comédie traduite par Bruguière, lue de bonne heure par le futur auteur de *Chatterton*. Les notes érudites de son parent lui révélaient, sur la poésie des Hindous, des particularités propres à le confirmer dans ses précoces dispositions. « Comme un peuple érudit est toujours nécessairement poète, leur littérature abonde en poèmes fondés sur des mythes et sur des légendes.... » Enfin, s'il n'était fort délicat de définir le *mode* même et la tonalité du langage poétique, l'inflexion secrète vers laquelle tend la parole intérieure, il faudrait noter qu'un caractère de noble « incantation », presque de mélopée grave et un peu sourde, sollicite le plus souvent la pensée de Vigny,

faisant à sa manière le pendant de ces amples propos gnomiques, modulés en mineur et dénués de toute fièvre apparente, dont les traductions d'œuvres orientales nous donnent un écho affaibli.

Si bien, en somme, que nul mieux que l'érudit baron Bruguière, à une heure où l'habitude semblait perdue ou assoupie des communications intellectuelles entre peuples séparés par l'Histoire ou l'Idiome, ne confirmait cette remarque qu'il glisse lui-même en passant : « La connaissance des langues est un des plus sûrs moyens pour étendre le cercle de nos idées; par elles nous nous approprions le résultat de ce qui a été dit et pensé dans les idiomes différents du nôtre, nous apprenons à connaître l'univers, et nous faisons tourner ces notions précieuses au profit de notre sagesse et de notre industrie... ».

*
* *

Les contacts de détail importent moins, en effet, que l'impulsion initiale donnée, par l'orientaliste autodidacte, à son jeune parent. On a pu, sans trop de paradoxe, voir la signification profonde du poète dans cette variété d'exotisme qui l'attirait vers « l'Orient, d'où la poésie et la foi se lèvent avec le soleil[1] ». Ses biographes ont souvent signalé quelle attention il lui arriva de prêter au bouddhisme[2] et aux études de Barthélemy Saint-Hilaire; Pauthier ne devint pas sans raison, dès le régiment, un de ses amis. Or ces curiosités étaient éveillées en lui dès avant 1823, et c'est elles qui, pour une bonne part,

1. M. A. Leblond. *Vigny inconnu*, dans la *Renaissance latine* du 15 février 1905.

2. Voir, en particulier, Dorison, *Alfred de Vigny*, p. 234.

faisaient du jeune officier à l'imberbe visage et à la silhouette enfantine quelqu'un d'assez différent, non seulement de ses camarades de régiment, mais de ses propres frères d'armes littéraires. Lui-même s'irritera en 1835 de voir Sainte-Beuve « trop préoccupé du *Cénacle* qu'il avait chanté autrefois, lui donner dans *sa* vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut dans le temps de ces réunions rares et légères » ; la même erreur fondamentale se retrouve dans la plupart des biographies : de fait, il en fut l'hôte plutôt que l'habitué, et ses changements de garnison, les relations et les obligations de son monde devaient l'empêcher de graviter bien régulièrement autour des premiers groupements romantiques. Il y avait surtout, dans la secrète attirance qui l'avait incliné déjà vers les formes de la sagesse ou du rêve asiatiques, de quoi le rendre courtoisement inattentif aux débats passionnés, mais parfois un peu vains, qui s'engageaient dans la grande bouique romantique.

JOSEPH DE MAISTRE ET ALFRED DE VIGNY

O Pieux Impie ! qu'avez-vous fait ?
(*Stello*, XXXII.)

De Joseph de Maistre à Alfred de Vigny, le lien est singulier, presque déconcertant. Il y a tout à la fois dépendance et répulsion : l'espèce de parenté intellectuelle que créent entre deux esprits, quoi qu'ils en aient, la persistance des mêmes problèmes, la transmission secrète d'une idée, d'une curiosité, d'une formule — et l'antipathie d'instinct ou de réflexion dont témoignent les réponses divergentes données à quelques questions capitales, à l'angoisse sur le sens profond de la vie. Il va de soi que les origines poétiques de Vigny sont ailleurs, et que des formes littéraires ne sont nullement engagées dans la recherche de cette filiation où le jeu des idées se trouve seul en cause.

*
* *

C'est du spectacle des événements contemporains, interprété par un esprit systématique et rigoureux, que Joseph de Maistre, errant depuis le mois de

décembre 1792 hors de sa patrie savoisienne, tira une impitoyable philosophie, qu'il étayait du témoignage des livres sacrés et de modernes théosophes tels que Saint-Martin. Il accompagnait un jour, sur le lac de Genève, son ami Henri Costa, émigré comme lui et réfugié à Lausanne, plus maltraité que lui par la tourmente dans ses affections et ses biens. Le château de Beauregard, résidence familiale des Costa, apparut au-dessus de la côte de Savoie aux yeux des deux émigrés : demeure naguère peuplée et joyeuse, dévastée aujourd'hui et interdite aux pas de ses maîtres bannis. « Henri demeurait absorbé dans une contemplation vide de pensée. « Vous me « faites songer à Job, lui dit M. de Maistre ; c'est bien « le vent du désert qui a ébranlé votre maison. — Et « nos enfants ont été accablés, et ils sont morts... », murmura le marquis. M. de Maistre se leva, le spectacle de cette douleur l'inspirait. Tandis que la barque abandonnée semblait attendre d'elle-même que le soleil se fût caché derrière le Jura, tandis que le soir répandait sur Beauregard les rayons d'un symbolique incendie, il développa les arguments de sa philosophie hautaine et implacable...[1]. »

Ces arguments, ou plutôt ces véhémentes objurgations, une hantise obstinée les ramena, vingt-cinq ans durant, dans les écrits et les propos du gentilhomme savoisien. La *Vision dans une nuit du mois de mai* que publie en octobre 1794 le *Journal littéraire de Lausanne*[2], les *Considérations sur la France*

1. Costa de Beauregard, *Un Homme d'autrefois*, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils, Paris, 1877, p. 379.

2. C'est du moins l'identification qui compléterait d'incertaines données que nul biographe de J. de Maistre n'a pris la peine de préciser, et qui attribuerait au futur auteur des *Soirées de Saint-*

à la fin de l'année 1796, la traduction, en 1816, de l'opuscule de Plutarque *sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*, enfin les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, sans compter une correspondance étendue et des conversations infatigables, reprirent avec plus ou moins d'insistance le même thème redoutable. Cet homme enjoué et tendre dans le privé, humoriste et badin à son heure, ne cesse pas un instant, avec son désir de voir clair dans le présent et d'expliquer la bizarrerie des événements, de proclamer que si « le juste et l'injuste, la femme vertueuse et la femme adultère » sont traités de même ici-bas, si nulle justice distributive ne semble présider à la répartition des biens et des maux, c'est en vertu d'un principe « aussi ancien que le monde », la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables. L'humanité, étant criminelle, doit expier; elle expie par les souffrances — toujours méritées, dès lors — de n'importe quel humain. « Le christianisme repose entièrement sur ce dogme... le juste, en souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui, mais pour le coupable par voie de réversibilité. » « Les hommes n'ont jamais douté que l'innocence ne pût satisfaire pour le crime; et ils ont cru de plus qu'il y avait dans le sang une force expiatrice; de manière que la vie, qui est le sang, pouvait racheter une autre vie. » Loin, par

Pétersbourg un morceau qui fait prévoir les fameux entretiens. « Ainsi le juste et l'injuste, la femme vertueuse et la femme adultère... tous sont traités de même », dit le visionnaire endormi; et une voix lui répond : « Ce n'est point à cause de leurs crimes que les méchants ont péri; mais ils meurent dans leurs crimes, et si les bons sont détruits, malgré leurs vertus, ils meurent du moins avec leurs vertus, etc. ». « ... Je m'éveillai, et ne murmurai plus... » — *Journal littéraire de Lausanne*, t. II, p. 229-241.

conséquent, que l'existence de ce que les hommes appellent le mal soit l'indice d'une création imparfaite ou d'une Providence injuste, « le remède du désordre sera la douleur ». Telle était, dans le 10e Entretien qui mettait en présence, sur les bords de la Néva, les trois interlocuteurs évoqués par de Maistre, la doctrine capitale à laquelle l'audacieux constructeur rattachait non seulement ses idées religieuses et historiques, mais sa doctrine de la prière, de la souveraineté, de la guerre et même du langage.

C'est le 1er juin 1821 que le *Journal de la librairie* annonce la mise en vente des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, que suivra, le 24 août, une réédition des *Considérations sur la France*. Par ses relations de famille et de caste, Vigny vraisemblablement n'ignorait pas les solutions proposées par de Maistre à l'angoisse contemporaine : mais il est douteux qu'il ait connu dans toute sa rigueur la pensée de l'auteur du *Pape* sur ces points douloureux. Quand parurent ces *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, la thèse du gentilhomme savoisien fut taxée d'illuminisme et de mysticisme par la presse libérale; les philosophes y découvrirent des pétitions de principes qui laissaient, disait-on, les questions de l'origine du mal et du libre arbitre au point même où elles avaient été abordées. Mais la sombre grandeur de la doctrine et l'ardeur pressante de la démonstration frappèrent d'une stupeur admirative les jeunes poètes catholiques. Il faut croire que, dans le petit cercle où avait accès Vigny, l'émotion produite par ces dialogues fut assez durable puisque, la *Muse française* étant devenue, en 1823, l'organe attitré de tout ce coin du romantisme, Soumet, qui est un peu l' « âme du rond », publie dans sa

quatrième livraison un compte rendu aussi tardif qu'enthousiaste. Il a sollicité, écrivait-il le 20 septembre à Chênedollé, la faveur de paraître dans le même numéro que celui-ci, vétéran de la jeune littérature : et ainsi le fascicule d'octobre renferme, à la suite du *Supplice des suicides*, imité de Dante par Chênedollé, la *Dolorida* de Vigny et un important article de Soumet sur les *Soirées*. Sombre conjonction ! « De pareils écrits ont le temps d'attendre des juges; les siècles eux-mêmes sont chargés de proclamer les hautes vérités qu'il renferment, et, semblables à la parole des anciens prophètes, ils ne reçoivent, pour ainsi dire, toute leur autorité que de l'avenir. »

Soumet rappelait dans quelles circonstances émouvantes de Maistre avait jeté les premiers fondements de sa hautaine philosophie. « L'homme et l'Éternel, le libre arbitre et la puissance divine, les afflictions célestes du juste et les joies trompeuses du méchant, toutes ces grandes énigmes de la destinée humaine, qui remplissent quelquefois notre âme de tant de doutes et de terreurs, deviennent tour à tour l'objet de ses lumineuses discussions. C'est au bruit des trônes qui s'écroulent autour de lui; c'est au moment où la société, prête à se dissoudre, semble appeler une nouvelle invasion de barbares, que sa voix prophétique annonce le triomphe de la cause des rois, et que du conflit de tant de politiques opposées et passagères, il voit renaître au sein de l'avenir cette politique éternelle sans laquelle rien ne saurait subsister, pas même l'anarchie.... Et qu'on ne s'y trompe pas, c'est surtout durant ces grandes commotions sociales que les profonds secrets de la justice divine nous sont révélés, comme, pendant les heures d'un

tremblement de terre, se montre quelquefois à nos regards la lumière souterraine des volcans. »

Le critique se trouvait d'accord sur tous les points avec J. de Maistre; il admettait sans difficulté sa doctrine, jusqu'aux souffrances non méritées, gage de salut pour les âmes et pour les peuples.

M. de Maistre nous semble répondre victorieusement à toutes les objections qui ont été faites contre la Providence, dans l'influence qu'elle exerce sur les choses d'ici-bas; il ne laisse point aux coupables l'asile du bonheur temporel, et il fait voir de toutes parts, dans son livre, cette main qui renverse les projets des méchants, et qui punit sous le ciel les trames secrètes.... Les souffrances non méritées, qui sont un gage de salut pour les individus, le deviennent aussi pour les empires; « et lorsque deux partis se heurtent dans une révolution, dit plus loin M. de Maistre, si l'on voit tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut gager que ce parti finira par l'emporter, malgré toutes les apparences contraires ». L'explication de ce phénomène religieux tient à ce qu'il y a de plus divin dans la doctrine du sacrifice, et l'on ne peut nier que, sur ce point, l'expérience historique ne soit d'accord avec la théorie.

Il est donc certain que le cénacle légitimiste et catholique de la *Muse française*, d'accord avec une partie de son programme néo-chrétien, adhérait en somme à cette théorie qui lui était offerte par l'ancien émigré, et dont la paradoxale allure, dans certains développements, ne pouvait manquer d'exercer son prestige sur des esprits poétiques. Aussi, tandis que Victor Hugo empruntait aux *Soirées* l'épigraphe de son ode de *Jéhovah*, en décembre 1822, et l'interprétation essentielle du rôle du bourreau telle que l'offrira, dès 1823, son roman de *Han d'Islande*, Vigny infléchit sa pensée dans le sens des pro-

blèmes soulevés par les porte-paroles de Joseph de Maistre, le Sénateur, le Comte, dialecticiens rigoureux de la Néva.

Le jeune officier de la garde royale, grand lecteur de la Bible et plus familier que ses émules romantiques avec maints aspects de l'orientalisme hébraïque, a dû rattacher sans peine la théorie maistrienne des expiations à ses souvenirs de l'*Ancien Testament*. Déjà deux des pièces qu'il appellera à dessein les *Poèmes judaïques*, dans son édition des *Poèmes* de 1822, opposaient à leur manière la loi antique et la loi nouvelle, « le Dieu de la vengeance » d'une part, exigeant, dans la *Fille de Jephté*, le sacrifice de l'enfant de son protégé, le capitaine victorieux, — et Jésus d'autre part, écrivant « une langue aux hommes étrangère » afin de libérer de la loi de Moïse la *Femme adultère*.

Les *Soirées* paraissent, et aussitôt Vigny aborde à nouveau, d'une approche plus instante, sans rébellion déclarée encore, mais avec une sorte de gravité douloureuse, le problème de la juste souffrance. La *Prison* enferme dans une affabulation mi-sentimentale mi-historique l'examen du cas le plus extraordinaire auquel peut tenter de s'appliquer la proposition contenue dans le 3e Entretien des *Soirées*, « l'inconcevable folie qui ose fonder des arguments contre la Providence, sur les malheurs de l'innocence qui n'existe pas ». C'est ici, nous l'avons vu, un corollaire qui pousse à l'hypothèse-limite et au paradoxe l'innocence d'un adulte ; le Masque de Fer retranché de toute vie active, séparé des hommes depuis sa naissance, pouvait clamer en face du prêtre venu pour l'administrer :

Des péchés tant proscrits où toujours l'on succombe,
Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe;
Quand les vivants au jour montraient des attentats,
Mon enfance au cachot ne les soupçonnait pas,
Pourquoi venir fouiller dans ma mémoire vide,
Où stérile de jours le temps dort effacé?
Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé....

Le vieux religieux n'hésitait pas à procéder à une fervente intercession en faveur du malheureux « qui du ciel peut-être était banni » :

Ne m'enveloppez pas dans la mort de l'impie...
... quand le méchant m'épie,
Me ferez-vous, Seigneur, tomber entre ses mains?
C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins.
Ne me châtiez point, car mon crime est son œuvre.

Dans la première forme du poème, trois vers parmi ceux qu'a supprimés plus tard Vigny, accentuaient encore son intention : la responsabilité, devant Dieu, des parents du Masque de Fer, se trouvait engagée par une brève allusion.

Mais ne les a-t-on pas punis de ma naissance?
Ils ont dû l'expier, car, devant votre loi,
Si je suis criminel ils le sont plus que moi....

Et cet autre alexandrin de la première rédaction proclamait le mérite éminent d'un être qui semblait plus et mieux qu' « un juste imaginaire », et dont on pouvait dire, en toute vérité,

... que de vertus c'était un céleste mélange.

Le poème du *Déluge* « fait mourir le juste avec le méchant » : tableau à la Poussin et à la Girodet, « mystère » à la Byron sans doute, mais qui déve-

loppe l'idée maîtresse du 4e Entretien; « tout fléau du ciel est un châtiment », même pour des enfants innocents et purs à qui Dieu, pourrait-on croire, serait disposé à faire grâce dès lors qu'ils restent les seuls survivants d'une humanité criminelle et désormais châtiée. Vaine espérance, un instant partagée par les anges eux-mêmes....

> La colombe est passée et ne vient pas à nous....
> Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
> Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

La même année 1823, Vigny avait composé *Eloa* : ce poème séraphique se rattache à un autre ordre de préoccupations et d'influences; mais, en mettant la suprême pitié aux prises avec la plus rigoureuse sentence dont Dieu ait frappé un être, et en imaginant une suite, un *Satan sauvé* qui aboutissait à une révocation de l'arrêt primordial, le poète touchait encore à la dogmatique des *Soirées*, si hostile à l'idée même de la pitié dans la philosophie religieuse. Ajoutez à cela que le 9e Entretien, reprenant un important passage des *Considérations sur la France*, presque au même endroit du livre où la valeur expiatrice du sang innocent était défendue, encourageait cette conception mélancolique du génie solitaire qui est si magnifiquement illustrée dans *Moïse* :

« L'autorité... choisit quelques hommes et les isole du monde pour en faire des conducteurs. »

*
* *

Vigny ne se trouvait pas, en ces premiers stades de sa carrière littéraire, assez à l'aise dans la forme du *poème* pour libérer franchement le « moraliste

épique » qui était en lui, et pour vouer au symbole intellectuel la matière pittoresque ou anecdotique qui s'offrait à son imagination. Les thèses de Vigny sont plutôt latentes que manifestes jusqu'ici. Il évite d'autre part, dans *Cinq-Mars*, de faire du bourreau rien qui ressemble à « l'agent incompréhensible » évoqué sinistrement dans le 1er Entretien.

C'est dans la seconde de ses œuvres en prose, et la plus ardemment confidentielle peut-être de toutes, qu'il va prendre corps à corps la sévère idéologie de son adversaire. Le chapitre XXXII de *Stello* s'intitule hardiment : *Sur la substitution des souffrances expiatoires*, et c'est la première fois que les titres du livre abandonnent leur apparence humoristique pour se préciser et se définir :

Sur la substitution des souffrances expiatoires. — En ce temps-là... vivait et écrivait un autre homme vertueux, implacable adversaire de la Révolution. Cet autre[1] Esprit sombre, Esprit falsificateur, je ne dis pas faux, car il avait conscience du vrai; cet Esprit obstiné, impitoyable, audacieux et subtil, armé comme le sphinx, jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, de sophismes métaphysiques et énigmatiques, cuirassé de dogmes de fer, empanaché d'oracles nébuleux et foudroyants; cet autre Esprit grondait comme un orage prophétique et menaçant et tournait autour de la France. Il avait nom : Joseph de Maistre.

Or... voulant démontrer, sonder, dévoiler aux yeux des hommes les sinistres fondations qu'il donnait (problème éternel!) à l'Autorité de l'homme sur l'homme, voici en substance ce qu'il écrivait :

La chair est coupable, maudite, et ennemie de Dieu.

— Le sang est un fluide vivant. Le ciel ne peut être apaisé que par le sang. — L'innocent peut payer pour le coupable. — Les anciens croyaient que les dieux accouraient

1. Par opposition à Saint-Just.

partout où le sang coulait sur les autels; les premiers docteurs chrétiens crurent que les anges accouraient partout où coulait le sang de la véritable victime. — L'effusion du sang est expiatrice. Ces vérités sont innées. — La Croix atteste le SALUT PAR LE SANG....

O Pieux Impie! qu'avez-vous fait?...

Jusqu'à cet Esprit falsificateur, l'idée de la Rédemption de la race coupable s'était arrêtée au Calvaire. Là, Dieu immolé par Dieu avait lui-même crié : Tout est consommé.

N'était-ce pas assez du sang divin pour le salut de la chair humaine?

L'orgueil humain sera éternellement tourmenté du désir de trouver au Pouvoir temporel absolu une base incontestable, et il est dit que toujours les sophistes tourbillonneront autour de ce problème, et s'y viendront brûler les ailes. Qu'ils soient tous absous, excepté ceux qui osent toucher à la vie! la vie, le feu sacré, le feu trois fois saint, que le Créateur lui seul a le droit de reprendre! droit terrible de la peine sinistre, que je conteste même à la justice!...

Si la substitution des souffrances expiatoires est juste, ce n'est pas assez, pour le salut des peuples, des substitutions et des dévouements volontaires et très rares. L'innocent immolé pour le coupable sauve sa nation; donc il est juste et bon qu'il soit immolé par elle et pour elle; et lorsque cela fut, cela fut bien.

Entendez-vous le cri de la bête carnassière, sous la voix de l'homme?

C'est le Docteur Noir qui s'indigne ainsi; et nous savons que des deux porte-paroles de Vigny, celui-ci représente « ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant », la « réalité douloureuse » contre laquelle proteste l'idéalisme de Stello. Détail significatif : le Docteur Noir, hostile d'ordinaire à toute synthèse, s'émeut en face de Joseph de Maistre jusqu'à opposer à l'affirmation des *Soirées* une négation aussi véhémente, synthétique à sa manière :

il est permis de voir dans cet abandon de son ordinaire attitude l'indice des préoccupations persistantes de l'écrivain qui parle par sa bouche.

C'est encore à la lumière des idées maistriennes que l'ancien officier va appliquer sa réflexion et son observation rétrospective à ce métier militaire que la Restauration avait déjà fort humilié et que la monarchie de Juillet ne faisait guère mine de réhabiliter. Après la prise d'Alger, Vigny, très enthousiaste pour son compte de la « grande expédition » et de ses faits d'armes, croit sentir que le peuple français serait plutôt disposé à rougir de cette fraîche gloire. « Peu s'en faut que chaque conquérant, en revenant en France, ne se cache de sa conquête comme d'une mauvaise action, et ne l'efface de ses états de services. Les faiseurs de réputation fouillent partout pour trouver des héros, et ne s'informent pas de ceux-là qui sont tout faits, et *que le sang a baptisés*, selon notre vieille expression de soldat, que j'ai apprise à l'armée. — Voilà la gloire des faits d'armes en l'an de grâce 1831[1]. »

Or, tandis qu'il songe à un livre qui s'appellerait *le Soldat*, et qu'il écrit les graves et fortes pages qui, réunies en volume en 1835, s'intituleront *Servitude et Grandeur militaires*, Vigny retrouve en face de lui les interlocuteurs des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et surtout, ici, ce mystique « Sénateur » qui pare de rêveries presque orientales les idées qui se débattaient entre lui et ses interlocuteurs occidentaux.

Sur le caractère du soldat, Joseph de Maistre et Vigny sont d'accord. Un fond d'humanité gît sous

1. *Revue des Deux Mondes*, 1831, t. II, p. 55.

l'apparente insensibilité du guerrier, et c'est son mérite d'étouffer la voix de la compassion, naturelle à tout être humain. « Il y a dans l'homme, malgré son immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables. Par quelle magie inconcevable est-il toujours prêt, au premier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance, souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier, mettre en pièces, sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé, et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort, s'il le peut? » Pour Vigny, de même, « on s'exerce à durcir son cœur, on se cache de la pitié, de peur qu'elle ne ressemble à la faiblesse; on se fait effort pour dissimuler le sentiment divin de la compassion...».

Même accord sur les résultats moraux de l'habitude guerrière. De Maistre :

> Le métier de la guerre ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, au moins celui qui l'exerce; au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête, et, pour mon compte, j'ai toujours fait un cas particulier du bon sens militaire.... Dans le commerce ordinaire de la vie, les militaires sont plus aimables, plus faciles, et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes.

Et Vigny :

> En général, le caractère militaire est simple, bon, patient... [il offre] de ces longues résignations de toute la vie, pleines d'honnêteté, de pudeur et de bonhomie... une innocence de mœurs particulière à l'honnête race des soldats.

Pourquoi le rôle dévolu au soldat est-il si différent de sa vraie nature? — C'est, selon l'un et l'autre écrivain, qu'une sorte de fatalité pèse sur l' « innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, qui s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait » (Maistre) ou sur des hommes que possède « une passion qui ne tient ni de l'amour de la gloire ni de l'ambition; c'est une sorte de combat corps à corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes, et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence; enfin c'est l'amour du danger! » (Vigny).

Mais des lignes divergentes ne tardent pas à entraîner fort loin l'un de l'autre ces deux commentateurs de la grandeur militaire, qui semblaient d'accord jusque-là. Vigny, désormais spectateur d'une époque embourgeoisée, prend le contre-pied du Sénateur, contemporain de l'ère la plus batailleuse des temps modernes. Pour ce dernier,

> les nations les plus jalouses de leur liberté n'ont jamais pensé autrement que le reste des hommes sur la prééminence de l'état militaire.... Il y a quelque chose de mystérieux et d'inexplicable dans le prix extraordinaire que les hommes ont toujours attaché à la gloire militaire....

L'officier démissionnaire souhaitait au contraire « détourner de la tête du soldat cette malédiction que le citoyen est toujours prêt à lui donner, et appeler sur l'Armée le pardon de la Nation ».

C'est que la signification même de la guerre, de cette primordiale raison d'être du soldat, met en franche opposition les deux écrivains. On sait quelle éloquente et cruelle litanie célébrait, dans la

bouche du Sénateur, l'idée de l'institution divine de la guerre :

La guerre est divine, puisque c'est une loi du monde.... La guerre est divine par ses conséquences.... La guerre est divine dans la gloire mystérieuse qui l'environne... La guerre est divine dans la protection accordée aux grands capitaines... par la manière dont elle se déclare... dans ses résultats.... La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine le succès.

Et Vigny, prenant une offensive directe :

Les armées et la guerre n'auront qu'un temps, car, malgré les paroles d'un sophiste que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit divine; il n'est point vrai que la terre soit avide de sang. La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées.

Vigny, dans *Stello* et dans *Grandeur*, a donc jeté le gant, et à visage découvert, au « sombre sophiste ». Il semblera cependant s'éloigner de lui pour un temps : comme tant d'esprits éminents au début de la monarchie de Juillet, il s'effraie surtout du naufrage où sombrent les espérances qu'on plaçait vers 1830 sur les intellectuels, les savants, les écrivains, et sur le rôle que la nation régénérée allait sans doute leur assigner; or les sympathies théocratiques de Maistre ne pouvaient pas lui offrir, en cette matière, le moindre écho. Mais il n'a garde d'oublier l'importance que l'auteur des *Soirées* a eue pour sa propre pensée et pour les idées de sa génération. Dans la consultation qu'il donne d'une façon

si imprévue au prince Maximilien-Joseph de Bavière, Vigny cite à son correspondant, qui ne le désignait en aucune façon, le nom de Joseph de Maistre parmi ceux qu'il tient à retenir de l'époque intellectuelle immédiatement antérieure.

On ne saurait croire quelles erreurs se répandent sur ce point à peu de distance, écrit-il le 17 septembre 1839, quelles méprises se font chaque jour sur nous à l'étranger, et quelles réputations y arrivent je ne sais par quelle contrebande; j'ai trouvé tout établis et tout encensés en Angleterre des noms français qu'on ne pourrait vanter ici sans ridicule, et qu'on n'oserait citer devant personne ; tandis que des hommes comme Joseph de Maistre y sont à peine connus.

*
* *

En face du Docteur Noir représentant « ce qui devrait être, ce qu'il est beau d'espérer et de croire, de souhaiter pour l'avenir », Stello aurait pu, selon l'intention de Vigny, s'inscrire explicitement en faux, au nom des espoirs des temps nouveaux, contre la persistance attribuée par Joseph de Maistre aux malédictions mosaïques. Ces nouvelles *Consultations* ne furent pas rédigées: en revanche, la pensée du poète a inscrit ses dernières protestations — et manifesté du même coup son extrême dépendance — dans plusieurs poèmes des *Destinées*.

Peut-être déjà, dans cette pièce de la *Poésie des Nombres* qu'il écrivait en 1841, devait-il quelque chose au 8e Entretien, où le Nombre était célébré comme « la barrière évidente entre la brute et nous.... Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole et l'intelligence. Ramenez-le : avec lui

reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté.... »

Deux ans plus tard, la *Revue des Deux Mondes* commence la publication des pièces qui formeront le recueil des *Destinées*. La mode eût-elle été encore à ces épigraphes chères aux romantiques de 1830, que Vigny aurait pu attribuer, à plusieurs d'entre elles, une citation extraite des *Soirées*, à charge d'indiquer vers quelle solution opposée le menait, à l'arrivée, une réflexion sollicitée au départ par ce « premier mot ». Si l'on admet (les *terze rime* liminaires et la *Colère de Samson* étant mises à part, les unes comme un prélude, les autres comme une plainte exceptionnelle) que les dix pièces formant ce recueil se répartissent en trois groupes, et que le poète s'en prend au mal métaphysique ou moral (le *Mont des Oliviers*, la *Sauvage*, la *Flûte*) et au mal social (la *Maison du Berger*, les *Oracles*, *Wanda*) pour proposer enfin son pessimisme héroïque ou son optimisme idéaliste (la *Mort du Loup*, la *Bouteille à la Mer*, l'*Esprit pur*), on constatera que les trois premières présentent les traces de la hantise hostile la plus perceptible.

Vigny, dans les détails du poème de la *Sauvage*, a beau être inspiré par Chateaubriand, son intention profonde est de protester contre les conclusions du 2e Entretien. Si les races sauvages semblent vouées à l'avilissement et à la destruction, c'est, affirmait de Maistre, qu'une expiation s'opère en cette lamentable déchéance :

> Nul doute sur la cause de la dégradation, qui ne peut être qu'un crime. Un chef de peuple ayant altéré chez lui le principe moral... transmit l'anathème à sa postérité...; cette dégradation, pesant sans intervalle sur les descendants, en

a fait à la fin ce que nous appelons des sauvages.... On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps.... Une main redoutable appesantie sur ces races dévouées efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité.

— Non, répond le poète, les races sauvages ne sont pas « dévouées et frappées d'anathème »; elles sont, écrit-il le 31 janvier 1843 à Mlle Maunoir, « coupables envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable ». Et, dans son poème, le colon anglo-saxon reprend la même thèse qui proteste à la fois contre de Maistre et contre Rousseau, lorsqu'il définit la leçon que les peuples blancs apportent aux Indiens traqués ou soumis :

> Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre
> Est sacrée et confère un droit héréditaire.
> Caïn le laboureur a sa revanche ici,
> Et le chasseur Abel va, dans les forêts vides,
> Voir errer et mourir ses familles livides,
> . . . . . .
> Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme.

Puis c'est la *Flûte*, dont le vers principal,

> Des organes mauvais servent l'intelligence

offre (outre un écho à une maxime de La Rochefoucauld) la variante attristée de cette proposition des *Recherches philosophiques* de Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes ». Penché sur les misères qui bien souvent paient la bonne volonté la plus persévérante, le poète ne pouvait

admettre, comme les interlocuteurs du 3e Entretien, que « dans toutes les professions, dans toutes les entreprises, dans toutes les affaires, l'avantage, toutes choses égales d'ailleurs, se trouve toujours du côté de la vertu »; il préférait, à force d'équité sociale, en honorant l'intention et l'*effort*, réparer la manifeste injustice des choses :

> Ni dans les grandes lois des croyances anciennes
> Ni dans nos dogmes froids forgés à l'atelier
> Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
> Ces faux Athéniens, dépourvus d'atticisme,
> Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
> N'ont découvert un mot par qui fût condamné
> L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né.

Enfin, dans le *Mont des Oliviers*, quelle était la pire souffrance de ce pensif Jésus qui déjà, dans la *Femme adultère*, avait aboli la dure prescription mosaïque? C'était le sentiment que son œuvre restait manquée, tant que son douloureux message pouvait être encore interprété dans le sens de l'expiation directe et de la substitution des victimes :

> Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
> Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
> Substituant partout aux choses le symbole,
> Père libérateur! jette aujourd'hui d'avance
> La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
> Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
> « Il est permis pour tous de tuer l'innocent ».

*
* *

Au regard de ce conflit d'idéologies qui se touchent tout entières et s'affrontent, dont l'une continue l'autre en la contredisant, des contacts de détail comptent peu. Notons cependant que les *Élé-*

vations chères à Vigny ont peut-être leur origine dans les *Élans philosophiques* auxquels, dans le 7e Entretien, le Comte invitait le Sénateur, et que c'est dans le 10e qu'il avait trouvé cet « éclair de génie de cet admirable Malebranche », que *Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, qui deviendra dans la *Maison du Berger* :

Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

Mais où apparaît davantage le conflit secret qui, sur tant de points, fait de Vigny l'héritier insoumis et révolté du comte de Maistre, c'est dans l'inspiration inverse de l'*Esprit pur* et de ce couplet hargneux par lequel se terminait, ou à peu près, le 8e Entretien :

S'il y a une chose sûre au monde, c'est, à mon avis, que ce n'est point à la science qu'il appartient de conduire les hommes.... Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'État d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices; d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien; ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas droit de raisonner sur ces sortes de matières.

Et Vigny, six mois avant sa mort :

Ton règne est arrivé, pur esprit, roi du monde!
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'écrit,
L'écrit universel, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traces sur le sable.
Colombe au bec d'airain! visible Saint-Esprit!

L'Intelligence s'opposant au Pouvoir comme naguère l'Équité au Talion : ainsi se poursuit jusqu'au bout cette étrange dépendance, se résolvant dans le confiant espoir d'une ère de l'humanité qui abolisse, tout aussi bien que la loi antique des souffrances expiatoires, les persistances tenaces qu'elle maintient en plein christianisme : dures nécessités sociales que les pouvoirs temporels voudraient justifier par des explications métaphysiques, prétentions terrestres que les théocraties tentent de parer de philosophie....

Et ce n'est pas un des moins surprenants effets de ces *Soirées de Saint-Pétersbourg*, singulières au point de sembler une paradoxale remise à neuf de thèses oubliées, que d'avoir suscité la réflexion, même hostile et farouchement contraire, du plus méditatif et du plus réfléchi des poètes romantiques.

ELOA ET LES VOSGES

« J'ai daté chacun de mes poèmes
du lieu où se posa mon front. »
Lettre à Brizeux, 2 août 1831.

« Écrit en 1823, dans les Vosges. » Cette brève mention, qui manque dans la première édition d'*Eloa* (Paris, Boulland, 1824), figure à partir de la seconde (Paris, Urbain Canel et Levavasseur, 1829) à la fin du grand poème angélique de Vigny. La genèse de l'œuvre est ainsi localisée par son auteur, au même titre que le *Déluge*, « écrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823 »; *Dolorida*, « écrit en 1823, dans les Pyrénées »; la *Prison*, « écrit en 1821, à Vincennes »; *Madame de Soubise*, « écrit à la Briche, en Beauce, mai 1828 »; que les poèmes du *Cor*, « écrit à Pau, en 1825 », du *Trappiste*, « en 1822, à Courbevoie »; de la *Sérieuse*, « Dieppe, 1828 ». Les *Amants de Montmorency* et *Paris*, enfin, justifient par une mention analogue le rattachement d'origine de l'œuvre à la banlieue et à la capitale même. Plus abstraits, par nature, de toute influence locale trop directe, les poèmes des *Destinées* ne laissent pas cependant d'offrir d'eux-mêmes quelques précisions

de cet ordre; et si le hasard d'un voyage a fait naître à Shavington, en avril 1839, la *Colère de Samson*, c'est du Maine-Giraud, sa gentilhommière de l'Angoumois, que Vigny a tenu à dater la *Mort du Loup*, et aussi la pièce liminaire des *Destinées* et la *Bouteille à la mer*.

Dans quelle mesure les Vosges sont-elles intéressées, par un épisode de la vie du poète ou par de secrètes affinités, à cette épopée mystique d'*Eloa*? Aurait-on beaucoup étonné Vigny si on lui avait prédit que cette recherche paraîtrait un jour digne d'être tentée? Depuis l'époque où il écrivait, la topographie a pris une importance qui l'a fait bien souvent pénétrer dans les domaines les plus imprévus de l'histoire littéraire; mais des sensibilités comme la sienne, indifférentes à l' « illusion pathétique » qui cherche dans la Nature la confidente sentimentale de l'homme, attentives et dociles aux empreintes que l'humanité semble laisser aux sites longuement associés à sa vie, ont préparé à leur manière ce genre de curiosités.

*
* *

Il faut d'abord écarter une légende.

Un *Guide du touriste dans Saint-Dié*, en 1881, énumérant un certain nombre de dates et de faits propres à illustrer une petite ville d'un long passé, notait : « 1823. — Alfred de Vigny vient en villégiature à Saint-Dié, où il écrit sa charmante poésie d'*Eloa*[1]. » Et, quinze ans après, une seconde édition du même ouvrage reprenait, sans la modifier,

1. *Guide du touriste dans Saint-Dié, ses environs et dans quelques parties des Vosges*, par Aug. Stegmüller, Saint-Dié (1881), p. 17.

cette assertion aussi nette que destituée de toute preuve [1].

Absolument rien ne la justifie, en effet, et il est probable que le souvenir de Delille réfugié à Saint-Dié en 1795 a seul déterminé cette interprétation des quelques mots inscrits à la suite d'*Eloa*. A première vue, on pourrait croire que cette prétendue « villégiature » du poète à Saint-Dié ne serait autre chose qu'un séjour fait, de ce côté des Vosges, chez ses parents éloignés de Coëtlosquet, possesseurs de vastes domaines qui de Rambervillers s'étendent aux approches de Saint-Dié : mais c'est à une date bien plus récente que cette famille messine devint propriétaire dans les Vosges.

Plus bref encore, et moins flatteur pour la signification de la cité lorraine, serait un simple passage d'étape de Vigny dans ces vallées, au cours de ses va-et-vient militaires de 1823. Cependant il est à peu près certain que l'auteur d'*Eloa* n'a jamais vu passer par là ses itinéraires. Lieutenant de la garde royale, il est versé en qualité de capitaine au 55e de ligne par décision du 19 mars : c'est le 31 mars qu'il quitte la garde pour rallier à Strasbourg son nouveau régiment, et l'on avouera que cette date de l'année était peu favorable au détour qui aurait fait prendre au jeune officier le chemin des écoliers — et un itinéraire moins propice aux diligences et à la poste-aux-chevaux. Inversement, si le hasard des étapes avait dû amener Vigny à Saint-Dié quand le 55e quitta Strasbourg pour s'acheminer vers la frontière d'Espagne, il eût fallu que ce régiment suivît

1. *Saint-Dié et ses environs*; *Guide du touriste dans les Vosges et l'Alsace*, par Aug. Stegmüller, 2e édit., Les Chatelles et Paris, 1896, p. 16.

les itinéraires B ou C de la *Carte des routes d'étapes 1811-1830*[1] : or nous savons par l'orientaliste Pauthier, alors le frère d'armes de Vigny, ou plutôt son subordonné, que le 55e a cantonné à Nancy[2]; et d'ailleurs les journaux de cette ville signalent le passage du régiment, avec ses 1 200 hommes et ses 72 officiers, en date du 29 (2e et 3e bataillons) et du 31 (état-major et 1er bataillon) du mois de mai. Il est donc certain que, muni de son ordre de mouvement du 16 mai 1823, le régiment de Vigny a pris, pour se rendre à sa destination apparente de La Rochelle, la route D : Strasbourg-Saverne-Sarrebourg-Maizières-Moyenvic-Nancy-Colombey-Neufchâteau-Langres... ou la route E : Strasbourg-Saverne-Sarrebourg-Blâmont-Lunéville-Nancy....

Ces itinéraires, en nous renseignant avec certitude sur la région réelle où s'est faite la traversée des Vosges par Vigny, et en nous invitant à imaginer le jeune officier longeant la pittoresque route sinueuse de Saverne à Sarrebourg, précisent les données du problème. De « villégiature », il ne saurait plus être question; et il est assez douteux que le trajet d'aller, au début d'avril, ait initié le voyageur aux sites encore hivernaux et au ciel aigre de la montagne. Son séjour à Strasbourg a été trop bref — ayant duré moins de deux mois — pour comporter des excursions prolongées jusqu'aux contreforts de la chaîne qu'il apercevait de la plate-forme de la cathédrale, ou de ces remparts dont il rappellera, en 1848, le panorama dégagé qu'ils embrassent. Tout

1. Renseignements dus à l'obligeance de M. le capitaine de Leiris. Les Archives anciennes du 55e n'existent malheureusement plus.

2. Une tradition nancéienne fait loger Vigny rue des Chanoines.

au plus Sainte-Odile, doublement attirante pour un jeune poète à qui s'imposait plus vivement le souvenir de Gœthe, un des dieux romantiques, dans cette ville qu'il avait illustrée[1], a-t-elle offert un but de pèlerinage — comme pour Taine quarante ans plus tard — à quelque promenade solitaire. Mais c'est bien plutôt au mois de mai, durant le passage de cette infanterie traînant ses *impedimenta* par les cols de Saverne, qu'il faut remettre la vraie, la profonde et charmante initiation de Vigny à la montagne et à la forêt vosgiennes. Contact assez long et assez intime pour qu'on doive s'inquiéter de l'impression durable qui en pouvait résulter — trop court en revanche pour que la rédaction proprement dite d'une œuvre étendue pût trouver sa place ici : et Vigny n'a jamais varié dans ses souvenirs à ce sujet, lorsqu'il rappelait que son poème avait été mis sur le papier à Bordeaux, en octobre 1823.

*
* *

Les Vosges n'ont donc pas abrité, à vrai dire, la naissance radieuse d'*Eloa*; ou du moins ce n'est pas elles qui ont pu assister à l'essor et à la chute du bel ange.

Mais à défaut d'un lien étroit de résidence, n'y

1. Cf., sur le séjour de Vigny à Strasbourg, les conjectures de C. Gruber dans *Das neue Elsass*, I, 1, 1er janvier 1911. Mme de Levezow, la mère de la dernière « flamme » de Gœthe, y avait alors un salon, fréquenté par l'élite de la société strasbourgeoise et des fonctionnaires. Il est décrit par L. Spach, *Moderne Culturzustände im Elsass*, II : Vigny aurait certainement pu y avoir accès. Or depuis deux ans déjà, à cette date, la gentille Ulrique, la fille de la maison, recevait aux eaux de Marienbad l'hommage de Werther septuagénaire.

a-t-il pas, entre le poème séraphique de Vigny et ces Vosges qu'il lui attribuait pour berceau, une dépendance d'un autre ordre, et ne peut-on instituer, de celui-là à celles-ci, quelques rattachements d'impressions et de couleur qui justifient la mention inscrite par le poète au bas de son œuvre ?

Notons que si Vigny a tenu à localiser comme il l'a fait les poèmes dont on rappelait tout à l'heure le signalement, ce n'est pas uniquement pour donner une sorte de témoignage de la mobilité et des zigzags de sa vie militaire et civile, entre 1815 et 1830. Ce n'est qu'en partie, aussi, pour assigner aux quatre coins de la France quelques œuvres chéries, et pour parfumer de poésie des régions différentes du royaume, dont la vie provinciale tentait de reprendre quelque ardeur au lendemain des exigences centralisatrices de la Révolution et de l'Empire. Et sans qu'un poète faiblement descriptif et modérément visuel comme l'auteur de *Cinq-Mars* doive être soumis à des inductions que supporterait un Gautier, il est permis de trouver au moins des concordances entre ces patries poétiques et les œuvres que l'auteur a tenu à y rattacher.

Le *Déluge* donne pour cadre à un récit biblique — sans doute sous l'effet de la toile de Girodet et de souvenirs byroniens en même temps que des paysages béarnais — des montagnes étagées, sourcilleuses et découronnées, que l'eau envahit jusqu'à la dernière même, cet Arar qui domine superbement les gradins des monts inférieurs :

> Et les flots rugissants vers le mont solitaire
> Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre....

Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit et le feu périssant
Voulut en vain y rendre un combat impuissant....

Si *Dolorida* ne justifie que par sa couleur « castillane » son origine pyrénéenne, le *Cor* est ardemment, nostalgiquement lié à des régions saturées de légende carolingienne :

O montagne d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazon!

Et le *Trappiste* entraîne « à Courbevoie », par le hasard des garnisons, assez de réminiscences encore de la même orographie franco-ibérique.

Le mont Serrat, paré de toute sa puissance :
Quand des nuages blancs sur son dos arrondi
Roulaient leurs flots chassés par le vent du midi,
Les brisant de son front, comme un nageur habile,
Le géant semblait fuir sous ce rideau mobile....

Parmi les ports évoqués au début de la *Frégate la « Sérieuse »*, Dieppe reçoit les touches descriptives les plus insistantes :

Dieppe a son vieux château soutenu par la dune,
Ses baigneuses cherchant la vague au clair de lune,
Et ses deux monts en vain par la mer insultés.

Le donjon de Vincennes « noires retraites » et « voûtes secrètes », cachots, caveaux et créneaux, dresse autant que la Bastille sa silhouette sévère sur le poème de la *Prison*. *Madame de Soubise* évoque

de même, à travers l'ancien Louvre, l'un de ces manoirs de Beauce pleins de « grands portraits cuirassés » que l'enfance du poète avait hantés et qui le remettent en goût, semble-t-il, de donner au *Pas d'armes du roi Jean* une sorte de pendant plus dramatique, mais d'une bien moindre virtuosité.

La *Mort du Loup* suggère le même décor que les vers où Vigny avait commencé de chanter le paysage angoumois qui, après 1838, lui devient familier :

> Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
> Calme majestueux des murs noirs et des tours,
> Vaste immobilité des ormes et des chênes,
> Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
> Roulis aérien des nuages de mer!...

Quant aux *Amants de Montmorency* et à *Paris*, il va de soi que ces deux pièces, d'accord avec leur dessein, laissent passer, dans leur trame de morale ou de sociologie, des rudiments d'évocation : la banlieue charmante encore,

> ... la riche vallée
> Comme un large tapis à ses pieds étalée,
> Beau tapis de velours chatoyant et changeant,
> Semé de clochers d'or et de maisons d'argent,
> ... de village aux toits roses
> Ou bleus, d'arbres rangés, de fleurs sous l'onde écloses,
> De murs blancs, de bosquets bien noirs, de lacs bien verts,
> Et de chênes tordus par la poitrine ouverts....

la capitale monstrueuse et fantomale dans son hérissement infini,

> ... un cercle noir si large et si profond
> Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond,
> ... Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
> De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,

De châteaux forts, de kiosks et d'aigus minarets,
De formes de remparts, de jardins, de forêts,
De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades....

Aussi est-il légitime de chercher, parallèlement à ces lignes, appuyées ou légères, qui prolongent dans l'œuvre du poète quelques sites définis de notre sol, les touches secrètes par lesquelles se pouvait justifier l'attribution d'*Eloa* aux fraîches montagnes de l'Est alsacien-lorrain.

*
* *

Les Vosges, cela va sans dire, avaient pour la génération romantique leur réputation moins établie que les Alpes. Cependant des voyageurs sensibles, Guibert, Boufflers, y avaient goûté la verdure des vallées; le séjour de Delille à Saint-Dié et la notoriété de François de Neufchâteau (par une confusion plaisante de la plaine et de la montagne lorraine) avaient maintenu le département même qui portait ce nom de Vosges dans l'attention des lettrés, et Ginguené avait cru pouvoir célébrer, à propos de ce dernier écrivain,

... les délices
De ce pays trop peu vanté,
Pauvre de trésors et de vices,
Riche de mœurs, de liberté,

Riche de sources salutaires,
De fleuves, de lacs transparents,
De neiges, de rocs solitaires,
De précipices, de torrents....

Dans le poème consacré par son ami François de Neufchâteau aux montagnes de sa région natale, la même hantise alpestre se manifestait d'ailleurs :

Écoutez, écoutez l'effrayante harmonie
De ces torrents, grondant dans le creux des vallons,
Et les mugissements des bruyants aquilons.
Voyez ces pins altiers, dont les ruisseaux limpides
Retracent, dans leurs flots, les vertes pyramides,
Osez vous enfoncer dans ces vastes forêts,
Dans ces grottes sans fonds, antres sourds et secrets,
Dont jamais le soleil n'éclaira les mystères.
Essayez de gravir sur ces rocs solitaires,
Minés par les torrents, des feux du ciel frappés,
A ces feux, aux torrents, aux siècles échappés....

Par une singulière interprétation de sites qui, pourtant, n'avaient pas dû changer, les pseudo-classiques exagéraient le hérissement ossianesque d'une région plutôt modérée, et allaient jusqu'à faire planer des aigles au-dessus des molles prairies et des riantes collines où s'étaient complus les hommes sensibles de 1760, où Marmontel avait promené pour le guérir Alceste lui-même, en sa qualité de *Misanthrope corrigé!* Et l'on avait vu, d'accord avec ces imaginations horrifiques, le mélodrame situer parfois ses sombres aventures dans cette manière de Forêt-Noire française, sinistre sans doute et fertile à souhait en coupe-gorges, en auberges maudites et en aventures terrifiantes [1].

Le jeune Romantisme trouvait en tout cas les Vosges bien réhabilitées, par la littérature, des anciens dédains de Voltaire pour ces « antres pierreux » et ces « montagnes cornues », paysages tout juste bons à inspirer l'ennui et à exciter le persiflage d'un baigneur de Plombières ou d'un hôte de

1. C'est entre Lunéville et Strasbourg, par exemple, que se passe l'horrifique histoire de *Don Raymond*, dans le *Moine* de Lewis. Pixérécourt a écrit un *Paysan des Vosges*, mélodrame en trois actes. Voir aussi les *Enfants des Vosges* de S. Coiffier (1808).

dom Calmet! La pente naturelle de son inspiration n'était pas sans l'incliner vers ces aspects de la terre et du ciel qui présentent des couleurs plutôt que des reliefs, de vastes masses un peu uniformes découpées en teintes plates, plutôt que des saillies vigoureuses et de brusques ressauts de coloris ou d'ombre. Ces tonalités d'estampe, qu'interrompent çà et là les trous de ténèbres d'un sous-bois, ces entrelacs, dénoués comme à regret, des contours de montagnes enchevêtrées à l'infini, devaient offrir des impressions moins heurtées qu'apaisées aux âmes rêveuses du premier Romantisme. Nodier et Senancour, déjà, avaient goûté le charme des contreforts du Ballon d'Alsace, des hauts sommets boisés de Remiremont : et le premier au moins de ces écrivains pouvait guider vers une région aussi charmante l'attention renaissante de quelques yeux dociles et tendres.

Sans doute, la poésie n'abandonne pas, sur de tels paysages, ses droits de transformation et de métamorphose ; elle continue à voir parfois — de loin — la réplique des Alpes dans ces montagnes médiocres et ces belles forêts tranquilles : témoin ce décor *à la Manfred* crayonné par le byronien Jules Lefèvre :

> Au milieu de ces monts qui dominent l'Alsace,
> Où de muets torrents, des abîmes de glace
> Assiègent de dangers les pas du voyageur,
> Où d'antiques ravins la profonde largeur
> Semble, en se dérobant sous l'épaisseur des neiges,
> Aux courses du chasseur tendre d'horribles pièges,
> Un vallon se déploie entre un double coteau [1].

Mais ceci, ce sont les Vosges en hiver, avec un pittoresque qui s'efforce d'être violent : or les tou-

1. *Les deux aveugles* (*Tablettes romantiques*, 1823).

ristes qui remontaient, au contraire, leurs longues vallées durant l'été, se perdaient dans leurs sapinières et voyaient, de leurs sommets, se dérouler sous un ciel pur les lignes paisibles des contreforts ballonnés, sentaient qu'il y avait là une variété de paysage moins grandiose, mais moins torturé que la Suisse et la Savoie, avec des effets moirés de lumière et de nuages qu'un horizon souvent dégagé permettait d'embrasser, avec une douceur des ciels que rehaussait l'encadrement de forêts vert sombre, comme le voisinage, dans un vitrail, des violets profonds et des chantants azurs. L'état d'âme si particulier du romantisme poétique de 1820 à 1826, avec son spiritualisme volontaire et comme appliqué, son imagination docile à toutes les invites de l' « idéal », trouvait des concordances parfaites — en attendant les outrances et les surenchères des « bousingots » — dans ces paysages vosgiens, et n'avait que peu à y ajouter pour les trouver revêtus de ses propres nuances. « Désirez-vous, se faisait dire en 1822 Jouy, — l' « ermite en province », — désirez-vous d'épaisses forêts, où les rayons du jour ne pénètrent qu'avec peine, où le silence habite avec la paix, où l'on n'entende que le murmure des zéphyrs, celui des ruisseaux et les chants de mille oiseaux divers?... Là, loin de tout chemin frayé, isolé du monde entier, livrez-vous librement à la contemplation des merveilles de la nature.... Tout, en effet, dans les Vosges, présente l'aspect le plus gracieux, et l'on pourrait appliquer à ces lieux enchanteurs ce que l'auteur d'Anacharsis dit si élégamment d'une contrée de la

1. *L'Hermite en province*, t. XI, *Alsace-Lorraine*, Paris, 1826, p. 208.

Grèce : De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie. »

« Le ciel même, proclamait un peu plus tard un ami de Vigny[1], vient ajouter à l'effet de ces sites, et semble se plaire à venir orner d'aussi beaux lieux. Ce n'est plus, comme dans nos campagnes [messines], un ciel gris, sans couleur; tantôt pur, tantôt nuageux, il change à chaque instant comme pour augmenter l'effet, et variant les ombres qu'il jette sur ces immenses chaînes de montagnes, il produit par son irrégularité un coup d'œil enchanteur. »

L'impression sera très analogue chez Saint-Marc Girardin[2], franchissant les Vosges vers le même temps, et voyant un rideau de brume s'entr'ouvrir sur les vallées et les montagnes, « de riantes vallées, des montagnes chargées de bois de sapins, et ces montagnes, ces vallées s'entrelacent, se nouent, se dénouent l'une dans l'autre avec une grâce singulière....

Les vapeurs qui remplissaient le fond des vallées remontaient lentement, en glissant de collines en collines, sur la pointe des pins. A chaque pli qui s'ouvrait du rideau de brouillards, se montrait un village caché dans un coin de vallon, un vieux château perché sur la crête d'une montagne.... Les villages représentent la vie et l'activité du temps présent, les châteaux la vie et le mouvement des temps anciens.... »

Il importe enfin de demander son sentiment sur les sites vosgiens à celui des romantiques que ses doubles dispositions préparaient le mieux à saisir

1. P. de Julvécourt, *Mes Souvenirs de bonheur...*, Paris, 1832, p. 3
2. *Souvenirs de voyage* dans *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, Paris, 1835.

les particularités de relief et de couleur de ces paysages. Th. Gautier[1] se rend bien compte que la peinture tenterait assez vainement de reproduire ces enchevêtrements orographiques. « Quel cadre pourrait enfermer ces successions de montagnes et de terrains se prolongeant à l'infini sous des moires d'ombres et de lumières, et dont la perspective à vol d'oiseau, si l'on parvenait à la rendre exactement, donnerait plutôt l'idée d'une carte topographique que celle d'un tableau fait par un peintre?... »

Mais il apprécie fort les panoramas délicieux qu'encadrent des montagnes « un peu trop arrondies », la mollesse de vallées que l'œil peut apercevoir dans leur profondeur, les grâces d'un « pays charmant, calme, heureux, et favorable à cette rêverie nonchalante et à cette oisiveté méditative du poète cherchant des rimes ». Et il s'arrache à regret à cet ensemble attachant « où l'on ne trouve pas sans doute le grand caractère des pays montagneux, mais qui retient, attache et séduit par sa poésie agreste, son calme profond et sa solitude sans sauvagerie... ».

*
* *

Cette tonalité charmante et légère, cette fraîcheur sans tristesse, ces jeux d'ombre mouvants, n'est-il pas permis d'en retrouver la trace dans le poème où Vigny tentait, après tant d'autres, d'évoquer une sorte d'*au-delà*? Son Empyrée poétique peut nous sembler aujourd'hui suranné, paré de grâces vieillottes et de mièvreries désuètes : à leur date, toutes

1. Texte de l'album *les Vosges*, dessins de J.-J. Bellel, Paris, 1860.

ces menues joliesses paradisiaques semblèrent exquises, et leur charme ravit pour longtemps un lecteur aussi difficile que Sainte-Beuve. Puisque la chronologie et l'intention du poète sont d'accord avec la topographie et la « légende » du paysage vosgien, précisons les points pour lesquels l'emprise du décor sur la littérature peut s'être exercée.

Ils manquent absolument au premier chant d'*Eloa*, comme si cette partie du poème, faite de vers écrits en ville, devait se passer de toute vraie évocation des choses naturelles. Le fameux développement sur la naissance du colobri,

> Ainsi dans les forêts de la Louisiane...

emprunte à Chateaubriand et son thème et sa flore ; et l'on sent le convenu d'une chose *non vue* dans ces deux vers caressants :

> Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
> D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur...

En revanche, si la Clyde écumeuse, les glaciers de l'Arven, les brouillards du Crona viennent droit d'Ossian, le second chant débute par un tableau qui peut avoir eu son modèle réel :

> Souvent, parmi les monts qui dominent la terre
> S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire ;
> L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
> Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir....

Une promenade matinale dans les bois printaniers a pu révéler au capitaine méditatif

> ... que dans la forêt le doux vent du matin
> Commence ses soupirs par un bruit incertain
> Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde...

et, à la fin de mai, dans une clairière heureuse, s'offre cette impression du soir :

> Tout dort profondément;
> L'ombre écoute un mystère avec recueillement.
> Les vents, des prés voisins, apportent l'ambroisie
> Sur la couche des bois que l'amant a choisie.
> Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos
> Qui des bocages sourds animent le repos.

Retenons encore cet effet de brise cueillant des angelus aux campaniles :

> Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux

et ce jeu de nuages :

> ... comme l'aurore
> D'un jour inespéré qui semblait près d'éclore.
> A sa lueur de rose un nuage embaumé
> Montait en longs détours dans un ciel enflammé.

Mais ce qu'on ne peut noter, parce qu'il y a là une secrète pénétration du style par un choix inconscient des images, des épithètes, des tournures même et des constructions, c'est la tonalité générale d'une partie du poème. Elle est de moins en moins suave à partir du passage du troisième chant où l'aigle des Asturies nous avertit que nous quittons les Vosges pour les Pyrénées, et la plus alliciante séduction pour une damnation raffinée : une âpreté plus sèche pénètre ces 130 derniers vers, soit que la nécessité du sujet impose au poète cette crispation, soit que le milieu de l'œuvre, des vers 291 à 645 environ, doive le plus au passage de Vigny dans les Vosges.

*
* *

Sainte-Beuve, publiant en avril 1829 son *Joseph Delorme*, assignait à quelques notoires contemporains des régions poétiques distinctes et comme spécialement attitrées :

Laissons Chateaubriand, loin des traces profanes,
A vingt ans s'élancer en d'immenses savanes,
Un bâton à la main...
Laissons à Lamartine, à Nodier, nobles frères,
Leur Jura bien-aimé, tant de scènes contraires
En un même horizon, et des blés blondissants,
Et des pampres jaunis, et des bœufs mugissants,
Pareils à des points noirs dans les verts pâturages,
Et plus haut, et plus près du séjour des orages,
Des sapins étagés en bois sombre et profond,
Le soleil au-dessus et les Alpes au fond.

Un paysage torturé et gigantesque était attribué à Hugo, Sainte-Beuve se contentant pour finir de ses chers « coteaux modérés » :

Qu'aussi Victor Hugo, sous un donjon qui croule,
Et le Rhin à ses pieds, interroge et déroule
Les souvenirs des lieux...
Que du fleuve qui passe il écoute les voix,
Et que le grand vieillard lui parle d'autrefois!
Bien : il faut l'aigle aux monts, le géant à l'abîme,
Au sublime spectacle un spectateur sublime.
Moi, j'aime à cheminer et je reste plus bas....
(*Promenade.*)

Cette répartition — si curieusement prophétique pour l'auteur du *Rhin*, des *Burgraves* et de la *Légende* — était incomplète, et Vigny, peut-être, s'en est avisé. Il ne possédait pas en propre, au gré de Sainte-Beuve, une région dont on pût le proclamer le poète.... Quand paraissent les *Poésies de*

Joseph Delorme, il prépare une seconde édition d'*Eloa*, pour le *Livre mystique* des *Poèmes* : son œuvre en vers la plus poussée, celle qui a le mieux servi, jusqu'à présent, sa jeune renommée auprès de ses amis, des critiques et du public, reçoit alors, par un état civil tardif, la légitimation à laquelle le poète sentait qu'elle avait droit. « J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front », écrit Vigny à Brizeux, le 2 août 1831. *Eloa* fut composée en plusieurs fois, ébauchée ici et là, terminée à Bordeaux : qu'importe! Son vrai lien génétique, au sentiment de l'auteur, la rattache aux belles vallées silencieuses et aux ciels mouvants de la montagne vosgienne, et par une inexactitude plus vraie que la stricte vérité, Vigny localise son poème, rétrospectivement : *Écrit en 1823 dans les Vosges.*

*
* *

Adoption passagère, d'ailleurs.... Promené dans d'autres provinces par la destinée, conduit, après son mariage, au moins une fois en Angleterre, et douloureusement empêché, par son rôle et sa consigne de garde-malade, de céder à sa guise à l'attrait des voyages, Vigny n'a jamais revu ces régions. Et du reste, dès l'été de 1846, il comprenait qu'il est difficile, dès qu'on tient à s'enraciner consciemment, de ne pas songer tout d'abord à son pays vraiment natal. « Vous m'avez décidé, écrivait-il le 20 septembre à Mme du Plessis, à l'adoption de ma patrie. Ingrat que j'étais, de ne pas l'aimer et la mieux connaître! C'est quelque chose que de rendre un citoyen à l'amour de sa cité. La cité n'y gagne que bien peu : c'est un Tourangeau de plus en Tou-

raine. Mais le citoyen y gagne beaucoup. Il sait les charmes de son pays et y concentre ses affections. Je n'aimerai plus la Beauce; et l'Angoumois m'ennuie déjà, depuis un immense quart d'heure que je l'habite.

« Dites à monsieur votre père, je vous prie, que j'adopte sa théorie. On est du pays où l'on est né et où l'on a été remué dans son premier berceau. »

Rien de plus vrai, s'il s'agit d'un approfondissement de nos dispositions instinctives, de l'organisation campagnarde de notre vie et de notre activité; mais on est aussi, pour une grande part, du pays que l'on adopte et par qui l'on fut accueilli, fût-ce pour un jour, parce qu'on y trouva des consonances merveilleuses avec son moi secret. Vigny n'a jamais supprimé, dans les rééditions d'*Eloa*, la mention reconnaissante qu'il avait donnée aux calmes et pures beautés de la forêt vosgienne, ni renié les attaches qui liaient une de ses plus hautes inspirations aux étapes de sa vie d'officier.

THOMAS MOORE ET ALFRED DE VIGNY

J'ai fini *Satan*.... Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts et renferme d'immenses développements....

Lettre à Hugo, 3 octobre 1823.

Deux études récentes, l'une de M. Ernest Dupuy sur les *Origines littéraires d'A. de Vigny*[1], l'autre de M. Schultz-Gora sur *Eloa*[2], ont insisté sur les emprunts ou les réminiscences qui rattachent ce « mystère » à d'autres œuvres francaises et surtout étrangères. Ils sont d'accord pour réduire au minimum l'influence qu'a pu exercer Moore sur Vigny, et le poème des *Amours des Anges* leur semble presque devoir être rayé du nombre des antécédents dont s'inspirerait à quelque degré la *Sœur des Anges*. Que nous voilà loin de l'opinion de Sainte-Beuve[3] qui mettait, vers 1835, « Thomas Moore

1. *Revue d'histoire littéraire de la France*, X (1903), p. 373. Reproduit en volume dans la *Jeunesse des Romantiques*, Paris, 1905.

2. *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XXVII (1904), p. 278.

3. *Portraits contemporains*, t. II, p. 62. Il y revient en 1864 (*Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 411).

lui-même » parmi « les sources extérieures du talent poétique de M. de Vigny, si on les recherche bien » ! Dès la publication d'*Eloa*, Henri de Latouche, lié avec Vigny, avait, dans le *Mercure du XIX^e^ siècle*, indiqué sans s'y arrêter que « l'invention de cette fable a quelque analogie avec tel poème de Moore, ou de Byron » ; de son côté, un rédacteur du *Globe*, Ch. Magnin, notait le 21 octobre 1829 « qu'auprès d'*Eloa*, les *Amours des Anges*, de Thomas Moore, ne sont qu'une mesquine et coquette conception, un feu follet sans consistance et sans portée ».

Au gré de l'information contemporaine, le rapprochement paraissait donc s'imposer ; on le rencontre encore sous la plume d'un critique aussi pénétrant qu'Émile Montégut : « *Eloa* a son origine dans les *Amours des Anges* de Moore », écrit-il dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^er^ mars 1867 [1]. Il est permis enfin de retrouver un souvenir déguisé de cette association, presque convenue, de deux œuvres séraphiques, dans l'allusion faite à la fois par Balzac aux *Amours des Anges* et à une série de créations plus ou moins analogues, lorsqu'il parle — assez à l'improviste — du « poème caressé par tant de poètes, par Moore, par lord Byron, par Mathurin, par Canalis (un démon possédant un ange attiré dans son enfer pour le rafraîchir d'une rosée dérobée au paradis) [2] ». Quelle est au plus juste la nature de ces rapports ou de cette dépendance ?

1. Reproduit dans *Nos Morts contemporains*, 1^re^ série, p. 344.
2. *La Dernière Incarnation de Vautrin* [décembre 1847]. Ed. 1860 t. XIX, p. 19.

*
* *

Pour le premier romantisme, celui de 1820, qui n'avait pas encore accompli sa révolution en matière de langue et de style, et qui mettait presque tout son effort à créer une sorte de littérature transcendentale, le poète du *Paradis et la Péri* n'avait pu manquer d'apparaître comme un auxiliaire précieux. De fait, on le tient en singulière estime, et c'est à peine si W. Scott et Byron font tort à sa renommée. « On dirait, écrivent les *Annales de la littérature et des arts* [1], que ces trois génies se sont divisé entre eux toute la création. W. Scott s'est emparé de la terre, lord Byron semble s'être précipité dans les sombres abîmes; le domaine des cieux est échu à Th. Moore. Il semble, en quelque sorte, initier l'homme aux sublimes mystères de la divinité. » C'est à propos des *Amours des Anges* que l'organe attitré de la Société des Bonnes Lettres procède en 1823 à cette répartition poétique de l'univers; et ce poème paraissait en effet mettre le sceau à la renommée de Moore, peintre attitré des régions supraterrestres. Mais il n'avait pas attendu jusque-là [2] pour exercer une influence dont Fontaney, Guttinguer, Gérard de Nerval offrent mainte trace : Berlioz et Th. Gautier à leur tour représenteront, dans la troupe des admirateurs français du poète irlandais, comme un second ban, qui l'aimera pour des qualités différentes et se rassemblera surtout, après 1827, autour de l'*Épicurien*.

1. Année 1823, t. XI, p. 95.
2. Cf., sur la notoriété en France du poète irlandais, A. B. Thomas, *Moore en France*, Paris, 1911.

Alfred de Vigny a dû de très bonne heure[1] être mis au fait de l'œuvre de Moore par Bruguière de Sorsum : celui-ci publia en effet, dès 1820, dans le *Lycée français*, un long article sur *Lalla Rookh* où il s'attardait surtout à l'ingénieux épisode du *Paradis et la Péri*. Hugo signait, en juin 1820, de l'initiale V. un article du *Conservateur littéraire*, consacré à *Lalla Rookh*. L'auteur remarquait que « le style est ce qui prête le plus à l'éloge et à la critique » dans ce poème, mais il en trouvait les défauts, « abus de métaphores, vague de l'expression, profusion de formules interrogatives et explicatives », bien rachetés par « la variété des figures, l'éclat du coloris, la grâce ou l'énergie des peintures et cette vérité de teinte locale qui répand, sur les imperfections mêmes, une sorte de charme magique ». Surtout, il observait que les « ouvrages de Th. Moore, qui ont plu généralement, choqueront toutefois le goût de quelques champions du classique sans qu'ils puissent motiver leur sévérité. La poésie romantique, par ses formes vagues et indécises, échappe à la critique, semblable à ces hôtes fantastiques de l'Élysée païen, qui frappaient la vue et se dérobaient à la main qui voulait les saisir. » N'était-ce pas définir dans un sens bien conforme à la tendance du premier Cénacle les particularités préférées du poète irlandais?

Vigny allait subir, à l'égard de Moore, l'effet d'un autre prestige, l'un de ceux qu'un apprenti de lettres ressent infailliblement dès qu'il y est soumis. De la fin de 1819 au printemps de 1822, l'ami et le confident de lord Byron, l'hôte favori de toutes les

1. La Péri, « venant du soleil », paraît déjà dans *Héléna*.

aristocraties crut sage de mettre la Manche entre lui et ses créanciers, et fit à Paris plusieurs séjours dont le jeune lieutenant de la garde royale a été certainement plus qu'informé. Le *Journal* de Moore mentionne[1] un grand nombre de visites, de soirées, de rencontres mondaines qui mettent le poète étranger en présence de Mmes de Flahaut, de Sainte-Aulaire, de Barante, de Dolomieu, et surtout de la duchesse de Broglie, la fille de Mme de Staël, que Moore retrouvait à Paris après l'avoir déjà connue en Angleterre avec sa mère, pendant les derniers temps de l'Empire. On voudrait savoir les noms des convives que Mme de Broglie fit rencontrer à Moore le 19 janvier 1820, et l'on est tenté de s'impatienter de la mémoire indifférente, dédaigneuse ou courte de l'illustre étranger, qui note dans son *Journal* : « Treize personnes outre moi, qui étais le seul Anglais présent. Il y avait là quelques hommes dont on vante le talent, mais je ne me rappelle pas bien leurs noms. Ils discutèrent littérature anglaise aussi couramment que s'ils connaissaient rien à l'affaire.... »

Il est certain, à tout le moins, que Lamartine, qui est en relations avec Mme de Broglie dès 1819[2], et dont Moore traduit en 1820 quelques vers pour l'*Edinburgh Review*, a été admis à l'honneur d'approcher l'auteur de *Lalla Rookh* chez la duchesse. Comme il associe d'une façon irrésistible ce souvenir à celui de Vigny, il est permis de présumer que

1. *Memoirs, Journal and Correspondence of Th. Moore*, London, 1853, vol. III.

2. Cf. les *Confidences*, éd. Hachette, livre XI, p. 304. Mme de Broglie parle de Lamartine à son amie Mme Anisson du Perron dans une lettre du 11 avril 1820 (*Lettres* publiées par son fils, Paris, 1896, p. 42).

son émule en poésie reçut dès cette époque le contre-coup de l'émotion ressentie par les privilégiés admis dans cet aristocratique salon. Après avoir rappelé qu'il avait été lié avec Vigny « depuis le jour où il répandit son nom dans le monde », après avoir indiqué l'inspiration byronienne de *Dolorida*, Lamartine continue : « Une autre imitation plus étudiée tentait déjà l'âme douce et tendre de Vigny. Thomas Moore, Irlandais d'un grand talent aussi, venait de publier les *Amours des Anges* et *Lalla Rookh*, poèmes indiens. Il était alors à Paris, jouissant dans un applaudissement universel de la fleur et de la primeur de son talent. Je le voyais souvent chez Mme la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël, et femme dont la beauté, la vertu, l'enivrement mystique et la piété céleste devaient ravir le poète irlandais et faire croire à la sœur des anges que Vigny voulait créer pour type idéal des amours sacrées[1]... ».

Moore était-il sensible en effet à la grâce séraphique et à la beauté un peu froide de Mme de Broglie? Son *Journal* ne témoigne, à cet égard, que d'une satisfaction assez vulgaire à la trouver très enthousiaste des *Mélodies irlandaises* (21 mai 1821), à lui dire des vers (3 avril 1821) ou à chanter avec elle (6 décembre 1821), et il ne nous informe pas du sujet des nombreuses « conversations » notées chemin faisant. En tout cas, le poème *The Loves of the Angels*, écrit sur le continent, achevé à Saint-Cloud et à Bellevue, paraît peu de temps après le séjour de l'auteur à Paris : il est mis en vente en janvier 1823[2]. L'année

1. *Cours familier de littérature*, t. XVI, Paris, 1863, p. 232. Reproduit dans *Souvenirs et Portraits*, t. III, Paris, 1872, p. 146.
2. D'après Schultz-Gora, art. cité, p. 278. La date de publication

n'est pas écoulée que déjà la France en possède deux traductions en prose, d'abord celle de Davésiés de Pontès[1], ensuite celle de Mme Belloc[2], que Moore reçoit le 15 juillet 1823, « avec une lettre fort flatteuse.... Mme Belloc dit qu'il y a deux autres personnes occupées à traduire *les Anges* en vers[3] ».

Mme Belloc — qui était elle-même une Anglaise d'origine, mariée à un peintre élève de Gros — publiait à la suite de sa traduction celle des *Mélodies irlandaises* : les admirateurs français du poète possédaient ainsi dans un même volume, agrémenté d'un portrait lithographié, une version assez habile de deux œuvres bien propres à plaire au public de cette époque.

Vigny, anglophile de bonne heure, savait assurément assez d'anglais dès ce moment pour se passer d'une traduction, et sans doute prit-il connaissance des *Loves of the Angels* avant son départ pour Strasbourg en mars 1823. Mais c'est plutôt, à mon sens, après son arrivée à Bordeaux à l'automne, et lorsqu'il se remit à travailler ce *Satan* qui l'avait occupé pendant l'été, que Vigny lut et relut le poème de Moore, et cela dans la traduction de Mme Belloc.

est exactement : 23 décembre 1822. *Heaven and Earth*, le poème rival de Byron, ouvre, le 1er janvier 1823, le premier numéro du *Liberal*.

1. *Les Amours des Anges*, poème en III chants, traduit de l'anglais, Paris, Pillet aîné, 1823.

2. *Les Amours des Anges et les Mélodies irlandaises*, de Thomas Moore, trad. de l'anglais par Mme Louise Sw. Belloc, traducteur des *Patriarches*, Paris, Chasseriau, 1823.

3. Peut-être fait-elle allusion à la traduction Ducrest de Villeneuve, dont un fragment paraît dans l'*Almanach des Muses* de 1827, p. 80. Cf. aussi *Douze mélodies françaises* avec accompagnement de piano ou de harpe, paroles imitées de Th. Moore, par le comte Auguste de Lagarde, Paris, 1823. Mme A. Tastu traduit à cette époque diverses *Mélodies irlandaises*.

Cette dernière était en rapports assez intimes avec la famille Gay[1], et Vigny, qui retrouvait à Bordeaux Mme Gay et la belle Delphine — autres enthousiastes de Moore — avait toutes les raisons d'être au courant de ses travaux. Il emprunte à sa traduction des *Mélodies irlandaises* le thème de l'espèce de romance-barcarolle qu'il intitule le *Bateau*[2]. Et pendant le mois où son *Satan*, devenant *Eloa*, « s'étend beaucoup sous ses doigts », et s'augmente « d'immenses développements », comme il le mande à V. Hugo le 3 octobre, il a sous la main cette traduction. Lui qui trouvait précisément à cette date que « Lamartine a manqué son ciel comme tous ceux qui en ont fait », il avait besoin d'étoffer sa trame et de documenter ses notions du monde angélique.

*
* *

L'action proprement dite, dans *Eloa*, ne doit pas grand'chose à l'œuvre de Moore, et l'on a raison de chercher des précédents de plus haute allure au byronisme latent dans ce poème de la *Sœur des Anges*. M. Schultz-Gora, cependant, observe que dans le *Paradis et la Péri* c'est, après deux tentatives infructueuses, grâce à l'offrande qu'elle peut faire de la larme d'un criminel repentant, que la Péri, exilée du Ciel, en retrouve enfin l'accès : une larme du Christ est, à cet égard, un dictame autrement efficace! D'autre part, quelque parallélisme épisodique ne laisse pas d'apparaître entre l'igno-

1. Cf. sur Mme Belloc les *Souvenirs inédits* de Delécluze, *Revue rétrospective*, 1888, t. II, p. 22 et 195.

2. Ratisbonne la croyait inédite : elle a paru dans la *Revue des Deux Mondes* de 1831 et dans *l'Almanach des Muses* de 1832.

rante et la pitoyable curiosité de la tendre Eloa et les coupables erreurs des trois anges masculins de Moore; ils s'éprennent des filles des hommes, l'un par sensualité, l'autre par un orgueilleux désir de savoir, le troisième par un amour ingénu de tout ce qui est créature de Dieu. L'orgueilleux Chérubin, le deuxième ange de Moore, comme le Satan de Vigny, fonde sa séduction sur l'inconscient appel des sens, joint à la plus troublante rêverie :

Moore, p. 43 de la trad. Belloc :

Là, habitaient tant d'innombrables choses qui nourrissent l'ardeur des jeunes cœurs, les désirs vagues, les tendres illusions, les rêves d'amour encore sans objet, les espérances légères et ailées qui obéissent au désir..., et les passions cachées sous des pensées virginales....

Vigny, vers 427 :

... j'ai fondé mon empire de [flamme
Dans les désirs du cœur, dans [les rêves de l'âme,
Dans les désirs du corps, attraits [mystérieux,
Dans les trésors du sang, dans [les regards des yeux.

Le premier ange de Moore, lorsqu'il a goûté au « breuvage enivrant de la terre », éprouve un peu des ivresses coupables que se rappellera l'archange déchu de Vigny :

... remplissant [mon âme égarée] de vaines illusions, de folles pensées, et de ce désir du mal qui nous poursuit en l'absence des rayons du ciel....

Triste amour du péché! Som-[bres désirs du mal
De l'orgueil du savoir gigan-[tesques pensées!
Comment ai-je connu vos [ardeurs insensées?

« Le besoin de connaître, cette soif insatiable qui s'irrite à mesure qu'on l'étanche, et qui devient joie

ou douleur selon la source où l'on se désaltère... mon existence attachée au savoir... la science qui entraîne à sa suite le crime et le malheur.... Cette soif de connaître tout ce que la Terre et le Ciel enserrent de plus rare..., ce désir, hélas! si fatal et si dangereux » : c'est la disposition spéciale du deuxième ange, le beau Chérubin triste qui consent à prendre sur lui toute la responsabilité d'un crime pour lequel son amante a été châtiée en même temps que lui. Or on sait avec quelle insistance, à travers l'œuvre de Vigny, et selon une modernisation saisissante d'une donnée biblique, se poursuivra cette identification mélancolique de la Pensée et de la Tristesse, ébauchée dans *Moïse*, exacerbée dans une stance de la *Maison du Berger* :

> Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
> D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
> Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
> En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
> Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir?

En dépit de ces rencontres que l'analogie de quelques situations ne pouvait manquer d'amener, l'intention et la conduite de l'action offrent chez les deux poètes des divergences capitales : l'initiative pitoyable de la douce Eloa, la séduction perverse de Lucifer sont d'une tenue plus fière et plus noble que les tendresses et les curiosités assez mièvres des héros de Moore et de leurs amantes.

Mais ce livre des *Amours des Anges*, très documenté sur les mystères des mondes célestes et traînant à sa suite, même dans la traduction française, tout un appareil de références, de citations et de textes, Cyrille et saint Thomas, Denis l'Aréopagiste

et Tertullien, permettait à Vigny de se renseigner sur maint détail de l'existence angélique ou même de la condition physique des anges. Chateaubriand lui-même avait offert de moindres précisions sur ces points hasardeux. La lumière de ces personnages célestes procède d'une source intérieure :

Moore, p. 30 :

Quoique le jour eût disparu, ses ailes diaprées étincelaient de mille feux, qu'animées de l'éclat d'Eden, elles ne tiraient que d'elles-mêmes....

Vigny, vers 631 :

Et comme, tout nourris de [l'essence première,
Les anges ont au cœur des [sources de lumière,
Tandis qu'elle parlait, ses ailes [à l'entour,
Et son sein et son bras répan-[dirent le jour

Une autre irradiation éblouissante — traditionnelle, celle-ci — émane de Dieu même, et les anges ne peuvent la soutenir :

Moore, p. 75 :

Souvent, quand du front du Très-Haut s'échappait un éclair trop vif pour le supporter, et que tous les Séraphins se voilaient le visage de leurs ailes, et n'osaient en contempler l'éclat....

Vigny, vers 636 :

L'archange s'en effraie, et sous [ses cheveux sombres
Cherche un épais refuge à ses [yeux éblouis;
Il pense qu'à la fin des temps [évanouis
Il lui faudra de même envisager [son maître,
Et qu'un regard de Dieu le [brisera peut-être....

Même souvenir, avec une image qui s'imposait à propos de splendeurs insoutenables :

Moore, p. 62 :

... apprendre à supporter cet éclat, comme les jeunes aigles supportent celui du soleil....

Vigny, vers 651 :

[L'aigle des Asturies]
Regarde son soleil, d'un bec [ouvert l'aspire...

L'émoi et le scandale seraient analogues, dans les paradis des deux poètes, si l'on se hasardait à y évoquer le souvenir de l'Archange révolté :

Moore, p. 18 :	Vigny, vers 124 :
... ce feu dévorant qu'on ne nomme point aux cieux.	Nul ange n'oserait vous conter [son histoire, Nul ange n'oserait dire une [fois son nom.

Et pourtant, semblable à la mortelle qu'aime le premier ange de Moore, Eloa n'éprouve que de la tristesse, et point d'horreur ou de colère, à connaître les crimes du réprouvé :

Moore, p. 20 :	Vigny, vers 126 :
Ce n'était point l'expression de la colère. Non... elle n'était pas irritée, mais triste. C'était une douleur aussi calme que profonde, un deuil qui ne permet point de larmes, tant l'amertume qui remplit le cœur s'y fixe et s'y glace.	El l'on crut qu'Eloa le maudi- [rait; mais non, L'effroi n'altéra point son pai- [sible visage... La tristesse apparut sur sa [lèvre glacée Aussitôt qu'un malheur s'offrit [à sa pensée....

Sur les fonctions cosmogoniques et stellaires des célestes phalanges, Moore fournissait des renseignements que ni Milton ni Chateaubriand ne donnaient aussi nettement, et qu'il savait appuyer de références dans ses notes :

Moore, p. 14 :	Vigny, vers 108 :
... créatures de lumière... qui, à chaque instant de la nuit et du jour, transmettent, à travers leurs innombrables légions, l'écho de sa parole lumineuse.	On le nommait celui qui porte [la lumière; Car il portait l'amour et la vie [en tout lieu, Aux astres il portait tous les [ordres de Dieu.

p. 19 :

... pourquoi mon destin ne m'a-t-il pas fait naître esprit de cette belle étoile, habitant sa brillante sphère, pure et isolée comme tous ces êtres rayonnants....

et p. 27 :

Ce fut vers cette étoile lointaine que je la vis diriger son vol à travers l'espace lumineux, vers cette île étincelante au milieu du firmament bleuâtre....

vers 95 :

Quel globe attend ses pas? [quel siècle la demande?

et vers 193 :

... leur timide compagne
Étend l'aile et sourit, s'envole, [et dans les airs
Cherche sa terre amie ou des [astres déserts....

*
* *

L' « économie du Ciel », la couleur du décor et des accessoires témoigne surtout que Vigny a beaucoup retenu de sa lecture de Moore. De fait, il se trouvait là, pour un poète qui avait à dépeindre ou à suggérer les détails d'un monde transcendant, une documentation précieuse. Les « mystères » de lord Byron, sous leur forme dramatique, n'offraient pas beaucoup de ressources à cet égard. Et il faut bien reconnaître que l'Empyrée somptueux et hiérarchique de Milton, le vaste Ciel d'oratorio brossé par Klopstock, avaient moins chance de réveiller, chez le Vigny de 1823, des émulations fécondes que le coloris brillant — et souvent brillanté — que Moore avait donné à ses descriptions paradisiaques. On a souvent remarqué avec quelle peine Vigny s'est défait d'une certaine prédilection pour l'afféterie et la fausse élégance dans l'expression : l'ingéniosité maniérée, mais gracieuse, du barde irlandais était bien propre

à satisfaire ces affinités-là, d'autant plus qu'elle correspondait à merveille aux tendances d'une époque qui n'avait pas encore rénové sa langue poétique et qui cherchait assez péniblement une terminologie propre à exprimer ses rêves et ses imaginations d'au-delà. « Le vague, disait la Préface du traducteur des *Amours des Anges*, qui fait un des charmes de sa poésie, serait à peine toléré dans notre prose. On a beau planer dans la région des fantômes et des nuages, il faut pour nous que chaque être ait un corps et chaque objet un nom. En exprimant une pensée, Moore en éveille mille; il dessine une image, et il en fait apparaître une foule dans le lointain. Il laisse au lecteur le soin de les deviner et d'achever ses tableaux.... »

C'est bien ainsi que se posait la question de l'image ou de l'épithète suggestive pour cette peinture du monde céleste qu'entreprenait Alfred de Vigny; par là, bien plus encore que pour la conception ou l'agencement du poème, la *Sœur des Anges* est tributaire des *Amours des Anges* : et si les emprunts ou les réminiscences se réduisent à des touches de couleur, il n'en reste pas moins que la tonalité générale du tableau s'en trouve déterminée. Grâce à une qualité bien plus noble d'esprit et d'âme, grâce à d'autres modèles infiniment plus forts, Vigny rehausse souvent d'un ton plus ferme, accentue d'un trait mieux cerné un détail qui a son analogue chez Moore; et il suffit de juxtaposer des exemples comme ceux-ci pour faire valoir l'avantage d'*Eloa* :

Moore, p. 34 :	Vigny, vers 153 :
Dès l'instant où je fus appelé avec les chérubins	Et soit lorsque Dieu même, [appelant les esprits,

pour assister au premier réveil printanier de la nature dans ces sphères florissantes, ces fleurs lumineuses qui jaillissent au premier souffle de l'Éternel....

p. 36 :

... de nouveaux mondes, brillants de jeunesse et de fraîcheur, semblaient s'élancer du sein des ténèbres....

... Celui qui venait de parcourir cette vaste étendue où étincellent des mondes entassés....

Dévoilait sa grandeur à leurs [regards surpris,
Et montrait dans les cieux, [foyer de la naissance,
Les profondeurs sans nom de [sa triple puissance....

vers 88 :

Et des fleurs qu'au Ciel seul fit [germer la nature....

vers 763 :

Des anges au Chaos allaient [puiser des mondes
Passant avec terreur dans ses [plaines profondes...

Mais ailleurs, le poète d'*Eloa* s'en tient à la qualité même de la description ou de l'évocation tentée par Moore. La lumière d'Eden, chez l'un et chez l'autre, est plutôt azurée ou nacrée que franchement éclatante; une certaine mollesse asiatique semble s'insinuer dans leur imagination, et l'on est loin, au milieu des fleurs, des fontaines au sable vermeil, des météores indistincts et des arcs-en-ciel flottants de ces paradis en demi-teintes, du Ciel puritain de Milton et du Ciel évangélique de Klopstock. Comment les anges n'y prendraient-ils pas le goût de voluptés moins célestes? Une sorte de suave frivolité n'en est point bannie :

p. 38 :

J'avais vu naître la première femme, Eve.... J'avais vu les anges les plus purs s'incliner au-dessus d'elle en l'adorant.

vers 80 :

Et tous les Anges purs, et tous [les grands Archanges
. . . . . .
Abaissèrent leur front jusqu'à [ses pieds de neige...

Cependant — indice caractéristique — les Anges de Moore éprouvent la nostalgie pénitente de ce Ciel gracieux d'où l'amour les a fait tomber. Le réprouvé de Vigny, au contraire :

> Je n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
> Où la crainte toujours siège parmi les Dieux.

Et l'origine de la Pudeur, « cette sainte honte qui ne laisse pas oublier le pur honneur qu'on a perdu, dont la rougeur reste après que la vertu s'enfuit, pour marquer du moins son passage », est rapportée par Moore à la création d'Ève, aux suites de la chute par Vigny :

> ... l'arbre défendu vous a donné naissance :
> Au charme des vertus votre charme est égal,
> Mais vous êtes aussi le premier pas du mal....

Un jeu varié de lumières astrales éclaire ces âges primitifs de l'histoire du monde. Les comètes et les météores, dans un firmament peu rigide, semblent presque l'emporter sur les étoiles fixes :

p. 36 :

... je suivais quelque comète voyageuse se dirigeant au loin vers des points lumineux.

p. 72 :

Elle s'était évanouie comme un météore qui luit tout à coup sur nos têtes, et qui s'enfuit au moment où l'on crie : « Voyez! voyez!... »

vers 308 :

Chaque étoile semblait pour-
[suivre un météore ;
Et l'ange en souriant au spec-
[tacle étranger
Suivait des yeux leur vol cir-
[culaire et léger.

vers 57 :

Comme on voit la comète
[errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses
[rayons glorieux.

Les deux poètes se servent de la même expression pour désigner le mouvement des astres entraînés dans le rythme de l'univers :

p. 35 :

... les astres... roulant au milieu de l'espace comme des chars vivants de lumière....

vers 144 :

Chars vivants dont les yeux ont [d'éclatants prestiges!

Même analogie dans quelques-uns des jeux auxquels les anges se livrent avec les astres :

p. 35 :

... je parcourais soir et matin les lignes radieuses qui s'étendent comme des réseaux d'or entre les étoiles et le soleil, déliant tous ces rayons de lumière....

vers 577 :

Du char des astres purs j'obs- [curcis les essieux,
Je voilai leurs rayons pour [attirer tes yeux....

Sur terre, ou à la surface du chaos, rôdent des flammes semblables :

p. 23 :

... les feux livides qui rampent à la surface de la terre dès que le jour a disparu.

vers 305 (cf. vers 471) :

Mais elle y vit bientôt des feux [errants et bleus
Tels que des frais marais les [éclairs onduleux.

Nous voici dans une partie de la création plus accessible et mieux connue; nombre de détails qui lui sont attribués se retrouvent chez les deux poètes. La musique sur la mer :

p. 76 :

Ce fut pendant le crépuscule du soir, sur le rivage de la mer tranquille, qu'il entendit pour la première fois les sons du luth et la voix de celle qu'il aima glisser sur les eaux argentées....

vers 615 :

Et la mer quand ses flots [apportent sur la grève
Les chants du soir aux pieds [du voyageur qui rêve....

La jeune épouse, image plus solennelle chez le poète français :

p. 19 :	vers 52 :
... comme la jeune épouse qui se penche sur le bord du lit nuptial....	Elle marche vers Dieu comme [une épouse au temple.

Le ver luisant :

p. 62 :	vers 469 :
La lumière que le ver luisant suspend la mit aux branches des arbres....	Le vermisseau reluit; son front [de diamant Répète auprès des fleurs les [feux du firmament.

Les amours des fleurs :

p. 63.	vers 436 :
... la rose, confiante et sans tache, qui a reçu toute la nuit les baisers de la mouche de feu....	Comme le papillon, sur ses [ailes poudreuses, Porte aux gazons émus des [peuplades de fleurs Et leur fait des amours sans [périls et sans pleurs.

Le serpent-oiseleur qu'un passage célèbre d'*Atala* (dont Vigny se souvient pour l'épisode du colibri des Florides) mentionnait déjà, mais sans le montrer dans l'activité de son pouvoir fascinateur :

p. 14 :	vers 214 :
... semblable à l'oiseau qui abandonne son nid élevé, fasciné par des yeux séducteurs....	Les serpents-oiseleurs qu'elles [pourraient cacher. et vers 423 : Sous l'éclair d'un regard sa [force fut brisée; Et, dès qu'il vit ployer son aile [maîtrisée, L'ennemi séducteur....

Les diamants dans l'obscurité :

p. 51 :	vers 635 :
... les diamants, semblables à des yeux qui brillent au milieu des ténèbres, furent surpris dans leur retraite obscure....	Ainsi le diamant luit au milieu [des ombres. L'archange s'en effraie, et sous [ses cheveux sombres Cherche un épais refuge à ses [yeux éblouis.

La jeune étoile, — et cette épithète de jeune est assez particulière :

p. 48 :	vers 555 :
Les nuages d'automne qui retiennent les éclairs prêts à s'échapper de leurs flancs, pour laisser briller une jeune étoile.	Toi seule m'apparus comme [une jeune étoile Qui de la vaste nuit perce à [l'écart le voile. (Cf. deux « jeunes planètes » [au vers 223).

Un autre détail encore est un souvenir du *Paradis et la Péri* :

Moore, vers 167 :	vers 605 :
Ces lis vierges qui baignent toute la nuit leur beauté dans le lac....	Son bras, comme un lis blanc [sur le lac suspendu.

Il serait possible de continuer ces rapprochements. Quelques détails d'un orientalisme assez choquant dans *Eloa* — les « Divans où dort la molle Asie » et toute cette attitude de jeune satrape de l'ange déchu (vers 353 et suivants), la blanche tour d'Alep et sa sultane imprévue (vers 420) — ont peut-être leur origine dans l'exotisme de *Lalla Rookh*, moins éclatant et plus insinuant que celui de Byron qui sollicitait

vers le même temps, on le sait, les curiosités de notre Romantisme.

*
* *

La familiarité de l'auteur d'*Eloa* avec l'œuvre angélique de Moore était trop intime pour ne pas prolonger son effet au delà de cette œuvre : le second « mystère » de Vigny, la *Terre punie ou le Déluge* qu'il écrit peu après, conserve à l'égard des *Amours des Anges* une dépendance qui veut être notée, même à côté de celle qui le rattache au *Ciel et Terre* de Byron. La Préface de Moore renvoyait au sixième chapitre de la *Genèse*, comme Vigny a tenu à le faire en note à propos de ce distique :

> Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
> Au sein d'une mortelle on vit le fils de l'Ange.

« Les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur avaient plu. » Emmanuel, l'une des deux victimes innocentes de ce grand drame cosmologique, est en quelque manière le fils d'un des amants séraphiques dont on nous avait conté les coupables passions, et qui pouvait dire à présent, comme le Chérubin du poète irlandais :

> Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère!
> J'ai failli, je l'aimais. Dieu permit cet amour,
> Elle fut enlevée en te laissant au jour....

Et c'est un couple pareil au dernier couple d'amants de Moore que nous retrouvons à l'aube du monde. « Ils cheminaient, avait dit le barde, dans leur humilité..., offrant à la terre un spectacle plein

de douceur et de beauté, lorsque, le front éclairé par la lueur sainte..., ils s'agenouillèrent pour prier, se tenant par la main, à côté l'un de l'autre... ». Vigny de son côté :

> Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
> Comme au jour fortuné des unions bénies....

Le début des deux poèmes, évoquant l'état de la Terre avant les cataclysmes neptuniens, ne manque pas d'offrir la plus exacte analogie. « Le monde était dans sa fleur, dit Moore : les étoiles brillantes venaient de commencer leur course radieuse,... et le temps, jeune alors, comptait ses premiers jours par le soleil.... La terre était alors plus près du ciel que dans ces jours de crime et de désolation. »

Et Vigny :

> La terre était riante et dans sa fleur première;
> Le jour avait encor cette même lumière
> Qui du ciel embelli couronna les hauteurs
> Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
> Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
> Et des monts réguliers l'immense architecture
> S'élevait jusqu'aux cieux par ses degrés égaux,
> Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux....

Mais déjà, dans ce printemps du monde, les indices du mal sont présents. « L'homme était méchant, dit Vigny,... les mortels savaient tout, et tout les affligeait. » Th. Moore suggère une raison fort différente de dissonance éternelle : « Hélas! fallait-il que la passion eût déjà profané cette belle matinée de la terre, et qu'elle eût souillé des cœurs d'origine céleste.... » Le désir de connaître remplace, chez le poète français, ce principe tout passionnel.

De telles divergences marquent bien les limites de

leur sympathie, la fragilité d'un accord qui dure quelques mois, que rompt après un temps la pensée plus vigoureuse de Vigny. Du moins cette influence passagère a-t-elle eu son avantage : elle a fourni des couleurs, des nuances, des détails d'ornementation à une œuvre audacieuse qui fonde pour longtemps la renommée du poète français et assure sa gloire auprès de sa génération littéraire. L'auteur d'*Eloa*, d'autre part, a toujours eu, pour les effets de lumière contrariée, d'ombre transparente, d'éclairage tamisé, une prédilection dont témoignent presque tous les tableaux lumineux de son œuvre : il avait trouvé un clair-obscuriste à sa guise dans le poète des *Amours des Anges*, qui prodiguait les nuances opalines et irisées, les chatoiements et les lueurs voilées, et poussait le raffinement jusqu'à ébaucher les teintes de l'arc-en-ciel formé par la lune! « Pour comprendre un écrivain, a dit J.-J. Ampère, il faut comprendre son ciel. » Celui de Vigny redoute les brusqueries des jours éclatants, et déverse le plus souvent une lumière atténuée sur les choses ; mièvrerie et mauvais goût parfois, discrétion souvent et sens du mystère. auxquels ne laissaient pas de correspondre, sur un point essentiel, les ingénieux raffinements du poète irlandais.

LA MER ET LES MARINS DANS L'ŒUVRE DE VIGNY

Le spectacle des mers est grand et solennel.
Héléna.

Vigny est l'un des écrivains français qui ont été le plus curieux des choses navales ; on retrouve chez lui un sentiment fréquent dans la littérature anglaise, et qui n'est pas la simple rêverie au bord des flots, avec son excitation lyrique ou sa méditation volontiers religieuse ou panthéiste : la griserie légère et salubre de l'air salé, la conscience aiguisée d'une faiblesse et d'une force qui s'affrontent et s'équilibrent, le sens des périls et des responsabilités dont peut s'augmenter, chez les « maîtres de la mer », la joie physique d'une traversée. Certaines de nos provinces mises à part, une telle note est rare dans notre littérature de terriens, de citadins. Beaucoup plus que sa naissance, son éducation ou sa parenté la plus proche, c'est une hérédité à laquelle il se complaisait qui a préparé ces curiosités : lui-même, dans l'*Esprit pur*, évoque les ancêtres qui portèrent

l'uniforme du marin, et qui,

> Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
> Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
> De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
> Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant....

Parmi ces marins de son ascendance maternelle, le poète retient surtout son grand-père, Didier de Baraudin, qui naviguait sous Louis XVI; Louis-Philippe, en 1846, le comble d'aise en croyant se rappeler, non sans inexactitude, qu'il commandait une escadre à la bataille d'Ouessant, sous les ordres du duc d'Orléans et de M. d'Orvilliers; dans son *Journal*, Vigny fait une place au « vieux et vénérable chef d'escadre » qu'il n'avait connu que par les récits de sa mère, « homme grave, savant et spirituel... le ton de l'homme de cour uni à l'énergie de l'homme de mer », capitaine de dix vaisseaux que les combats avaient respecté et dont la mer, selon Vigny dont M. Dupuy a redressé les allégations, ne devait avoir raison qu'indirectement : en jetant sur la côte de Quiberon son fils émigré, qui lui demanda sa bénédiction, « devant être fusillé le lendemain. Son adieu tua son père un jour après que la balle l'eut tué. » Et lorsqu'il se plonge dans ses chers papiers de famille, ou qu'il ressasse dans sa solitude les souvenirs qu'ont laissés dans sa mémoire d'infatigables causeries avec sa mère, Vigny sent à chaque fois une fierté romanesque et tendre monter en lui pour l'ancien commandant du *Réfléchi*, qui finit par incarner à ses yeux les suprêmes vertus du marin, la distinction de la vieille France et — ce qui ne gâte rien — les qualités par excellence de la lignée à laquelle il entend se rattacher. « Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les carac-

tères dont ma famille me fournit les exemples. M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante. J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent. »

Un navigateur plus illustre, et que Vigny enfant avait pu voir, auquel il entendit conter « le trait d'un marin qui eut le malheur d'obéir à un ordre du Comité de Salut public, de fusiller les prisonniers de guerre[1] », c'est l'explorateur Bougainville. Il est fier de le nommer « son parent », « son cousin » : alliance assez lointaine en réalité, — puisque le frère de son grand-père de Baraudin épousa Charlotte de Bougainville, la nièce du navigateur, — mais qui avait permis entre les deux familles des relations qui n'étaient pas de simple courtoisie. Comme Bougainville n'est mort qu'en 1811, le jeune écolier put encore enflammer son ambition à contempler l'un des marins qui avaient le plus illustré la fin de l'Ancien Régime, et que la Révolution n'eût pas hésité à conserver parmi ses serviteurs, si une conception différente de la subordination militaire n'avait rebuté l'amiral. En tout cas, la circumnavigation de la frégate la *Boudeuse* resta dans l'esprit de Vigny comme le type de l'exploration maritime accomplie au bénéfice de la science, comme le modèle de la discipline et de la hardiesse nautiques mises au service de l'humanité. La *Bouteille à la Mer*, par un choix significatif, situera le naufrage de son héros dans les parages mêmes où Bougainville avait lutté contre les difficultés les plus hostiles : dans le détroit de Magellan où « un courant violent, dit la relation officielle, nous avait déjà entraînés à une

1. Lettre à Mme Lachaud, 1847. Cf. *Laurette*.

demi-encablure de terre », où l'ancre chasse, tandis que « le vent élevait dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes[1] ». Et c'est, n'en doutons pas, aux abords de ce point déterminé par Bougainville, par 52° 50′ de latitude australe et 79° 9′ de longitude occidentale, que se trouve l'écueil repéré par le « hardi capitaine » de Vigny et révélé, par un suprême héroïsme, à l'océanographie.

Le poète, hélas! souffrit souvent de ne pouvoir s'aventurer au delà des médiocres déplacements de quelques voyages en France et d'un séjour en Angleterre. Les biens hypothétiques des Indes anglaises dont sa femme lui apportait en dot l'espérance ne reçurent même pas sa visite : garde-malade et gentilhomme pauvre, Vigny ne voyagea guère. Il ne s'en consolait qu'à demi et par un artifice de sa résignation, en se disant qu'après tout la surprise et le dépaysement durent peu, et que la méditation ne laisse pas d'être partout assez semblable à elle-même. « Quelle terre serait assez nouvelle à ma pensée pour l'étonner? Quel pays existe dont elle ne puisse faire d'avance la peinture? Quelle contrée attirerait mes regards au point de les détourner du ciel, et le ciel n'est-il pas partout? Assieds-toi donc, lève la tête au ciel, regarde et pense. » Mais de telles exhortations ne font point taire tout à fait le murmure dont des lettres comme celle du 21 septembre 1843 nous apporte l'écho. « Combien de chaînes n'ai-je pas au col dont je suis écrasé? Puis-je voyager, moi? Tout le monde excepté moi a le droit de voir et d'adorer la nature dans les belles contrées de

1. *Voyage autour du monde de la frégate du roi la « Boudeuse », et la « Flûte » et l' « Étoile »*, Paris, 1771, p. 162 et suivantes.

la terre; mais je ne puis rêver des félicités lointaines qui me sont ravies, pour toujours peut-être, et je ne me console de mon immobilité forcée qu'en me réfugiant dans tout ce que la Philosophie et la Poésie ont de plus abstrait. »

Vigny a donc pu, comme son capitaine Renaud, se demander quand il cesserait de contempler tous les soirs les mêmes étoiles. « Il m'est arrivé une fois de m'imaginer que je verrais celles de la mer du Sud, mais j'étais destiné à ne pas changer d'hémisphère. » Il ne changea même guère de latitude, ses traversées de la Manche étant restées les seuls voyages maritimes qu'il lui fut donné d'accomplir. A peine pouvait-il être dédommagé, par de rares séjours dans des résidences maritimes ou tournées vers la mer, de l'ignorance dont il se plaignait en 1815, lorsqu'il n'avait encore « vu de vaisseau qu'au Panorama de Paris » : Bordeaux en 1823, Dieppe en 1828, lui offrirent seuls l'occasion de se familiariser un peu longuement, dans sa jeunesse, avec l'Océan et la Manche.

Vigny ne s'est guère aventuré, dès lors, à brosser des marines authentiques et poussées. L'Océan, dans le *Déluge*, apparaît surtout comme un élément déchaîné et qui ne connaît plus ses conditions naturelles :

> Bouillonnant et superbe,
> Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
> De la plaine inondée envahissant le fond,
> Il se couche en vainqueur dans le désert profond....

La fièvre du délire anime les souvenirs du prisonnier au masque de fer :

> Sable jaune où des eaux murmure le doux son!
> Ma prison s'est ouverte. Oh! que la mer est grande!
> Est-il vrai qu'un vaisseau jusque là-bas se rende?

Dieu! qu'on doit être heureux parmi les matelots!
Que je voudrais nager dans la fraîcheur des flots!...

Et, maladresse ou prudence, le capitaine de la *Sérieuse* n'a rien de plus pressé que de recourir à une comparaison d'eau douce pour dépeindre le repos de sa frégate :

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi....

*
* *

Quoi que puisse nous réserver ce qu'on est convenu d'appeler la *conquête de l'air*, et qui n'est encore, à vrai dire, que la victoire de la mécanique sur les lois de la pesanteur, l'asservissement de la mer par l'homme reste un des actes décisifs du progrès humain; *illi robur et æs triplex*, et le geste du « premier navigateur » ne laisse guère, pour un regard méditatif, de se répéter avec une beauté toute pareille après des siècles de familiarité maritime. La lutte de l'homme avec les éléments, la jonction de terres que la nature avait séparées, le combat de l'esprit avec l'aveugle matière s'inscrivent encore aujourd'hui dans ce spectacle quotidien et coutumier : un navire en partance, ses amarres carguées, qui glisse sur les vagues ennemies....

Vigny semble avoir mis à profit son séjour dans le sud-ouest de la France pour faire connaissance avec l'Océan et ses navires. Son plus ancien poème, *Symetha*, décrivait déjà, il est vrai, un départ naval :

Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève...

... Car la vierge innocente, auprès des matelots,
Admirait et la rame, et l'écume des flots :
Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
Saluait, dans la mer, son image penchée....

Le *Journal d'un poète*, en 1824, enregistre ce qui deviendra l'émouvant épisode de *Laurette* : « Un beau vaisseau partit de Brest un jour »; et les carènes soulevées, même au fond du port, par le flux de la mer prochaine, symbolisent en une courte pièce les destinées que va chercher, dans les conditions obscures, l'impérieux pouvoir des événements :

Car la force n'est rien, car il n'est point d'asile
Contre l'onde et contre le sort.

Au moment où il redoute ce qui sera la plus grande douleur de sa vie, la mort de sa mère, le poète note semblablement, le 3 avril 1833 : « Un vaisseau cargue toutes ses voiles dans l'orage et se laisse aller au vent. Je fais de même dans les chagrins et les grands événements. » Mais déjà son œuvre poétique avait accueilli — venues d'autre part ou issues de ses premiers modèles littéraires — d'autres impressions nautiques. Le *Bateau* est une adaptation d'une médiocre *Mélodie* de Moore.

Mon bateau sur les eaux brille;
Vois ses mâts, voi
Son pavillon et sa quille.
Ce n'est rien qu'une coquille,
Mais j'y suis roi.

Héléna, plus somptueusement, mettait en scène, à l'aide de Chateaubriand et de Byron, de hardies navigations orientales :

Belle Scio, la nuit cache ta blanche ville,
De tout corsaire grec mystérieux asile....
Chaque nef y trouvait ses compagnes fidèles :
C'est ainsi qu'en hiver, les noires hirondelles
Au bord d'un lac choisi par le léger conseil,
Prêtes à s'élancer pour suivre leur soleil,
Et saluant de loin la rive hospitalière,
Préparent à grands cris leur aile aventurière....
Les navires penchés volaient sur l'eau dorée
Comme de cygnes blancs une troupe égarée
Qui cherche l'air natal et le lac paternel....

Enfin, grâce au séjour que fit à Dieppe l'officier démissionnaire, Vigny tentait de mettre un beau navire de guerre au centre d'un poème mi-descriptif mi-lyrique. La *Frégate la « Sérieuse » ou la Plainte du Capitaine*, sorte d'ode aux mètres changeants calqués sur les plus importantes des réussites d'Hugo, soutient fort mal la comparaison avec les *Deux Iles* ou l'*Ode à la Colonne*; des gaucheries et des maladresses, des disparates dans le vocabulaire et les ornements poétiques font échec à une sorte d'entrain et de fraîcheur à qui manque seulement quelque chose de plus libre et de plus direct :

Quand la belle *Sérieuse*
Pour l'Égypte appareilla,
Sa figure gracieuse
Avant le jour s'éveilla;
A la lueur des étoiles
Elle déploya ses voiles,
Leurs cordages et leurs toiles
Comme de larges réseaux,
Avec ce long bruit qui tremble,
Qui se prolonge et ressemble
Au bruit des ailes qu'ensemble
Ouvre une troupe d'oiseaux.

Pour le petit-fils du commandant du *Réfléchi*, pour le parent du grand marin dont la *Boudeuse* avait

porté le pavillon, sans doute cette frégate-ci s'imposait-elle par son nom, de préférence à la *Badine* ou à la *Sensible* : on peut même supposer que celui que ses soldats appelaient « le Père la Pensée » n'a pas choisi sans intention, parmi les quatre cents voiles de l'expédition d'Égypte, le bâtiment que désignait ce nom de la *Sérieuse*. Vigny est à la fois fort renseigné et vaguement au fait : peut-être a-t-il connu le rapport du capitaine de vaisseau Martin[1], le commandant de cette frégate de 36 canons et 270 hommes d'équipage qui fut canonnée et détruite à Aboukir par l'imposant *Orion*, mais qui, chargée d'escorter le convoi de Gênes, ne joua point le rôle d'éclaireur que lui prête le poète. Le capitaine de la frégate incendiée fut fait prisonnier, seul de son équipage, et put conter en effet, aux garde-chiourmes des pontons anglais, l'aventure héroïque qu'il détaille avec tant de ferveur maladroite et de romantisme ingénu

> Moi, je suis un vrai marin ;
> Ma naissance est un mystère,
> Sans famille, et solitaire,
> Je ne connais pas la terre
> Et la vois avec chagrin.....
> Ma frégate était ma fille.
> « Va ! » lui disais-je. Elle allait,
> S'élançait dans la carrière,
> Laissant l'écueil en arrière,
> Comme un cheval sa barrière....

La prose saura mieux, dans la *Canne de jonc*, décrire les jeux animés d'une frégate : la *Naïade* qui

1. C. de la Jonquière, *l'Expédition d'Égypte*, 1798-1801, Paris, t. I, p. 518 et 580 ; t. II, p. 417. La *Sérieuse* avait joué, en 1780, un rôle particulièrement glorieux en s'emparant d'un corsaire anglais au cap Saint-Vincent. Cf. O. Teissier, *la Chambre de Commerce de Marseille*, Marseille, 1892, p. 258.

tire des bordées au large de Boulogne met dans ses évolutions une grâce délicieuse. « Elle allait, elle venait, elle virait, elle se penchait, elle se relevait, elle se mirait, elle s'arrêtait, elle jouait au soleil comme un cygne qui se baigne.... Elle continuait à prendre son bain de mer et à décrire mille contours agréables autour de nous, faisant le manège, changeant de main comme un cheval bien dressé, et dessinant des S et des Z sur l'eau de la façon la plus aimable.... » Et, à l'heure de l'action, « après nous avoir bien laissés courir devant elle comme des souris devant un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes voiles sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula, et passa joyeusement par-dessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers... ».

En dépit de quelques touches poétiques, c'est aussi la prose qui a le mieux glorifié sous la plume de Vigny, entre 1831 et 1835, la splendeur et la puissance qui se dégagent d'un vaste rassemblement naval, d'une flotte voguant de conserve. « Que d'une vitesse égale à celle de la pensée, la scène vole sur une aile imaginaire; figurez-vous le roi sur l'Océan, suivi de sa belle flotte; voyez-le, suivez-le. » A ce passage de Skakespeare, inscrit par Vigny au début de la seconde partie de *Cinq-Mars*, semble répondre une admiration du poète. *Le roi sur l'Océan, suivi de sa belle flotte* : l'enivrement de la puissance militaire, pour cet ancien officier, se lie surtout à un grand déploiement naval. Le départ de la flotte et le débarquement, tels sont les épisodes qu'il entend retenir, dans son article de la *Revue des Deux Mondes*, de cette *mille et deuxième nuit* qu'est l'ex-

pédition d'Alger [1]. Malte environnée soudain par 194 bâtiments français dont les pavillons tricolores sont hissés à tous les mâts : c'est le signe de la force de la Révolution qui lutte avec l'Angleterre ; le camp de Boulogne servant de base à une immense démonstration navale, vaine sans doute mais menaçante, 900 bâtiments rassemblés à la côte : c'est le défi de Bonaparte à Albion. Les *Armada* restent, et c'est naturel, la manifestation la plus saisissante des énergies nationales organisées pour la guerre, et c'est la fortune presque entière d'un pays que portent, à certaines heures de crise, les carènes et les voilures d'une flotte.

*
* *

Vigny ne s'est point risqué à nous offrir le tableau poussé d'une tempête obligeant l'ingéniosité et le courage humains à tendre leurs efforts combinés contre l'hostilité des éléments. Mais le danger — surtout pour l'ancienne navigation à voiles — créait des conjonctures si ordinaires et si courantes que la simple existence quotidienne suscitait, avec les périls de tous les genres, la responsabilité, l'obéissance. « Le meilleur auxiliaire que puisse trouver la discipline, c'est le danger », dit-on fort justement dans *Servitude militaire*. De fait, la gravité des responsabilités devant l'ennemi, la mise en valeur des énergies réelles en plein péril, la vertu du sang-froid, de l'autorité normale, des qualités qui font les chefs, peuvent seuls déterminer les classements et les hiérarchies dont la discipline n'est guère que le résidu automatique. Or ce sont là des épreuves *du*

1. *Revue des Deux Mondes*, 1831, t. II, p. 59.

feu que l'armée de terre, dans ses quartiers de paix, ne connaît guère qu'exceptionnellement. La navigation, à elle seule, les suppose à toute heure, surtout celle qui, en attendant la vapeur victorieuse de la distance et du temps, de l'air et des flots, exige « l'homme de mer expérimenté dans l'art de tromper le vent par la voile et les mâts[1] ».

Aussi n'est-il pas surprenant que, dans le livre que l'ancien officier consacre à l'héroïsme et à l'asservissement du soldat moderne, ce soit le service du bord qui fournisse invinciblement les plus forts arguments à sa thèse. Sans la Mer, avouons-le, Vigny aurait laissé incomplète et démunie sa sobre galerie de *puritains de l'honneur*. La *Veillée de Vincennes*, en dépit du prestige exercé sur les jeunes compagnons d'armes par le souvenir de l'épopée impériale et par le vivant espoir d'un danger à affronter, tire ses meilleurs arguments d'un genre d'existence que ne connaîtront ni Timéléon ni son pensif interlocuteur. « Que serait-ce donc qui soutiendrait le marin sur la mer?... Il va trouver trois ennemis : l'eau, l'air et l'homme; et toutes les minutes de sa vie vont en avoir un à combattre.... Il vit dans une perpétuelle victoire; c'en est une que de passer seulement sur l'océan et de ne pas s'engloutir en sombrant; c'en est une que d'aller où il veut et de s'enfoncer dans les bras du vent contraire; c'en est une que de courir devant l'orage et de s'en faire suivre comme d'un valet; c'en est une que d'y dormir et d'y établir son cabinet d'étude.... Et c'est *l'amour du danger* qui le nourrit, qui fait que jamais il n'est un moment désœuvré, qu'il se sent en lutte, et qu'il a un but.... »

1. *Journal d'un Poète*, p. 264.

Cet instinct du risque, que le service du temps de paix n'exige pas de l'officier de terre, et que l'ancienne navigation supposait, même en dehors du combat, chez le marin, Vigny sent très bien qu'il est un des facteurs les plus efficaces de la psychologie qu'il nous fait comprendre dans quelques-unes de ses pages les plus émouvantes. Par un artifice qui est peut-être une invraisemblance, il fait du premier de ses humbles héros, le vieux commandant d'infanterie rencontré sur la route de Béthune, en mars 1815, un ex-capitaine de la marine marchande promu au commandement d'un brick de guerre en 1797; et ainsi, la pathétique anecdote qu'il avait peut-être entendue de Bougainville, qu'il note en 1824 dans son *Journal*, devient le point culminant de la vie d'un officier de la Grande Armée. L'obéissance militaire, avec le tragique de certaines consignes, l'inhumanité grandiose et l'illogisme poignant de certains mots d'ordre, reçoit évidemment, de cette disposition contestable, une netteté accrue. Les « avocats du Directoire » se vengeant de la satire d'un jeune publiciste, leur décision meurtrière prenant une signification mystérieusement fatidique, sous les cachets rouges du pli remis au capitaine pour n'être ouvert que passé le 1er degré de latitude nord, la nécessité d'obéir « à un morceau de papier », et d'obéir pour tuer un homme qui n'est guère coupable et que son futur exécuteur a pris en affection : autant d'éléments qui dramatisent admirablement ce problème posé tout à coup sur le brick le *Marat*, aux environs de la ligne équatoriale, et que nulles coïncidences terriennes, semble-t-il, n'auraient aussi tragiquement associés.

On peut dire aussi que les états d'âme rudimen-

taires du soldat sont plus « schématiques » ici qu'ils ne seraient partout ailleurs. Même la décision à laquelle l'officier reste si fidèle, dix-huit ans durant, et qui lui fait traîner par toute l'Europe le cabanon ambulant de Laurette, prend sous ce crâne de marin la simplicité spéciale d'une consigne substituée à une autre consigne. « Je sentis quelque chose en moi qui me disait : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours et garde-la*; je l'ai fait... ».

La plus haute incarnation de ces vertus de l'honneur silencieux et de la tranquille abnégation, Vigny nous l'a présentée dans le personnage de l'amiral Collingwood : la *grandeur militaire* anime toute, à son gré, cette figure qui révéla au jeune militaire Renaud la beauté du devoir, la nécessité de s'attacher à un principe plutôt qu'à un homme. Sans doute l'écrivain combinait-il plus ou moins consciemment, lorsqu'il traçait la silhouette du marin qui fut le meilleur collaborateur de Nelson, son admiration pour le métier naval avec de vieilles et profondes sympathies qui lui ont toujours fait goûter la « gravité anglaise », le « caractère contenu », la pudeur de surface qui mettent une réserve si distinguée sur une certaine variété d'âmes britanniques : et ce n'est pas sans raison que la vieille Angleterre a vu dans ses officiers de marine un des types d'hommes dont elle avait lieu d'être le plus fière.

C'est Auguste Barbier, si nous en croyons son propre témoignage[1], qui a fait connaître à son ami la *Correspondance* de l'amiral Collingwood : il s'agit du choix, donné en 1828 par son gendre G. L. Newnham Collingwood, des lettres officielles et privées

1. Aug. Barbier, *Études littéraires et artistiques*, Paris, 1888, p. 136.

du marin et de fragments de ses mémoires[1]. Livre tourné à l'éloge et à l'apologie par l'admiration de famille; qui ne manque pas de dissimuler — peut-être involontairement — les traits qui pourraient rompre l'harmonie du portrait, et qui dresse en pied la haute et grave figure de ce bon serviteur de la Grande-Bretagne, père tendre et inquiet autant que marin vigilant et chef équitable, stoïque époux de la Mer à qui il donne sa vie pour la grandeur et la sécurité d'une patrie qu'il a eu à peine le temps de connaître, enterré glorieusement à Saint-Paul, aux côtés de l'amiral Nelson dont il fut le lieutenant préféré et le successeur.

On sait que la vérité historique exige le remaniement du portrait[2]. Sans doute, Collingwood, enseigne à onze ans, passa juste un demi-siècle au service naval de son pays; il mérita les honneurs qui récompensèrent de longs services, une part active prise à la victoire de Trafalgar, un tenace commandement à la mer pour la suprématie de l'Angleterre anti-révolutionnaire; son humanité de supérieur, hostile aux punitions et aux châtiments corporels, est reconnue; et l'on ne saurait contester la tendre et mâle sollicitude qui intéresse ce père, lointain et presque *in partibus*, aux études, aux lectures et aux toilettes de ses deux filles.

Mais le lieutenant en second Collingwood, aux Indes occidentales, avait été accusé, devant une cour martiale, d'insoumission et de négligence : et

1. *A Selection from the public and private Correspondence of Vice-admiral Collingwood; interspersed with Memoirs of his life*, by G. L. N Collingwood, Esq., F. R. S. London, 1828.

2. Cf. l'article de J. K. Laughton dans le *Dictionary of Nationa Biography*.

s'il fut acquitté sur ces chefs, du moins le tribunal lui recommanda-t-il de mettre à l'avenir, dans son service, « cette allégresse qui est si essentiellement nécessaire au service de Sa Majesté ». Sa correspondance témoigne, à partir de 1795 et de sa promotion à un important commandement méditerranéen, d'accès fréquents de mauvaise humeur. Enfin, quand la mort de Nelson fit de lui le successeur du vainqueur de Trafalgar, il eut le tort de s'absorber dans un travail de bureau : et, loin de prendre de haut la direction des trente vaisseaux de ligne et des cinquante embarcations moindres qu'il avait sous ses ordres, il se perdit dans la minutie des écritures et de la comptabilité. Lieutenant admirable d'un grand conducteur de flottes, homme de consigne plutôt peut-être que de devoir, il resta médiocre, en somme, dès que les responsabilités du commandement en chef lui échurent; et il est, au fond, plus analogue aux modestes comparses héroïques évoqués par Vigny que digne d'incarner à lui seul la plus haute conscience militaire.

Même à s'en tenir au texte des lettres publiées par son gendre et à leur commentaire dans le volume consulté par Vigny, on ne peut s'empêcher de relever divers traits que l'écrivain français a écartés, ou qu'il a modifiés, pour laisser une sorte d'idéale grandeur à ce héros de l'honneur. L'amiral Collingwood puise une partie de sa force dans cette piété exemplaire qui était si souvent, chez les Anglais, une convention plutôt qu'une vertu; sa haine de vieux tory contre les Français se manifestait parfois d'une façon ridicule, et sans laisser beaucoup de champ à une admiration courtoise qu'il aurait éprouvée pour Bonaparte; bien loin de

s'inquiéter de former et d'affermir, au-dessous de lui, de jeunes âmes militaires, il observe même qu'il ne trouve pas le temps, à bord de l'*Océan*, de s'occuper des officiers débutants et qu'il ne sait pas le nom de trois *midshipmen* sous ses ordres. Enfin, le père anxieux qui recommande à ses filles, comme un salutaire objet d'étude, la géométrie et l'astronomie et qui insiste pour qu'elles ne lisent pas un seul roman, n'aurait sans doute pas été tenté, comme le veut Vigny, de pratiquer assidûment Shakespeare en même temps que le capitaine Cook....

Le poète français a donc tenu à sculpter le mâle visage fermé et secret de son grand marin dans une matière impeccable. Ce vieux brave qui garde sur ses traits un calme parfait, qui se meut en apparence dans une égalité d'âme toute pareille à du bonheur, mais qui s'enferme dans son carré pour écrire à ses filles et qui souffre de sentir que Sarah et Mary Patience n'éprouvent qu'un vague sentiment d'affection pour un père absent qu'elles ne peuvent se rappeler; ce loup de mer qui reste discrètement paternel pour un *poor boy* jeté dans sa prison de bois par les hasards de la guerre, et confie une nuit le cri d'angoisse de sa tendresse, l'aveu de son agonie à un petit officier français hypnotisé par Bonaparte, — c'est là une des plus hautes figures que nous offrent les galeries de portraits de soldats : et sans doute n'était-ce pas trop, pour en réussir le modelé, d'un noble ciseau français suivant pour les embellir les linéaments fournis par le Panthéon maritime de la Grande-Bretagne.

Car il est certain que Vigny trouvait, dans la correspondance de l'amiral, divers points de départ assurés — que ne lui auraient sans doute pas offerts

au même titre les lettres d'un homme de guerre de son pays. C'est en 1760 que ce rejeton d'une vieille famille peu fortunée (une affinité de plus) du Northumberland a pris la mer; de 1793 à 1810, il n'a passé en Angleterre que l'équivalent d'une année, en 1799 et en 1802. Il écrit le 23 mai 1800 à sa femme : « Je suis bien content de ce que vous me dites de mes filles. Si nous avions la paix, je ne pense pas qu'il y aurait, dans le Northumberland, plus heureuse bande d'êtres que nous ne serions. On devrait nous témoigner beaucoup d'indulgence lorsque nous descendons à terre; car, habitués que nous sommes à une longue pratique du commandement absolu, nous devenons impatients de toute contradiction, et nous sommes mal faits pour les paisibles relations de la vie tranquille. » Il craint que, faute de tendresse quotidienne et de l'accoutumance des cœurs, ses filles ne l'aiment que par devoir; il s'inquiète à la pensée qu'elles pourraient prendre, durant ses longues absences, des airs frivoles. Et lorsqu'il est, entre deux navigations, dans son *home* de Morpeth, quelle ardeur de jardinage, de lectures, d'éducation domestique! Il y pensera la nuit, de retour sur la dunette du *Dreadnought*, et il écrira encore : « Depuis 1793, je n'ai été que douze mois dans ma famille. C'est à peine si je suis connu de mes propres enfants; mais tant que j'aurai santé et vigueur pour servir ma patrie, j'estime que cette santé et cette vigueur lui seront dues; et si je la sers avec succès, comme je l'ai toujours fait avec dévouement, mes enfants ne manqueront point d'amis. »

Cet Anglais méprise presque d'instinct « les artifices insidieux de la France ». Il définit en 1809 sa consigne en ces mots : « J'ai affaire à un adversaire

ingénieux, fallacieux et timide, aussi secret que la nuit, plus qu'adroit dans ses plans » ; mais il n'hésite pas. en juillet 1808, à ajouter une mention spéciale aux passeports qu'il accordait, après la capitulation de Baylen, à l'amiral Rosily et aux officiers de la marine adverse : « S'ils devaient rencontrer des vaisseaux anglais, il y aurait lieu d'observer à leur égard cette bienveillance à laquelle l'infortune a toujours droit ». Et de ce recueil de documents consultés par Vigny, tendancieusement groupés par la fierté de famille, mais directs et authentiques, se dégage la ligne rigide et sans fléchissements apparents d'une vie « romaine » et « imposante » dont l'élévation et la simplicité ont ému Vigny à juste titre, et dont il a eu raison de vanter la forte résignation.

Mais il ajoute l'épithète de « réfléchie » aux qualifications dont il se sert, et c'est là, assurément, que le méditatif officier trahit l'interprétation personnelle. Le Collingwood de la réalité n'est sans doute rien moins que réfléchi : il y a, pour lui, comme pour tant d'Anglais de sa génération et de sa caste, un certain nombre de choses qui vont de soi ; il n'a soumis à aucun examen les postulats sur lesquels se fonde sa vie morale ; le sentiment de l'honneur n'est pas la pierre angulaire à laquelle se raccrocherait aveuglément un esprit qui n'a mis en question aucune des principales notions, — foi religieuse, orgueil du sang, confiance aux destinées de l'Angleterre et de sa maison royale, — qui peuvent aider un soldat britannique de 1800 à exécuter ses consignes militaires ; et c'est Vigny, assurément, qui a prêté à l'amiral Collingwood, sinon ses propres souffrances et ses regrets, du moins leur projec-

tion dans le plan intellectuel, « tout ce que le sentiment du Devoir peut dompter dans une grande âme.... »

*
* *

Les hautes vertus du marin qui s'en tient — presque en dehors des obligations et des sanctions — à une sorte de point d'honneur exalté; la lutte contre la Mer, symbolisant, une fois pour toutes, les puissances fatales qu'affronte le vouloir humain, *a sea of troubles* : une véritable nécessité devait amener le poète des *Destinées* à représenter dans ces deux termes hostiles une partie de sa foi morale. Le *Journal* nous offre plus d'une esquisse où l'antagonisme de l'homme et de l'Océan prend une valeur allégorique. « Pauvre être naufragé, l'homme cherche à réunir les débris de son navire brisé par le déluge.... » « La destinée emportant l'homme comme la mer, grand parce qu'il la devance, ou grand parce qu'il lui résiste.... » « L'homme moderne est actif et savant, combat et sert la patrie et l'espèce humaine dans les temps présents sans vouloir préjuger de l'éternité » : il ressemble à ce marin, Bisson, qui s'endort après une veillée laborieuse, s'éveille au moment où des pirates s'emparent de son vaisseau, combat, « se fait sauter, et se rendort sous les flots pour toujours ». *Stello* et *Chatterton* reprennent des métaphores nautiques analogues, au sujet du rôle social du poète.

La *Bouteille à la mer*, avec une image excellente et de fréquentes insuffisances d'expression, illustre une idée du même ordre, mais plus conforme encore à l'optimisme désespéré auquel s'est arrêtée la mé-

ditation du poète. Son « jeune capitaine » retrouve quelques-uns des traits de l'amiral Collingwood ou de l'officier de fortune qui commandait le brick le *Marat* et rompit le cachet rouge du pli fatal : il n'hésite pas un instant sur son devoir et ne cherche pas de conseil en dehors de lui-même. Mais ce « grave marin », ce chef des « savants officiers » doit incarner autre chose désormais que la discipline militaire : c'est la conscience humaine appuyée sur le savoir objectif, c'est le sentiment du devoir chez celui qui sait et qui veut accroître l'emprise de l'humanité sur les éléments. Le Dieu auquel va son recueillement suprême, c'est le Dieu des idées, qui ne permet pas la disparition d'une seule des notions auxquelles accéda la réflexion la plus désintéressée de l'esprit humain. Et par la promesse d'une pérennité malgré tout, promise à la pensée de ceux qui s'appliquent à trouver la vérité, Vigny entendait se donner à lui-même une postérité spirituelle, engager les penseurs à ne pas désespérer de leur solitude et du vide sans écho où paraît les confiner leur effort. « Le découragement ferait tomber les poètes dans le silence, avait-il écrit le 21 juin 1839, s'il ne leur venait quelquefois à travers l'espace des témoignages qui veulent dire : « Je vous écoute, parlez encore! » Et même à défaut de ces encouragements, l'intellectuel s'affermira dans l'espoir qu'une pensée sincère, une vérité authentique ne sont jamais vouées à la destruction :

Penseurs laborieux!
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine;
Dites en souriant comme ce capitaine :
« Qu'il aborde, si c'est la volonté des dieux! »

Et c'est — plus saisissante coïncidence — le secret même de ce fatal écueil, cause de sa perte, que le capitaine fera connaître aux hommes; l'aveugle élément, démasqué par celui qu'il anéantit, livrera une énigme de plus au savoir humain.

> Car Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
> De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées....

Désormais, dans le poème, le marin n'est plus, à vrai dire, le principal personnage; lui disparu, sa pensée persiste, et c'est elle qui, selon Vigny, se substitue à son héros apparent : « la pauvre petite *Bouteille*, qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine, est l'héroïne du poème autant que le *capitaine* ».

*
* *

Point extrême de l'inspiration « marine » de Vigny! L'enveloppe de verre médiocre, devenue le réceptacle d'une vérité scientifique, errant au gré des flots jusqu'au jour où la conscience de l'humanité pourra s'initier au secret qu'elle porte dans ses flancs : tel est désormais le personnage central du poème. C'est *la Bouteille à la mer*, non plus *le Capitaine héroïque*, qui émeut l'écrivain : l'image employée n'importe plus guère, sauf pour son appropriation, son adaptation à l'idée, et nous parvenons à la limite où le symbole pourrait à la rigueur être suppléé par tout autre équivalent concret de la pensée centrale. La mer des multitudes, l'élixir mystérieux de la science, la navigation hasardeuse d'une vérité : un autre poète pourra remplacer ces fictions par d'autres qui auront le même sens, et laisser intacte

la belle pensée vaillante dissimulée derrière elles. Chez Vigny, cependant, mille nécessités de sentiment, de piété et d'intellect appelaient ce symbole de préférence à tout autre; et il est conforme aux directions de son rêve et de son caractère qu'une des expressions les plus nobles de sa foi ait trouvé sa forme dans ce poème, qui couronne — au point de s'en détacher presque et de s'en abstraire — le cycle nautique de l'écrivain.

LE SYMBOLISME DE VIGNY

L'idée est tout. Le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée.

Préface de *Cinq-Mars*.

« Autre chose, disait Gœthe, est de chercher un trait particulier pour illustrer une idée générale, ou de faire apparaître l'idée générale dans le cas particulier. » L'auteur de *Faust* délimitait ainsi — non sans condamner quelques-unes de ses propres créations — l'activité propre de toute intelligence artistique tendant au symbolisme. Flaubert disait tout de même en 1862, dans un entretien que Taine nous a rapporté : « Ne jamais partir, comme Hugo, Schiller, d'une généralité qu'on individualise, mais d'une particularité qu'on généralise, comme Gœthe, Shakespeare... ». Et cette *norme* de la haute création esthétique, avec tout ce qu'elle comporte d'exigences et de conséquences, mérite de dominer l'étude spéciale d'une des dispositions les plus significatives que présente le poète de *Moïse*.

*
* *

Le tempérament même de Vigny l'inclinait au symbolisme : je veux dire que sa nature rêveuse, inhabile aux vives réactions, propice en revanche à une sorte d'approfondissement de toutes les impressions, avait chance de faire, dans sa poésie, une part plus grande à la pensée qu'à l'écho immédiat du sentiment, au contre-coup de la sensation. Sa vie cérébrale, en revanche, avait besoin de se prendre et de s'arrêter à des objets concrets : « Ma tête, écrit-il dans le *Journal d'un Poète*, pour concevoir et retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination ». Et, pour un état plus véhément de la conscience contemplative : « Le symbole soutient l'esprit dans l'adoration, comme le chiffre dans le calcul ».

Les particularités de son caractère et les circonstances maîtresses de sa vie restèrent d'accord avec le rythme essentiel de sa sensibilité pour l'écarter d'une poésie trop immédiate et trop vouée à l'impulsion ou à l'émotion : une persistante pudeur dans la confidence le retenait de faire connaître directement au public — ou même à ses proches — ce qu'un Lamartine, un Musset, clamaient sans ambages. « Il y a sur mon caractère une double enveloppe de taciturnité qui fait que j'aime à parler des idées et des sentiments, jamais des personnes. » Et il semble s'excuser devant lui-même, comme d'une exceptionnelle infraction, des indiscrets aveux qui frémissent dans la préface de *Chatterton*. « Je me laissai aller au besoin de dire au public, comme à un ami, ce que je venais de faire pour lui.

J'étais encore tout ému de l'enthousiasme fiévreux du travail et je ne pouvais m'empêcher de dépasser la barrière du dernier mot du drame. Le moule était plein et il me restait encore de la matière à employer. » D'ordinaire, en effet, l'œuvre apparaît détachée de son auteur : elle contient sa confession, mais suffisamment pénétrée de réflexion objective pour être capable d'une existence indépendante, pour vivre encore, déprise de la sensibilité qui lui a donné le jour.

Il y a donc, chez Vigny, partie liée, et de bonne heure, entre le *signe* et l'*idée*. Celle-ci a besoin du concret pour se formuler nettement et pour rendre possible la suite des opérations mentales; celui-là hésiterait, si l'on peut dire, à s'attribuer une valeur suffisante pour l'usage littéraire, si quelque généralité n'y transparaissait point. Cette disposition aboutit le plus naturellement du monde à une observation qui ferait figure de paradoxe romantique, si Bossuet n'offrait déjà une remarque semblable : « Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, perdus par le torrent des pensées et nous accrochant à toutes les branches pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe. » (*Journal d'un poète*, p. 137.) Si l'on donne tout leur sens aux termes de cette réflexion, on admettra avec Vigny que l'essentiel, pour le grand écrivain, est à la fois de penser avec sérieux et de voir avec justesse, afin que l'idée profonde soit assurée de trouver, dans l'esprit du poète, la forte et nécessaire image qui désormais en deviendra la dépositaire. Lui-même s'est attribué à plusieurs reprises

un don visuel particulier, « et le regard et la pensée ne sont peut-être qu'une même puissance, dont l'une serait comme le corps et l'autre l'âme », ainsi qu'il disait en 1824 dans la *Muse française*. « Un seul coup d'œil me révèle un pays et je crois deviner, sur le visage, une âme », note-t-il en 1826 après sa visite à Walter Scott; et dans ses fragments biographiques : « J'ai beaucoup de mémoire et surtout celle des yeux; ce qui s'est peint dans un de mes regards, quelque passager qu'il soit, ne s'efface plus de ma vie. Tous les tableaux de ma plus petite enfance sont devant ma vue encore aussi vifs et aussi colorés que lorsqu'ils m'apparurent. »

Vision pénétrante et qui ne s'arrête point à la surface des apparences, à la relativité et au jeu passager des phénomènes : c'est sa force et la particularité dont le poète semble le plus fier. Mais c'est aussi son danger. Ce regard n'est point déformant, au témoignage de Vigny, et n'entraîne pas les outrances visionnaires d'un Hugo; seulement, dans le courant de la vie, son acuité trouve en elle-même sa limite et sa rançon. Les phénomènes perdent de leur intérêt actuel, si nous ne les voyons plus que comme les voiles accidentels des choses éternelles. « *Ce qui se fait* et *ce qui se dit* par moi ou par les autres m'a toujours été trop peu important. Dans le moment même de l'action et de la parole, je suis ailleurs, je pense à autre chose; *ce qui se rêve* est tout pour moi. » (*Journal.*) Et encore : « La vue des hommes m'incite à des pensées intérieures, contraires souvent à celles que je dis, et faites pour être tenues en réserve pour un temps meilleur.... Je me tais et je deviens distrait. »

La contemplation du passé, l'observation de la vie

contemporaine peuvent, de même, n'apporter aux regards d'un esprit ainsi fait que l'intelligence des forces profondes et une sorte d'indifférence aux incarnations passagères. « L'idée est tout, déclare la préface de *Cinq-Mars*. Le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée. » Et le *Journal* : « Chaque homme n'est que l'image d'une idée de l'esprit général ».

Cette disposition, de très grands artistes l'ont possédée, mais entée le plus souvent sur des sèves vivaces; de puissants influx la pénétraient alors, qui l'empêchaient de glisser vers une contemplation trop inefficace. Dans quelle mesure a-t-elle détourné Vigny d'une activité plus forte? C'est difficile à dire. On aurait tort sans doute, quelles que soient les apparences, de chercher là l'indice d'une morbidesse congénitale, et d'assimiler cette pensée, qui répugne parfois au détail de l'action, à une sorte de langueur maladive, résultat d'une tare physiologique et d'une irrémédiable pauvreté du sang. Un ami de Vigny qui avait les meilleures raisons de s'y connaître, le Dr Brierre de Boismont, a admis là-dessus une distinction proposée par le poète, et l'a insérée dans son livre des *Hallucinations* :

« Il y a deux sortes de rêveries, celle des faibles et celle des penseurs. Oui, la rêverie mène au vague des idées les pauvres âmes qui ont le désir de la pensée et qui sont amoureuses d'elle, sans pouvoir l'atteindre et lui trouver une force solide et complète. Certes, son labyrinthe est dangereux à ceux qui n'ont pas l'œil assez sûr et le pied assez ferme pour trouver leur chemin. Mais la rêverie est le prélude des grandes créations pour les âmes qui portent la retraite, comme saint Jérôme, plus fort

au sortir du désert qu'il n'y était entré et reparaissant tout armé et cuirassé de ses grands livres chrétiens. Pour lui, pour saint Jean Chrysostome, pour Descartes, pour Malebranche, pour Dante, pour Milton, pour Spinoza, la rêverie est force, puissance, santé et même assez souvent longévité. Pour eux la solitude est sainte. »

Le symbolisme ne saurait manquer, en tout cas, d'être par excellence la forme d'art qui sollicite un esprit ainsi organisé, dès qu'il a trouvé ses images, ses mythes, ses détails concrets lourds d'un sens profond. Que dis-je? une sorte de symbolisme permanent constitue si irrésistiblement son atmosphère, qu'une intelligence de cette classe est tentée d'introduire, dans le jeu quotidien de la vie, dans les gestes indispensables qu'exige la communauté humaine, son aptitude à *songer* au delà du contingent et du passager. Car c'est, à proprement parler, payer son tribut à une telle disposition — qui sait au juste à quel préjudice de la vie vivante? — que d'apercevoir par exemple, derrière la ruse ou la faiblesse ou l'instabilité d'une femme aimée, les nécessités qui ont dévolu la domination, à travers les siècles, à la vigueur impérieuse de l'autre sexe, et de songer, à propos d'*une* femme, à de dures fatalités ataviques dont a souffert *la* femme. « Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de *Bonjour* : — *Pardon!* car les plus forts ont fait la loi. » Sans doute; mais il n'est pas sûr que Mme Dorval agrée sans impatience une telle formule, ni même que Mme de Vigny comprenne ce qu'elle comporte de délicate

déférence en même temps que de courtoisie un peu distante.

*
* *

Cette activité intuitive qui laisse à la pensée son autonomie, qui tend à percer le détail des apparences pour se rallier à l'essentiel, veut être distinguée de deux variétés de symbolisme que notre XIXe siècle a bien connues et pratiquées plus ou moins consciemment. L'une est la théorie de ces « correspondances sympathiques » ressenties par un Novalis en mystique, par un Wordsworth en moraliste; elle admet que les aspects innombrables de la nature ont une âme, un langage, et que l'*énergie sympathique* du poète le met en mesure d'entrer en communication avec la vie latente des choses. L'exposé le plus systématique de cette thèse a été donné chez nous par le poète de la *Thébaïde des Grèves*, H. de La Morvonnais, dans la *Revue européenne* de juillet et septembre 1835 : poète ignoré et excentrique, mais dont la pensée solitaire a développé à l'extrême des impressions qu'avaient éprouvées déjà les romantiques spiritualistes de 1820. « La puissance du poète sera, selon nous, une intime puissance de communion d'âme avec les puissances invisibles de la nature, et sa science dans l'art de la parole la science du *symbolisme*, l'art de revêtir ses sentiments d'images, de parler comme Dieu dans l'univers sensible, avec les bruits, la lumière et les formes. » Cette variété de symbolisme, à laquelle accédait sans s'en douter le pieux Lamartine de 1825, dépouille à peine, en somme, de leur utilitarisme humain les harmonies d'un Bernardin de Saint-Pierre; elle tend vers le dangereux anthropomor-

phisme qui oublie que l'émotion prêtée aux choses ne peut être qu'un reflet, découvre partout des consonances entre la vie de la nature et les agitations de l'homme : Ruskin l'a durement baptisé du nom de supercherie pathétique, *pathetic fallacy*.

Tout différent est le symbolisme impliqué dans une autre tendance romantique, dont Hugo est devenu l'éclatant et prestigieux metteur en œuvre : et ici, au lieu que la vie des choses soit spiritualisée, c'est plutôt la pensée qui se trouve matérialisée. Le phénoménisme naturel tient la place des idées; les démarches de l'esprit, qui va de concept en concept, sont remplacées par le développement des images, sans qu'un parallélisme suffisant justifie toujours ce procédé : conséquence prévue, dès 1829, par un pénétrant article de Pierre Leroux dans le *Globe* du 8 avril, qui signalait les beautés et les inconvénients de ce « matérialisme poétique ». A partir du moment, en effet, où l'ancienne image-ornement du classicisme, devenue un vain oripeau, fut remplacée par l'image-métaphore que V. Hugo ne se lassera pas de prodiguer avec une somptueuse profusion, le merveilleux répertoire du phénoménisme naturel fut sollicité de fournir des correspondances infinies aux pensées et aux sentiments de poète. Et c'étaient surtout, ici, les apparences extérieures des choses, la forme et la couleur,qui s'imposaient, avec une insistance indiscrète, à l'attention de l'écrivain, et qui déterminaient chez lui des jeux d'images proches de l'hallucination, des intuitions symboliques voisines de l'extase. « Le brin d'herbe s'anime et s'enfuit, c'est un lézard; le roseau vit et glisse à travers l'eau, c'est une anguille; la branche brune et marbrée du lichen jaune se met à ramper dans les

broussailles, et devient couleuvre.... Toute chose se reflète, en haut dans une plus parfaite, en bas dans une plus grossière, qui lui ressemblent. » (*France et Belgique*, p. 186.) C'est ce symbolisme tout extérieur, ce « métaphorisme » plutôt, à vrai dire, que systématise si souvent le poète des *Contemplations*, séduit par les correspondances les plus voyantes entre les aspects des phénomènes, disposant à son gré d'un merveilleux clavier d'impressions propres à s'illustrer l'une l'autre et à s'éclairer comme des miroirs opposés.

Il convient enfin de rappeler que le symbolisme de 1885, tel que l'illustrèrent des œuvres rangées assez confusément sous une même rubrique, avait son véritable point de départ dans une théorie différente : celle de la correspondance des sensations et des analogies entre moyens d'expression « interchangeables » en quelque sorte, la suggestion produite par des sons, des couleurs, des parfums, pouvant être due indifféremment à l'un ou l'autre de ces ordres d'impressions. Et il est certain que l'école symboliste n'a jamais témoigné à Vigny la déférence qu'elle ne refusait pas à Baudelaire. « *Vous ne devez pas* admirer Vigny », commanda un jour Moréas au disciple Du Plessys [1].

Le symbolisme de Vigny diffère en effet de ces trois tendances autant et plus encore qu'elles se distinguent l'une de l'autre. Il se rapprocherait davantage de l'idéo-réalisme de Gœthe lui-même, enclin à percevoir par intuition une idée générale dans chaque phénomène naturel, si le cercle de son obser-

1. Cf. E. Vigié-Lecocq, *la Poésie contemporaine*, 1884-96. Paris, 1896, p. 217, et Ad. Retté, *le Symbolisme, anecdotes et souvenirs*, Paris, 1903, p. 205.

vation sympathique n'excluait volontiers les manifestations de la vie universelle et ne se restreignait fort aisément aux scènes, aux souvenirs, aux gestes de l'humanité et de l'histoire. Une des rares tentatives que nous offre son *Journal* de pénétration biologique a vraiment de quoi faire sourire : le poète voit chez son ami, le jeune docteur Magistel, un cerveau dans son crâne, et l'idée d'*unité de composition organique* s'offre à sa pensée, après deux heures d'observation, d'une façon assez puérile. « Il m'a semblé plus que jamais *qu'une seule formation* préside à toute chose et que la tête humaine est une boule semblable à la terre. Nos os sont les rochers; nos chairs, le sol gras et humide; nos veines, les fleuves et les mers; nos cheveux, les forêts.... »

C'est que le poète de la *Maison du berger* apportait, en face du phénoménisme naturel, non seulement une médiocre éducation scientifique, mais une sorte de ferveur pascalienne pour l'éminente dignité de l'homme, et une curiosité de Français de vieille famille pour les choses de la chronique et de la société. Trop peu dupe de la nature, sachant bien que l'homme ne peut lui demander qu'une changeante décoration, un cadre et un support physiques, des lois générales plutôt que des identités ou des symétries, il incline surtout sa curiosité symbolique vers les gestes humains, vers les actes significatifs, les souvenirs éminents où reste empreinte quelque grande direction de la vie, vers les objets mêmes dont s'est entouré le passage de la « sublime marionnette » jetée sur une terre insensible. La *Mort du loup* dans les *Destinées*, le scorpion persécuté par des enfants et qui se poignarde de son aiguillon, dans le *Journal*, sont à peu près les deux seules

images énergiques auxquelles il ait demandé de révéler un sens secret, en dehors du cycle humain : et l'une et l'autre lui viennent de lord Byron. Au contraire, avec quelle satisfaction ne note-t-il pas, le 14 août 1830, ce qu'ont de révélateur les simples et émouvantes décisions d'un lieutenant et d'un capitaine de la garde, l'un se brûlant la cervelle après avoir désobéi par humanité, l'autre reprenant sa démission pour se faire tuer par point d'honneur! « Ces deux exemples peuvent servir de symbole parfait pour exprimer la situation de la garde royale. Elle a fait noblement son devoir, mais à contre-cœur. » Et le poète reste, dans ses lectures et ses observations, passionnément attentif aux « exemples » qui peuvent ainsi « servir de symboles parfaits ».

*
* *

« Le cœur a la forme d'une urne. C'est un vase sacré tout rempli de secrets. » Quand Vigny, en 1835, note cette observation dans son *Journal*, il ne s'élève pas au-dessus de la comparaison ingénieuse et fade. De telles analogies se présentent assez souvent à son esprit; elles ne valent assurément pas qu'on use à leur endroit d'un terme aussi relevé que le mot de symbolisme : il n'y a là que trouvailles plus ou moins curieuses. « Lorsqu'un siècle est en marche guidé par une pensée, il est semblable à une armée marchant dans le désert. Malheur aux traînards! rester en arrière, c'est mourir. » Sujet d'allégorie, motif de tableau à la Chenavard; médiocre symbole : c'est l'idée générale impliquée dans la métaphore *en marche* qui cherche à s'incorporer dans un fait particulier. « L'éclectisme est une lumière

sans doute, mais une lumière comme celle de la lune, qui éclaire sans échauffer. On peut distinguer les objets à sa clarté, mais toute sa force ne produirait pas la plus légère étincelle. » Spirituel détail d'une harangue qu'on adresserait aux mânes de Victor Cousin; inadmissible thème d'un développement poétique. Vigny d'ailleurs s'est gardé d'utiliser ces notations; mais on sent qu'avant 1836 environ, de vieilles habitudes littéraires l'incitaient à recueillir trop souvent des rapprochements de ce genre : et certaines images de ses poèmes se ressentent encore à l'excès de ces curiosités ingénieuses.

C'est au contraire à bon droit que le *Journal* consignait, en 1842, ce témoignage : « Lorsqu'une idée neuve, juste, poétique, est tombée de je ne sais où dans mon âme, rien ne peut l'en arracher; elle y germe comme le grain dans une terre labourée sans cesse par l'imagination.... » L'idée abstraite qui se peut dégager d'un fait insignifiant prédestiné à l'illustrer se manifeste de plus en plus aux yeux du poète. Le symbole plusieurs fois repris du *compas*, dont une des pointes perce le point sur lequel tourne l'instrument, et qui ressemble à une grande pensée promise à de lointains développements, mais douloureuse à son auteur; le cygne s'envolant, un serpent enroulé à son col, pareil à une noble renommée entraînant pour la postérité le nom d'un méprisable ennemi; la jeune Française, citoyenne du pays où l'on regarde en face, et que courtise un officier de cosaques, le cou raidi par l'invisible collier de servitude qu'il ne peut dégrafer; le « tertre » de Washington évoquant la mémoire d'une gloire idéale et sans faste : autant de détails concrets auxquels le

poète a attribué tout à coup, et sans intervention arbitraire, une signification mystique.

Le défaut de plusieurs de ces notations des « poèmes à faire » n'est plus alors dans la médiocre valeur de l'image ou de l'idée, ou dans la qualité trop hétérogène des généralités et des illustrations : il serait plutôt dans la préoccupation personnelle trop insistante, dans un symbolisme trop *subjectif*, trop peu accessible à des lecteurs qui ne partageraient pas les inquiétudes et les hantises d'Alfred de Vigny. Aussi n'est-il qu'à demi surprenant que la plupart de ces *quadri* n'aient pas servi d'ébauche à des œuvres plus poussées. Ces projets ont eu cependant leur utilité, puisqu'ils ont exercé la faculté d'intuition symbolique du poète des *Destinées*. Il est probable qu'à les retrouver dans ses notes ou dans son *Journal*, à en scruter les virtualités intérieures, Vigny faisait à sa manière ses classes et son apprentissage de « symboliste » : et il n'est pas surprenant qu'une éducation de ce genre ait été nécessaire, ni que cette sorte de préparation n'ait guère abouti qu'à un nombre restreint de poèmes et à la demi-banqueroute apparente d'une vocation d'homme de lettres. L'auteur de *Chatterton* s'est plaint souvent de constater dans l'esprit français, dans le goût moyen de ses compatriotes, dans le génie même de notre langue, des obstacles secrets à la grande poésie expressive telle qu'il la rêvait : l'absence même d'une tradition, en fait de symbolisme véritable, dans une littérature où l'allégorie et la généralisation n'avaient offert que des succédanés approximatifs de cette forme d'art, avait de quoi l'arrêter fâcheusement.

*
* *

Plusieurs des œuvres d'art les plus hautes dont s'enorgueillit l'humanité ne sont que le développement et la mise en valeur, par un artiste conscient, de quelque mythe élémentaire, de quelque tradition légendaire, sollicités de révéler leur contenu immanent et de livrer, au rameau d'or de l'inspiration, la signification latente qui y gît enclose, repliée sur elle-même comme les pétales dans le bourgeon. Tout comme d'un air populaire, manié par un musicien possédant toutes les ressources de son art, peut sortir une vraie floraison de formes qui s'y trouvaient déjà impliquées, un beau symbole, interrogé par des yeux attentifs, livrera un monde de vérité humaine et de philosophie millénaire. Et l'anecdote peut-être indifférente à laquelle des siècles de collaboration persistante ont conféré ses linéaments essentiels, devenue l'histoire de Don Juan ou de Faust, fournira une carrière infinie : c'est là, à proprement parler, le triomphe de l'art symbolique.

Notre romantisme a certainement aperçu l'emploi qu'on pouvait faire, en littérature, des thèmes populaires. Mais ses générations successives ont esquivé pour des raisons diverses la tâche complète qu'on eût pu espérer d'elles ; soit par égotisme sentimental, soit par excès de préoccupations politiques et sociales — réactionnaires d'abord et libérales ensuite — soit enfin par une conception trop aristocratique et trop intellectuelle de l'art, les âges littéraires qui se sont succédé de 1815 à 1870 ont poursuivi médiocrement la réalisation d'une œuvre fondée sur le

développement d'un mythe : les plus attentifs au folk-lore, Nodier, Nerval, Latouche, Quinet, n'étaient pas les plus puissamment doués; le pathétique de l'émotion personnelle ou de la mission sociale entraînait vite les plus grands fort au delà d'une communion profonde avec l'expérience ou la douleur cachées dans les thèmes traditionnels. Victor Hugo, en particulier, si proche qu'il soit, au temps des *Ballades* et de la *Préface de Cromwell*, des croyances populaires propices à la littérature, les aime surtout pour leur pittoresque et leur truculence; et lorsqu'il reviendra, à trente ans de là, à ce vaste réservoir de la création légendaire de l'humanité, ce sera surtout pour l'utiliser expressément contre tous les prédécesseurs couronnés ou mitrés de Napoléon III et de Pie IX.

Le symbolisme de Vigny pouvait aboutir à l'un de ces thèmes que ses grands émules romantiques dédaignaient, ou qu'ils paraient de couleurs trop vives. On a signalé à juste titre[1] dans quatre poèmes historiques, *le Cor*, *la Neige*, *la Frégate la « Sérieuse »* et *Madame de Soubise*, un emploi caractéristique des répétitions de mots et des parallélismes de construction qu'on trouve, avant Vigny, chez les auteurs étrangers de ballades modernes : c'est bien certainement, pour un poète en qui survivent trop souvent les élégances oratoires du pseudo-classicisme, un gage et un appoint donnés au style poétique de la littérature populaire, l'indice d'une intelligence sympathique à l'égard du folk-lore et de ses procédés. Un Gœthe, en somme, ne se prépare pas autrement à sa plus haute mission de poète symbolique lorsqu'il module à vingt ans quelques-uns de ses

1. E. Lauvrière, *Alfred de Vigny*, Paris, 1909, p. 102, note.

lieds, apparentés à ces chants populaires que Herder lui avait appris à goûter.

Regrettons que Vigny ne trouve pas sur son chemin, aux alentours de 1835, une riche et significative donnée traditionnelle où se réincarnent ses inquiétudes et ses idées, qui permette surtout à son émotion de rencontrer en dehors d'elle, incorporé déjà à quelque figure ou à quelque récit plein de sens, un résidu humain d'angoisses ou d'aspirations semblables : à animer ainsi une matière antérieure, dépositaire de tout un passé, un artiste parfois se libère de toute sa douleur, peut transformer en tout cas son tourment en une conscience accrue et plus sereine. Mais à défaut de l'œuvre absolue et profondément expressive qu'il est un peu vain de demander rétrospectivement au poète, voyons dans quelle mesure ses écrits s'approchent de cette signification synthétique vers quoi tend l'effort du symbolisme.

Il semble que la Bible d'une part, avec le caractère de « révélation » que le christianisme a été amené à lui attribuer, l'histoire d'autre part, avec les lumières trop précises qu'elle possède dans certaines de ses parties, tiennent en échec ce qui est déjà, dans telles œuvres de Vigny, proche de l'intensité légendaire. Dieu n'a pas assez desserré son emprise sur des personnages tels que Jephté, Moïse, Samson ; les souvenirs traditionnels liés au Déluge, à l'œuvre de Jésus et à sa mort, sont trop associés à l'hypothèse d'une action persistante du Créateur sur la Création, pour que des valeurs propres à un intense épanouissement symbolique soient encloses dans ces thèmes. Mais c'est sans contredit la *Colère de Samson* qui, de tous les tableaux bibliques de Vigny,

satisfait le mieux l'exigence d'un lecteur curieux de profondeur mythique : il y frémit certainement un peu des malentendus millénaires qui peuvent éloigner l'un de l'autre les sexes.

Inversement, le poète aristocrate a été hanté de la manière la plus pressante par l'histoire de la noblesse en France et par les conditions faites au métier de poète : or les annales de l'ancien régime, les destinées caractéristiques de gens de lettres malheureux, si différent qu'ait été l'objet de ces deux anxiétés, ont alimenté son imagination poétique sans profit appréciable pour l'élément « légendaire » de son œuvre. La lutte entre le roi de France et la noblesse n'est pas encore assez lointaine pour prendre l'apparence d'une sorte de combat primordial comme celui qui réduisit à merci les Titans. Des traits précis, en dépit de quelques indécisions, s'opposent à ce qu'un André Chénier, un Chatterton, acquièrent une signification allégorique dans la conscience et les remords de l'humanité : il est en tout cas encore trop tôt pour que des figures comme les leurs se dépouillent suffisamment de contingences inutiles et aboutissent, une fois pour toutes, au type définitif du Rêveur éliminé par la Vie. Et le Soldat, dans *Servitude et Grandeur*, est lui-même trop distinctement le produit d'une époque déterminée pour que la nature de ses souffrances et de son héroïsme s'incarne tout à fait, et sans trop de détails adventices, en une silhouette absolue : peut-être faudra-t-il bien des années encore pour que le soldat-victime de Vigny succède, dans l'esprit des hommes, au soldat fanfaron et au soldat triomphateur, ses plus notoires prédécesseurs.

Cependant la plupart de ces écrits doivent certai-

nement à des éléments, ou, si l'on veut, à des traces de symbolisme, ou tout au moins de généralisation et d'abstraction consciente, le meilleur de leur efficacité. On éprouve parfois, à les relire en même temps que certaines pages contemporaines, la même impression qu'à juxtaposer un fait divers de journal et un fragment de la *Divine Comédie*, l'information toute nue et la secrète pensée qui ajoute une nouvelle « dimension » aux choses racontées.

Notre poète a donc laissé paraître, dans les plus émouvantes de ses œuvres, quelques aspects d'une sorte de symbolisme permanent; il ne lui a pas été donné de frapper tout à fait à sa marque un de ces thèmes qui, vraisemblablement créés par des inventeurs définis, mais soutenus par l'âme légendaire de l'humanité, y retournent comme à leur source, *Don Juan* ou *Faust*, *Prométhée* ou *Tristan*, *Griselidis* ou *Psyché*. La figure qui a le plus décidément obsédé Vigny aurait été capable d'incarner un aspect admirable et poignant de l'éternel humain : l'énigmatique empereur Julien, auquel il est si souvent revenu, et dont le secret et l'apostasie étaient interprétés par lui d'une façon un peu altière peut-être, mais propice à des retentissements prolongés. Il avait fait à vingt ans, sur ce personnage, une tragédie qu'il brûla avec d'autres œuvres, les jugeant médiocres; mais la hantise de l'Apostat ne fut point conjurée par cet autoda-fé. Regrettons de ne connaître que par les indices épars dans le *Journal* la manière dont Vigny envisageait ce sujet obsédant, et imaginons quelle intensité symbolique sa méditation donnait au héros.

Un Romain du Bas-Empire, mais un Romain : « c'était un sage peuple que celui-là, peuple indus-

trieux, sain et fort, s'il en fut ». Homme d'action par nécessité, homme de pensée par nature et par goût, mais qui porte en lui de profondes réserves d'âme, Julien a été séduit par la beauté charitable du christianisme au point d'en accepter les conséquences logiques, le renoncement, l'ascétisme, la non résistance au mal, l'abandon de l'honneur national. « Il pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la *vitalité* dans l'Empire et dans les individus. » Comme il est empereur et qu'il appartient à un peuple pratique, enclin à réaliser les théories dans ses actes, ce Tolstoï couronné active la dissolution du monde ancien par son adhésion à l'idéalisme chrétien. Mais une volte-face de l'honneur, une crise de fierté nationale et humaine le rejette loin de la religion nouvelle. « Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'Empire. » Il rebrousse chemin jusqu'à l'apostasie et jusqu'au mystérieux reniement du Galiléen. Un premier conflit pathétique s'est donc élevé, dans cette fière conscience, entre les affinités sentimentales ou logiques de son être et les exigences actuelles de son rang et de sa race : pitoyable et désenchanté, Julien comprend que la misère humaine s'éprenne d'une « religion de désespoir, qui désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité »; aristocrate et héros, il combat en lui-même et autour de lui l'affaissement et l'abandon que signifient et que commandent les doctrines des Nazaréens.

Une autre angoisse lui est réservée. Julien l'Apostat, désormais rendu à sa tâche impériale, reste « une âme contemplative daignant donner à l'action quelques-unes de ses idées, et qui la domine et

l'agrandit » à chacune de ces approches; dans les intervalles de la méditation philosophique et les arrêts du poème qu'il compose, « dirigeant le monde et gagnant des batailles ». Et « un vers lui coûte plus que le plan d'une bataille ». Près de lui, une femme, une païenne, Daphné, qui a préféré cette âme inquiète et forte d'un mortel et la duplicité émouvante de cet esprit à l'amour d'un dieu et à des promesses d'immortalité. Autour de lui, une humanité trouble, ne possédant ni les anciennes vertus héréditaires ni les dons nouveaux de charité et de fraternité abandonnée que prêchent les apôtres de l'heure. Cependant le noble Apostat espère longtemps dans le prestige de son exemple, dans l'efficacité de son action impériale, pour restaurer des forces morales qui avaient fait leur temps, et que met cruellement en défaut la diffusion rapide des dogmes venus de Syrie. Mais il a trop attendu des populations dégénérées; « il s'est trompé en croyant pouvoir élever la multitude à la hauteur de Daphné », et de son orgueil altruiste il sera la première, la libre victime. Il décide de se faire tuer sur les champs de bataille de la Perse, « quand il est certain qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne pouvaient aller ». *Tu as vaincu, Galiléen!*

« Tragédie » peu conciliable avec les conditions de la forme scénique, et que la libre prose des *Drames philosophiques* de Renan eût seule pu accueillir; sujet digne de Nietzsche, mais que Vigny concevait moins, à vrai dire, comme le drame anxieux du surhomme et une reprise agressive de *Chatterton*, de *Stello* ou de *Moïse* qu'à la façon de la *Flûte* ou de la *Bouteille à la mer* : « diviniser la conscience ». Et l'on songe avec regret à ce projet persistant et

inaccompli, à ce thème assez éloigné de nous pour comporter une ample résonance légendaire et des harmoniques subtilement, intensément humaines, assez psychologique pour intéresser notre cœur en même temps que notre esprit, et qui pouvait résumer d'une façon durable une des modulations les plus douloureuses de la cantilène des hommes : la plainte des bonnes volontés qui s'efforcent dans le vide, dans l'indifférence ou l'hostilité — le thème désenchanté des héros qui avaient trop espéré des moyennes humaines....

LE « SONGE DE JEAN-PAUL » DANS LE ROMANTISME FRANÇAIS

Votre fils en vain vous supplia....
(*Journal.*)

Le *Mont des Oliviers*, où l'agnosticisme altier du poète a trouvé son expression décisive, est à sa manière une adaptation parmi d'autres — la plus émouvante assurément et la plus nette — marquant d'une dernière empreinte un « thème » impliqué dans une page de littérature étrangère. L'angoisse de Jésus devant le silence gardé par le Ciel à l'heure où la pitié divine aurait dû répondre à une telle supplication, l'anxiété du genre humain, témoin désespéré ou révolté de cette invocation sans réponse, telles étaient, avec une mise en scène fantastique et sans nulle intention irréligieuse, les données que présentait, à une série de nos auteurs, l'Allemand Jean-Paul-Frédéric Richter.

Notre romantisme a volontiers ignoré, dans ce singulier écrivain, l'humoriste affectueux, le conteur réaliste mais cordial, le baroque idéaliste, pour ne pressentir en lui qu'une sorte de visionnaire sublime, pour ne retenir, d'une œuvre touffue et que personne

en France ne pouvait se vanter de connaître, qu'un petit nombre de pages intéressantes. De ces rares fragments qui émergeaient, aux yeux des jeunes hommes d'après 1815, d'une ombre mystérieuse et redoutable, le plus célèbre est le *Songe de Jean-Paul*, comme on disait alors couramment : en réalité, le premier « morceau floral » inséré dans le roman qui s'intitule *Vie matrimoniale, Mort et Noces de Siebenkäs, l'avocat des pauvres*, sorte d'intermède imprévu qui se glisse dans l'histoire ironique et savoureuse de petites gens que séparent des malentendus assez ordinaires.

*
* *

Charles de Villers, initié à Jean-Paul dès l'époque mémorable de sa vie — 1796 — où cet étudiant improvisé de passé trente ans allait s'asseoir sur les bancs de l'université de Gœttingue, devint le correspondant et l'ami du romancier allemand. Persuadé qu'il trouvait là une forme caractéristique de l'esprit germanique, singulièrement enthousiaste d'ailleurs de ces œuvres bizarres, il ne manqua pas d'en conseiller la lecture à Mme de Staël lorsqu'il eut à guider les premiers pas de la voyageuse vers la terre d'Allemagne et ses mystérieux trésors littéraires. Il la munit, au départ de Metz, d'un volume de Jean-Paul : dure initiation, contre laquelle regimbait Delphine. « J'ai commencé à lire votre Richter, lui écrit-elle le 9 novembre 1803; à travers mille niaiseries, il y a des mots charmants.... Mais je n'en trouve pas moins l'extérieur allemand bien peu *esthétique*. » Villers proteste en faveur de Jean-Paul : et c'est ainsi que dès les premières lieues de cette

fameuse exploration, l'étrange écrivain provoque les premières réactions de notre enquêteuse. « Il a de la poésie dans l'âme, écrit-elle encore le 19 novembre, mais point d'élégance dans les formes; ce Jean-Paul, que je lis parce qu'il vient de vous, écrit quelques lignes sublimes auxquelles succèdent des détails sur lui-même les plus contraires à l'esthétique.... »

Peut-être le *Songe* était-il du nombre de ces spécimens effarants de la nouvelle littérature allemande. Villers l'appréciait fort, et le fit de bonne heure passer dans la prose française. Le 28 janvier 1809, il parle à Jean-Paul de « copies de ses tableaux » qui avaient fait « fondre en larmes Mme de Staël ». En tout cas, c'est lui, de son propre aveu[1], qui fournit à l'auteur de l'*Allemagne* la première rédaction française de ce morceau : et il ne fallait pas moins, semble-t-il, que le persévérant enthousiasme de Villers pour faire contrepoids à la défaveur dont Auguste-Guillaume Schlegel, devenu le grand conseiller de Coppet, frappait généralement le prolixe auteur du *Titan*, et pour faire attribuer à cet écrivain, dans la revue des lettres allemandes contemporaines, mieux qu'une simple mention ou qu'un rappel indulgent.

D'ailleurs, Mme de Staël, fort attentive aux idées religieuses quand elle rédige son *Allemagne*, a entouré de mille précautions cette page « très bizarre, mais qui sert à faire connaître le génie de Jean-Paul.... La vision dont il s'agit ressemble un peu au délire de la fièvre et doit être jugée comme telle. Sous tout autre rapport que celui de l'imagination, elle serait singulièrement attaquable. » Ce n'est qu'après avoir ainsi laissé à la foi et au goût leur droit

1. L. Wittmer, *Charles de Villers*, Genève, Paris, 1908, p. 393.

de protestation, que Mme de Staël donne la parole à son auteur; mais, nouvelle précaution, il faut citer d'abord l'exorde par quoi lui-même justifie sa hardiesse : « Si mon cœur était jamais assez malheureux, assez desséché pour que les sentiments qui affirment l'existence d'un Dieu y fussent tous anéantis, je relirais ces pages; j'en serais ébranlé profondément, et j'y retrouverais mon salut et ma foi ».

Vient alors la traduction — l'une des mieux réussies du volume, en dépit d'assez grandes libertés. Jean-Paul rêve qu'il se réveille, en pleine nuit, au milieu d'un cimetière que domine le clocher de l'église. « L'horloge sonnait onze heures. Toutes les tombes étaient entr'ouvertes, et les portes de fer de l'église, agitées par une main invisible, s'ouvraient et se refermaient à grand bruit. Je voyais sur les murs s'enfuir des ombres, qui n'y étaient projetées par aucun corps : d'autres ombres livides s'élevaient dans les airs, et les enfants seuls reposaient encore dans les cercueils. Il y avait dans le ciel comme un nuage grisâtre, lourd, étouffant, qu'un fantôme gigantesque serrait et pressait à longs plis.... Toute l'église vacillait, et l'air était ébranlé par des sons déchirants qui cherchaient vainement à s'accorder, quelques pâles éclairs jetaient une lueur sombre.... Au haut de la voûte de l'église était le cadran de l'éternité; on n'y voyait ni chiffres ni aiguilles, mais une main noire en faisait le tour avec lenteur, et les morts s'efforçaient d'y lire le temps. »

Et ici, après ce livide cauchemar de la Résurrection, la réponse négative de Jésus lui-même. « Alors descendit des hauts lieux sur l'autel une figure rayonnante, noble, élevée, et qui portait l'empreinte d'une impérissable douleur; les morts s'écrièrent :

« O Christ! n'est-il point de Dieu? » Il répondit : « Il « n'en est point ». Toutes les ombres se prirent à trembler avec violence, et le Christ continua ainsi : « J'ai parcouru les mondes, je me suis élevé au-dessus « des soleils, et là aussi il n'est point de Dieu; je « suis descendu jusqu'aux dernières limites de l'uni- « vers, j'ai regardé dans l'abîme, et je me suis écrié : « — Père, où es-tu? » Mais je n'ai entendu que la pluie « qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éter- « nelle tempête, que nul ordre ne régit, m'a seule « répondu. Relevant ensuite mes regards vers la « voûte des cieux, je n'y ai trouvé qu'un orbite vide, « noir et sans fond. L'Éternité reposait sur le Chaos « et le rongeait, et se dévorait lentement elle-même. « Redoublez vos plaintes amères et déchirantes; « que des cris aigus dispersent les ombres, car c'en « est fait. »

« Les ombres désolées s'évanouirent comme la vapeur blanchâtre que le froid a condensée; l'église fut bientôt déserte; mais tout à coup, spectacle affreux, les enfants morts, qui s'étaient réveillés à leur tour dans le cimetière, accoururent et se prosternèrent devant la figure majestueuse qui était sur l'autel, et dirent : « Jésus, n'avons-nous pas de « père? » Et il répondit, avec un torrent de larmes : « Nous sommes tous orphelins, moi et vous nous « n'avons point de père ». A ces mots, le temple et les enfants s'abîmèrent, et tout l'édifice du monde s'écroula devant moi dans son immensité. »

*
* *

Le romantisme était à peine baptisé, et la trouble période qui séparait le XVIII[e] siècle de cet antagoniste

prochain s'achevait dans l'incohérence et l'hésitation impuissante, que déjà la littérature française s'avisait de l'émotion latente dans ce morceau de prose étrangère. Aux larmes de Mme de Staël s'ajoutent bientôt celles d'une rivale : « Mme Cottin, écrit Villers à Jean-Paul le 28 janvier 1809, après un séjour à Paris, fut un soir si émue et si saisie par votre *Discours du Christ mort, du haut de l'édifice du monde...*, qu'elle passa toute la nuit suivante à écrire elle-même une fin..., mais elle ne voulut jamais me la montrer. » Mme de Genlis, de son côté, n'a pas dû manquer, elle qui se déclarait si bien faite pour s'entendre avec le romancier allemand, de distinguer ce fragment pathétique : encore devait-elle le trouver bien destitué d'applications pédagogiques....

L'inquiétude de la première génération romantique, surtout, se laissa vite prendre à cette page : le groupe Ampère-Bastide, vers 1818, est déjà « tumultueusement partagé » par sa lecture. Charles Nodier, curieux de tous les frissons littéraires, discerne de bonne heure, lui aussi, le pathétique de cette fiction — en se gardant de donner au « rêve » de Jean-Paul toute la portée négatrice dont il était susceptible. Les feuilletons par lesquels il signalait aux lecteurs des *Débats*, en 1818, toutes les nouveautés, tous les germes d'avenir enclos dans le livre de l'*Allemagne* ne manquèrent pas de retenir l'attention sur le *Songe de Jean-Paul*, « l'idée la plus hardie du génie romantique », « monstrueuse production de l'imagination en délire » : prudemment, il se contentait de renvoyer au texte, « page 211 du second volume », le lecteur ainsi alléché.

Il y revient dans son fameux article *Du fantastique en littérature*, où il estime que la libre et magnifique

imagination de Dante a passé dans cette « prosopopée désespérante de Jean-Paul, où Jésus-Christ vient révéler le néant éternel aux âmes innocentes des limbes[1] ». Plus tard encore, dans la *Revue de Paris* du 24 avril 1831, l'article intitulé *De l'amour et de son influence, comme sentiment, sur la société actuelle*, témoigne d'une persistante prédilection jointe à des inquiétudes véhémentes sur l'association moderne de l'amour et de la mélancolie. « Ce qui nous reste en France d'idées solennelles, — écrit Nodier après avoir constaté l'affaissement des idées religieuses, — dans ce chaos que nous appelons la société par habitude, ou par dérision, nous le devons à l'Allemagne, refuge assuré de tout ce qu'il y avait d'âme encore dans notre civilisation expirante.... Le dernier chant de génie est un chant de désespoir. C'est cette clameur qu'on entendit un jour au milieu de la mer, et qui annonça au monde épouvanté que Dieu était mort. » Le fameux récit de Plutarque selon lequel la mort de Pan avait été mystérieusement révélée au monde antique se trouvait ainsi rapproché du *Songe* de Jean-Paul : on ne pouvait plus nettement ranger celui-ci parmi les manifestations les plus saisissantes et les plus significatives de la nouvelle littérature. Reste à savoir si beaucoup de ses lecteurs allaient au delà de son affabulation romantique, si bien faite pour satisfaire les affinités déclarées de cette époque.

« Les épouvantes d'une vision de Jean-Paul[2] » deviennent en effet, grâce au *Songe*, une sorte de lieu commun pour les écrivains de cette génération :

1. En tête des *Contes fantastiques*.
2. Expression de G. de Molènes, dans les *Débats* du 19 novembre 1845.

cette signification tendancieuse et spéciale, confirmée d'ailleurs par celle que prend, au gré de la France de 1830, la Germanie tout entière, fait échec à d'autres aspects du génie désordonné de Jean-Paul, à son humour, à peu près ignoré de notre romantisme, à la singularité souvent suggestive de ses images, qu'avait signalée P. Leroux dans le *Globe* du 29 mars 1829, à l'ingéniosité bizarre de ses idées, telle que la mettaient pourtant en valeur les *Pensées*[1] traduites par le marquis de La Grange, diplomate et ami de Lamartine et de Vigny. La *Mort d'un Ange*, l'*Éclipse de Lune*, la *Nuit du 18 octobre*, autant de pages fragmentaires de Jean-Paul qui, publiées dans la *Revue de Paris*, le *Mercure de France au XIX^e^ siècle*, les keepsakes romantiques, font apprécier de plus en plus « ce coloris éthéré, mystique, et cette puissance d'émotion qu'il a su communiquer à une allégorie si rêveuse » (*Revue de Paris*, 1^er^ mai 1831); le public les retrouve dans le *Nepenthès* de Loève-Veimars en 1833 et dans les études consacrées par Philarèthe Chasles à l'écrivain allemand qu'il tâche de faire mieux connaître. Un des premiers numéros de la *Revue de Paris*, en juillet 1830, n'avait pas manqué de donner de cette « vision », intitulée cette fois la *Dernière heure*, une nouvelle traduction, plus complète que celle de l'*Allemagne*, plus nerveuse et plus artistique aussi.

C'est ce Jean-Paul des « allégories profondes, mystiques, sentimentales » que lisent Berlioz et Lamartine en 1829, Quinet en 1827 et J.-J. Ampère

1. *Pensées de Jean-Paul, extraites de tous ses ouvrages*, par le traducteur des Suédois à Prague, Paris, 1829; 2^e^ édit., Paris, 1836. La Grange avait publié dans l'intervalle un important article sur Jean-Paul dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1832.

en 1820, Émile Deschamps et Michelet en 1828. « Cauchemar de Jean-Paul », écrit Hugo à son tour dans son article de 1833 sur Ymbert Galloix, à propos des souffrances infiniment plus réelles dont témoigne une lettre de ce poète : et cédant aux habitudes du temps, il ne manque pas de rapprocher d'Hoffmann le nom du mystérieux Jean-Paul. C'est lui que gourmandent les railleurs et les sceptiques, excommuniant par la plume boulevardière de Charles de Bernard[1] le « galimatias triple devant lequel Ballanche et Jean-Paul baisseraient pavillon... ces phrases surnaturelles, ce jargon ascétique, quintessence de tendresse religieuse et virginale. Quelle fantaisie d'escalader le ciel, quand la terre vous est si bonne aujourd'hui? »

*
* *

Le *Livre des Cent-et-Un* citait, dès 1833, l'auteur du *Songe* en même temps que Byron, comme un des auteurs étrangers qu'on imitait sans le dire[2]. Entendait-on parler, à cette date, de quelques manifestations littéraires où le dandysme cavalier et désinvolte prétendait s'autoriser de ce bizarre Allemand, en même temps que d'autres modèles? Janin harangue en effet, dans l'avant-propos des *Contes fantastiques*, son « très féal et très savant patron, Jean-Paul »; Musset, en 1831, commente les *Pensées* de Jean-Paul et s'inspire de sa manière dans sa *Revue fantastique*.

1. *Gerfaut*, p. 261 (l'action se passe en 1832).

2. T. XI, p. 225. Cf. aussi *Revue encyclopédique*, fév. 1830, p. 366 : « Depuis peu de temps, le nom de Jean-Paul est connu aussi en France par les imitations de quelques fragments de ses ouvrages et par un petit choix de ses pensées.... »

Cependant c'était là, même grossie d'un affluent issu du vaste torrent byronien, une veine assez mince à laquelle Richter ne fournissait à vrai dire qu'un médiocre aliment. Et déjà le *Songe* était présent à la pensée de créateurs plus ambitieux. Balzac rappelle, dans la *Peau de chagrin*, à propos de la déconvenue scientifique de deux inventeurs, la désolation qui s'empare des âmes orphelines évoquées par la vision jean-paulienne : sans doute avait-il de bonne heure, comme les héros de ses *Illusions perdues*, pratiqué Jean-Paul à côté de Byron et de Scott, parmi « les grandes œuvres qui apparurent depuis la paix sur l'horizon littéraire ». Une allusion dans le *Cousin Pons*, tout l'étrange morceau qu'il attribue ironiquement, en 1830, dans les *Litanies romantiques* [1], à un amateur déséquilibré, et surtout, dans un opuscule de 1836, les *Martyrs ignorés*, un dialogue entre Physidor et Tschœrn, témoignent d'une hantise persistante. « Pendant un instant, je crus être dans une grande plaine, à la nuit. Aux lueurs indécises des étoiles et de la lune, je voyais les ombres des malheureux à qui la vie avait été rendue odieuse par les tortures morales, se levant de leurs tombes et criant justice.... — Et trouvant visage de bois, comme dans le fameux *Songe* de Jean-Paul. »

Th. Gautier, séduit surtout par le clair-obscur macabre du *Songe*, avait rangé Jean-Paul, à côté d'Hoffmann, parmi les auteurs qui achèvent de révéler à lui-même un peintre-poète féru de fantastique; la *Comédie de la mort* [2], en 1832, organise un

1. *Croquis et Fantaisies.*

2. Cf. E. Blanguernon, *le « Songe » de Jean-Paul et Théophile Gautier. Revue universitaire*, 15 mai 1910.

cauchemar dont le cadre reprend, en les accentuant, les intentions pittoresques du prosateur allemand :

> ... La lune entre les ifs faisait luire sa corne;
> De grands nuages noirs couraient sur le ciel morne
> Et passaient par-devant....

Ici, de même, les tombes s'entr'ouvrent dans un cimetière d'apocalypse :

> On entendait des bruits venus de l'autre monde,
> Des soupirs de terreur et d'angoisse profonde,
> Des voix qui demandaient....

Car l'anxiété des trépassés, « cadavres ou squelettes », fait écho aux interrogations désolées des tristes ressuscités de Jean-Paul :

> Les jeunes et les vieux, peuple du cimetière,
> Pauvres morts oubliés n'entendant sur leur pierre
> Gémir que l'ouragan,
> Et, dévorés d'ennui dans leur froide demeure,
> De leurs yeux sans regard cherchant à savoir l'heure
> A l'éternel cadran.

D'ailleurs la philosophie de Gautier restait un peu extérieure et superficielle, et n'allait guère, en manière de conclusion, au delà d'un développement prévu sur la permanence de la mort dans le monde et sur l'horreur de la destruction universelle : c'est le cadre surtout, ici, qui est *jean-paulien*; la poésie intitulée *Ténèbres* en reprendra les accessoires. Il y a certainement une réminiscence plus féconde du *Songe de Jean-Paul* dans l'idée maîtresse de la *Vision d'Hébal* que publie en 1831 le bon Ballanche, comme un « épisode » de la *Ville des expiations*. Cette « rêverie magnétique, composée de tous les songes d'une vie magnétique elle-même » dure l'*Ave Maria*

d'un carillon d'horloge qui sonne neuf heures du soir : et, sans doute, l'histoire de l'humanité parvient à se dérouler tout entière dans ces quelques minutes de songe, mais elle converge vers l'instant de la résurrection universelle où, dans l'angoisse de la terre abandonnée et éteinte, le genre humain interroge le Créateur. « Et tout ce cri de l'homme universel semblait se résumer dans le cri échappé sur le Golgotha par le Médiateur : « Pourquoi m'avez-vous « abandonné? »

Plus nettement encore, Edgar Quinet reprenait dans *Ahasverus*, avec ses singularités accoutumées, un des thèmes du *Songe*. Jésus développait sa réponse attristée : « Univers, basilique ruinée... pourquoi as-tu laissé l'heure s'arrêter sur ton horloge? Pourquoi as-tu laissé tomber à moitié sur ton pavé ta nef du firmament?... Ah! c'est que le ciel est vide; c'est que je suis seul au firmament. L'un après l'autre, tous les anges ont plié leurs ailes, comme l'aigle quand il est devenu vieux. Ma mère Marie est morte; et mon père Jéhovah m'a dit sur son chevet : Christ, mon âge est venu. J'ai vécu assez de siècles.... Va! ton père est mort.... »

C'est quinze ans à peine après ce « drame du doute dans le monde » que Renan notait dans ses *Cahiers de jeunesse* « l'horreur qu'il y aurait à ce que l'homme ne fût pas immortel.... Ce serait une si effroyable contradiction que j'aimerais autant supposer que l'homme de boue égale l'homme de l'esprit. Ce serait un monstre. C'est le monde sans Dieu de Jean-Paul.... Il faudrait mettre ceci en forme, et cela égalerait Jean-Paul.... »

*
* *

Que Vigny connût, et depuis longtemps, le *Songe de Jean-Paul*, rien n'est moins douteux. Il est lié avec le marquis de Lagrange, le traducteur des *Pensées* de Jean-Paul; il a lu de bonne heure l'*Allemagne* de Mme de Staël. Coïncidence particulière, ce fameux épisode figure, dans les *Annales romantiques* de 1828, à quelques pages de la contribution poétique de Vigny, le *Bain d'une Romaine* et *Moïse*. A supposer que le *Mont des Oliviers*, qui paraît dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1843, ait été écrit assez peu de temps avant cette date, on peut se demander enfin si Vigny, retiré dans sa solitude angoumoise du Maine-Giraud, n'a pas eu une occasion toute locale de se ressouvenir de ce fragment fantastique et désolé. Un voisin de campagne[1], semble-t-il, met en vers, cette année précisément, « ce morceau... d'une originalité remarquable; quoiqu'il ne se trouve pas en vers dans Jean-Paul, le sujet m'en a paru poétique, et je n'ai pas hésité un moment à en faire la paraphrase. Cette fiction semble avoir été composée pour montrer que l'âme, lors même que Dieu n'existerait pas, ne serait pas exempte de souffrance. »

« Paraphrase » en effet, le poème de cet amateur se contente de répartir entre cinq divisions, suggérées par la matière même, la vision de l'écrivain alle-

1. *Hermann, poème imité de Klopstock, suivi du Songe de Jean-Paul Richter, imité en vers français, et de l'Amour et la Fortune, poème héroï-comique*, par M. Charles de Lambertie. Angoulême, imprimerie de Frédéric Soulié, 1843. La pièce, versifiée d'après Jean-Paul, est datée de Roumazières, novembre 1842.

mand. D'abord une description prolongée à souhait de l'église désemparée :

Au bout du temple obscur, dans de sombres clartés,
Se montrait le cadran des heures éternelles;
Mais l'aiguille manquait, et les chiffres fidèles
Ne marquaient pas des ans les pas précipités.
Seulement d'un bras noir la marche triste et lente
Se mouvait sans relâche, emportait les instants,
Et des morts assemblés la foule impatiente
Cherchait avec effort à déchiffrer le temps.

Un certain pathétique animait la mélancolique prosopopée du Christ revenant du Ciel vide :

J'ai parcouru des cieux les sphères sans nombres (*sic*),
Au-dessus des soleils mon ardeur m'entraîna;
Je n'ai point vu de Dieu; jusqu'aux confins du monde
J'ai dirigé mon vol, et le monde s'est tu :
Puis sondant du cahos l'obscurité profonde,
Je me suis écrié : — Mon père, où donc es-tu?
Mais je n'ai rien ouï que l'eau fangeuse et lente,
Qui tombait goutte à goutte au sein d'un gouffre affreux,
Et l'orage éternel, sans frein, tumultueux,
A seul poussé vers nous sa plainte mugissante.
Puis, des horribles bords de l'abîme profond,
Relevant mes regards vers la voûte céleste,
Je n'ai vu qu'un orbite vide, noir, et sans fond,
Où roulait du hasard le char lourd et funeste.
L'immense éternité, debout sur le cahos,
Rongeait avec effort son épais diadème,
Et puis se dévorait lentement elle-même.
. . . . . .
Les enfants à leur tour sortis de leurs tombeaux
Accoururent en foule au pied du tabernacle;
Et tous, devant le Christ, faisant parler leurs maux,
Lui dirent : O Jésus, n'avons-nous pas de père?
— Le Christ, alors, de pleurs inondant sa paupière,
Leur répondit : Enfants, la triste éternité
Nous a faits orphelins. — A ces mots, comme l'onde
S'abîment les enfants et le temple agité;
Et, tel qu'un noir essaim, l'édifice du monde
S'écroula devant moi dans son immensité.

Assurément, pour des imaginations fébrilement romantiques, l'évocation d'Apocalypse et la cosmogonie anxieuse impliquées dans le *Songe* lui conféraient la plus grande part de son efficacité. Mais n'y avait-il pas, dans le « silence de Dieu » douloureusement ressenti par Jésus, dans l'appel inentendu lancé vers le « Père céleste » par celui qui se disait et se sentait son fils, des éléments d'émotion autrement poignants, plus humains sans doute, mais par là même plus pénétrants et plus forts? Le mutisme énigmatique du Ciel, à l'heure où le moindre signe aurait semblé un message et un miracle, ne restait-il pas, pour le Christ réprésentant l'humanité adorante et souffrante, la vraie révélation de cette « condition orpheline » que le *Songe de Jean-Paul* suggérait par des inventions si véhémentes? Le Mont des Oliviers, autant que le tertre mystique de ce Jugement dernier auquel on devait surseoir faute de Juge suprême, était le théâtre d'un drame d'abandon et de désespoir dont il était fatal que la littérature s'emparât. Vigny, lecteur de Strauss depuis 1839, acceptant « la demande de nullité de *divinité* et de *vérité historique* » impliquée dans le procès fait aux Évangiles, souhaitant par contre que le *mythe* chrétien fût conservé « à l'état de légende », donne assurément, au « thème » du *Songe de Jean-Paul*, un développement et une signification inattendus, lorsque l'inspire la dernière souffrance humaine du Christ.

Mais il semble tout à fait légitime, en dépit de cette orientation nouvelle, de voir dans la rêverie de l'humoriste allemand le secret point de départ du beau poème français. Quelques détails, à eux seuls, nous y inviteraient : la couleur sinistre que ne

suggérait pas à ce degré le texte biblique, le nuage en deuil dont les plis entourent le désert, le souvenir donné à la mort des enfants, à l'horloge des Temps, et surtout l'accent principal qui porte sur le silence de Dieu, que l'appel de Jésus laisse si cruellement muet.

Une preuve indirecte de cette dépendance est fournie par un autre poème qui, vers la même date, manifeste une filiation identique sous un titre analogue. Gérard de Nerval, lui aussi, écrit un *Christ aux Oliviers* que l'*Artiste* publiera pour la première fois le 31 mars 1844 : et ici, l'épigraphe suivante rattache au *Songe* cette suite de cinq sonnets : « Dieu est mort! le ciel est vide.... Pleurez! enfants, vous n'avez plus de père! » Décor pareil et tonalité toute semblable, avec plus de fiévreux réalisme dans le tableau, Jésus « levant au ciel ses maigres bras ».

Surtout, Gérard de Nerval imprime assez vite à son poème une dérivation mythologique, *orphique*, un sens d'ésotérisme religieux qui va l'écarter de la donnée primitive : le rêveur des *Chimères* ne laisse pas l'angoisse de l'abandon ni le problème du mal s'installer au cœur de son poème, et c'est plutôt le rattachement de Jésus à la série des demi-dieux sacrifiés que suggère l'ensemble de ces vers. Le second sonnet cependant, le plus directement dépendant de Jean-Paul, transférait hardiment au Mont des Oliviers, lui aussi, le résultat négatif qu'avait proclamé dans les larmes le Christ apocalyptique de l'écrivain allemand.

Il reprit : « Tout est mort! J'ai parcouru les mondes;
Et j'ai perdu mon vol dans leurs chemins lactés,
Aussi loin que la vie, en ses veines fécondes,
Répand des sables d'or et des flots argentés :

Partout le sol désert côtoyé par des ondes,
Des tourbillons confus d'océans agités...
Un souffle vague émeut les sphères vagabondes,
Mais nul esprit n'existe en ces immensités.

En cherchant l'œil de Dieu, je n'ai vu qu'un orbite
Vaste, noir et sans fond; d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours;

Un arc-en-ciel étrange entoure ce puits sombre,
Seuil de l'ancien Chaos dont le Néant est l'ombre,
Spirale, engloutissant les mondes et les jours! »

C'est dans le silence, dans la nuit sans écho, que gémit l'éternelle victime,

Livrant au monde en vain tout son cœur épanché;

Jésus appelle lui-même Judas, le *seul* éveillé dans Solyme, et le parjure, déjà tourmenté de remords, s'en va « mécontent et pensif » : il faut qu'un geste pitoyable de Pilate mette fin à l'agonie nocturne du « fou » sublime.

Comme pour se certifier à lui-même que l'idée d'un ciel vide et d'un Dieu indifférent étaient bien au centre de son poème — et c'était aussi la supposition que Jean-Paul s'était permise avec une sorte de terreur et d'abomination — Vigny ajouta à son poème, en 1862, le fameux post-scriptum du *Silence*. Il y a concentré des observations et des résolutions qu'on trouve éparses dans son *Journal*. En 1835 : « Il n'y a de sûrs que notre ignorance et notre abandon — peut-être éternel ». En 1843 : « Si les hommes avaient la force de se préparer à réfléchir aux choses divines par un premier acte de renonciation à leurs intérêts, à l'avenir de leur existence dans l'éternité et aux débats sur leur condition future, ils seraient dignes de se placer au premier point de vue (de la

vérité) et de chercher sincèrement une *croyance* ». « L'homme voit l'inertie de Dieu refuser de lui faire connaître le mot de l'énigme de la création.... » « La Foi... n'est qu'une espérance fervente,... jamais la certitude. » Sans date : « Vous nous avez laissés dans l'incertitude, Seigneur. Votre Fils en vain vous supplia sur le Mont des Oliviers. » Et tout près de là, sans doute du même temps et comme si le poète imaginait un autre dénouement à donner au jugement dernier dont Jean-Paul avait envisagé avec horreur la sinistre banqueroute : « Ce sera ce jour-là que Dieu viendra se JUSTIFIER devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera...[1] .»

Mais en attendant ce jour qui serait la « réplique » lumineuse du sombre tableau de *Siebenkäs*, l'homme moderne « n'affirme plus ». La strophe du *Silence* ne dépasse pas cette profession de foi d'agnosticisme et de fier mutisme :

> Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
> Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
> Le juste opposera le dédain à l'absence,
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la Divinité.

1. *Journal*, p. 252 et 253.

HUGO ET VIGNY : QUELQUES DIVERGENCES

« ... le temps, trop éloigné, de notre amitié de première jeunesse et de nos échanges de première amitié.... »
(Vigny à Hugo, 27 déc. 1840.)

Il y eut entre eux, à l'heure des vastes espoirs romantiques, une charmante confraternité d'armes, une aimable communauté d'ardeur et d'ambition qu'ornait encore la symétrie de leurs jeunes mariages. Sainte-Beuve fit beaucoup pour mettre, entre le « gentilhomme » qu'il n'aimait guère et le « grand homme » dont il subit quelque temps l'ascendant, du malaise, de la jalousie et de la suspicion. Quelques divergences, d'ailleurs, dès avant 1830, marquaient leur conception du monde et de la littérature. La politique, ensuite, les sépara, d'abord sans rien d'irréparable et avec plusieurs reprises d'affection ; puis — après l'Empire — irrémédiablement et pour le reste de la vie. M. Ernest Dupuy a touché d'une main délicate à ces points douloureux de la biographie.

Une comparaison littéraire entre deux poètes aussi dissemblables, d'autre part, serait quelque chose d'assez vain : le parallèle ressemblerait un

peu au récit de ces batailles qui mirent face à face des adversaires trop différents pour se joindre vraiment, comme à Crécy, par exemple, une artillerie distante et meurtrière et une chevalerie courageuse et inefficace. La production colossale d'Hugo, son existence qui tend à se confondre avec les limites mêmes du XIX^e^ siècle, le prodigieux génie verbal de l'homme qui a mis en mouvement plus de vocables que tout autre écrivain français, le retentissement populaire d'un nom vraiment fait pour la gloire : voilà qui aurait vite dépassé le champ exigu où s'est bornée l'activité de Vigny. Inversement, ce dernier conserve le mérite d'initiatives où son grand émule n'est venu qu'après lui : supériorité « dans le temps », si l'on veut, qui est incommensurable avec les réalisations « dans l'espace » d'Hugo. Mais il ne reste pas moins curieux de voir aux prises ces deux contemporains, quoi qu'ils en aient, à propos de questions qu'une conscience moderne ne peut s'empêcher de se poser. Et la réponse différente qu'ils leur donnent souvent, témoignant qu'entre eux c'était presque tout le rythme de l'être qui se trouvait opposé, a parfois, dans la contradiction, une netteté singulière : c'est une résonance d'écho, semble-t-il, qui y frémit secrètement, et l'on se souvient que, çà et là, il y a du Hugo et du Vigny qui se font pendant, comme dans ce vers de *Toute la lyre* :

J'aime le cor profond dans le bois solitaire

qui donne la réplique à l'alexandrin fameux :

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois.

*
* *

La plus évidente de ces antinomies se rapporte à l'interprétation de la Nature par les deux poètes. En dépit des indices contraires qu'offre son œuvre par endroits, Hugo n'a guère varié dans son culte naturiste ; l'invocation qui clôt, dans les *Voix intérieures*, son poème de la *Vache*, reste l'épigraphe par excellence de tout cet aspect de son œuvre :

Abri de toute créature!
O mère universelle! indulgente Nature!

Vigny lui fera répondre, en une prosopopée fameuse, par cette « bonne déesse » en personne :

On me dit une mère et je suis une tombe...

Or il y a assurément l'indice de dispositions sourdement opposées dans des formules aussi contraires. Pour Hugo, le libre royaume de la Nature est le refuge de quiconque s'irrite des limitations du « fait social » :

La création est sans haine.
Là, point d'obstacle et point de chaîne :
Les prés, les monts, sont bienfaisants....

Je vous aime, ô sainte nature!
Je voudrais m'absorber en vous....

Jusqu'à des réserves formulées incidemment ne font guère que déceler un mouvement d'humeur passager et une sorte de dépit amoureux : la *Tristesse d'Olympio* elle-même, en constatant l'indifférence des choses au passé sentimental de l'homme qu'elles

ont naguère abrité, proclame leur complicité avouée aux heures de l'amour triomphant. Sans doute le poète, évoquant les jours d'antan, peut s'écrier avec angoise :

Nature au front serein, comme vous oubliez!

Mais il n'en est pas moins disposé à admettre toute une gamme de concordances et d'harmonies entre le *présent* de l'amour ou du songe et le décor multiple des prés, des sources et des bois : pour que l' « impassible nature » puisse tout reprendre, ne faut-il pas d'abord qu'elle ait tout donné? La vallée où s'imprime notre âme, l'oasis qu'on rencontre en chemin, la retraite suprême où l'on pleure en se tenant la main, ce ne sont pas là des décors indifférents, même si la fuite du temps risque de les rendre tels; et une sorte de flatteuse crédulité retrouvera toujours, au gré d'Hugo, la nature confidente, complice carressante des rêves et des amours de l'homme.

Vigny a bien vite fait son deuil de cette illusion. « Quoique j'aime Jean-Jacques Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien », dit-il à propos de la *Sauvage*. Et, plus directement, en attendant la *Maison du berger* qui restituera à la « belle nature » son indépendance superbe et décevante : « La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme? » Nul anthropocentrisme, désormais, ne séduira le poète des *Destinées*[1]; et à l'heure où Hugo

1. Cf. à ce sujet l'étude de M. E. Dupuy dans le second volume de son *Vigny*. Paris, 1912.

est plus que jamais « le poète qui s'en va dans les champs », il prononcera le couplet d'irrémédiable adieu à cette « toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime » :

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

*
* *

Dans le même poème, Vigny imaginait la terre poursuivant ses destinées cosmiques après la disparition de l'humanité. Pour Hugo, l'homme ne devait pas prévoir de limites à son évolution. Celle de toutes les questions qui sans doute les eût divisés plus que toute autre, c'est en effet la signification qu'il convient d'attribuer à ce noble mot : *le progrès*. Hugo, à partir de 1830, ne met guère en doute la force ascensionnelle infinie dévolue à l'espèce humaine : cette idée prend dans sa pensée une valeur d'apothéose, et le retour à l'ancienne perfection d'où la race humaine est déchue conclut irrésistiblement le cycle des siècles. Sans doute des faits historiques tels que 1851 et 1870, quoique infligeant un cruel démenti à la philosophie de l'exilé, ne semblèrent-ils que des régressions accidentelles, le retour offensif, mais fugace, des pouvoirs ténébreux dont l'avenir se libérerait quand même. Vigny n'espère pas moins que lui l'adoucissement continu des conditions de la vie; les mœurs plus indulgentes et plus humaines ont chance de rendre l'existence moins cruelle à

tout ceux qui sont les plus faibles, et la bonté, autant que les lumières, accroîtra le dépôt fragile des forces tutélaires de l'homme. Mais qu'il y a loin de cette vue consolante aux visions messianiques du proscrit de Guernesey! Et ici encore, leurs évangiles s'affrontent dans une image pareille : qu'elle est lente au gré de Vigny, cette évolution, et combien ralentie par une éternelle et congénitale imperfection de l'être humain!

La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

A quoi le poète de la *Pitié suprême* réplique :

Non, non, il ne naît point de démon ici-bas;
Personne n'est créé moitié chair, moitié marbre.

C'est qu'il attribue une valeur libératrice absolue à deux facteurs nouvellement introduits dans l'histoire de l'humanité : la démocratie et la science appliquée. Ce n'est pas le lieu de rappeler quelle confiance vigoureuse jusqu'à l'ingénuité Hugo manifesta dans le gouvernement populaire, quelle défiance ombrageuse jusqu'à l'injustice Vigny témoigne en général aux « viles multitudes ». La déférence de l'un pour la souveraineté du peuple s'avilit jusqu'à une flatterie descendante, à laquelle fait pendant chez l'autre une estime assez indiscrète pour Napoléon III considéré comme le « mainteneur » de l'ordre en France. Rien n'est plus caractéristique, en ce sens, que la longue entrevue cordiale et mélancolique où le châtelain du Maine-Giraud s'entretient à Angoulême, le 10 octobre 1852, avec l'empereur « simple, affectueux »,

impartial et triste, à l'heure même où le grand exilé lance contre l' « escarpe couronné que l'Europe surveille » ses strophes enflammées des *Châtiments* :

> Qu'il soit le couronné parce qu'il est le pire,
> Le maître des fronts plats et des cœurs abrutis....
> (*Non.*)

L'application du machinisme à la vie, d'autre part, avait trouvé dans Vigny un spectateur prudent, et le perfectionnement des moyens de transport, en particulier, ne lui inspirait que des acclamations conditionnelles l'année où les grands réseaux français s'organisaient. La locomotive reste pour lui un moyen assez relatif de progrès et de bonheur, non une fin heureuse dans tous les cas : il ne lui semble pas que les commodités de la vie matérielle soient à elles seules un idéal :

> Le moment et le but sont l'univers pour nous...
> La distance et le temps sont vaincus. La science
> Trace autour de la terre un chemin triste et droit...
> Eh bien, que tout circule et que les grandes causes
> Sur des ailes de feu lancent les actions,
> Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
> Les chemins du vendeur servent les passions....

Voilà qui semble tiède, à côté des vigoureuses convictions des *Voix intérieures* :

> O poètes! le fer et la vapeur ardente
> Effacent de la terre, à l'heure où vous rêvez,
> L'antique pesanteur, à tout objet pendante,
> Qui sous les lourds essieux broyait les durs pavés.
> L'homme se fait servir par l'aveugle matière....

Et cette foi ne fera que s'affermir, s'accroître et se sublimer quand la suppression de la pesanteur, de

la « première faute qui fut le premier poids », semblera au rêveur du dolmen de Rozel le symbole même de tout progrès et de tout affranchissement. C'est, on le sait, le ballon dirigeable qui matérialise l'élan de l'humanité en *Plein Ciel*, en même temps que son essor dans la perfection finale. Or, tandis que les inventions de M. Petin, les rapports qu'on en fait et les essais divers d'aéronefs lancent les espérances de Victor Hugo dans des voies illimitées, Vigny se contente, dans des lettres du 15 juillet, du 10 novembre 1850, de plaisanter affectueusement sur les commodités qu'offrirait ce moyen de locomotion à des amis désireux de se rencontrer un instant ou de faire en commun « un petit tour d'Europe et d'Asie mineure ».

*
* *

Le poète de l'*Ode à la Colonne* avait promis à l'Empereur défunt l'apothéose qui revenait de droit à l'héritier militaire de la Révolution française :

> Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!

et le retour de Sainte-Hélène consacrait, dans l'esprit d'Hugo, la gloire de la prodigieuse épopée qu'il a si souvent célébrée. Est-ce à ce vers que fait écho le distique de la *Bouteille à la mer*?

> Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
> On va faire aujourd'hui de grandes funérailles....

L'auteur de *Servitude et Grandeur militaires* estimait qu'un pacifisme croissant, une meilleure entente internationale rendrait les armées moins nécessaires

à la vie des peuples. « La philosophie a heureusement rapetissé la guerre; les négociations la remplacent; la mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions. » Pour infaillible que lui paraisse ce futur désarmement prévu dans le *Journal*, il est fort lent à s'accomplir, et le poète peut écrire encore dans la *Maison du Berger* :

> Les peuples tout enfants à peine se découvrent
> Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
> Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
> Met aux coups mutuels le premier appareil....

Hugo est plus pressé d'organiser les États-Unis d'Europe, la confédération des peuples : le discours d'ouverture par lequel il salue, le 21 août 1849, le Congrès de la Paix dont il est le président, constate que « toutes les nations sont liées entre elles d'un lien commun » et que le but pacifique, pour elles, est inévitable. « Comme les peuples lointains se touchent! » dit-il en renchérissant sur l'image de Vigny; sa hâte n'hésite pas à le proclamer un peu plus tard :

> Dès à présent, dans vos misères,
> Germe l'hymen des peuples frères....

et il prévoit que l'instant va venir où l'on pourra affirmer que

> ... le bonheur de chacun est accru
> De la félicité des nations entières....

Vigny hésite, pour son compte, à décider une fois pour toutes

> ... si les Nations sont des femmes guidées
> Par les étoiles d'or des divines idées,

Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit
Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit.

N'hésitons pas à rattacher, à ces conceptions divergentes de l'avenir humain, l'interprétation différente qu'il est possible de donner d'une capitale comme Paris, tête et cœur d'un pays centralisé, champ d'expériences politiques et sociales, point de rencontre d'énergies innombrables, dont beaucoup ont une répercussion presque « mondiale ». La grande signification symbolique de Paris, — Ville de Lumière, Agent de Progrès, Phare du genre humain, — date pour les poètes de la Révolution de 1830. Ni l'attrait déjà formidable de la grande ville sous l'Ancien Régime, ni les initiatives parisiennes de la Révolution n'avaient fait attribuer, à cette croissante agglomération d'hommes, une âme collective aussi caractérisée que celle qui paraîtra désormais l'animer.

Les journées de juillet, en effet, la répercussion qu'elles eurent aussitôt au dehors, un rapide changement de dynastie et même de régime amené par un soubresaut de la capitale : quel vaste sujet de méditation pour des esprits réfléchis! Ajoutez-y l'intense mouvement intellectuel des alentours de 1830, la convergence de mille activités scientifiques, littéraires, artistiques, industrielles, l'effervescence dont témoignaient tant d'écoles, de sectes, de religions se succédant les unes aux autres dans le champ de l'attention ou de la badauderie. « Paris avait affirmé son influence et son empire.... C'est là qu'est le principal atelier de la Providence, et qu'elle fabrique en quelque sorte les destinées du monde. C'est là que s'allume l'étincelle de sa colère et que

s'enflamment les foudres vengeresses dont les éclats portent l'épouvante parmi les nations coupables. Singulière destinée d'une ville qui a su rendre toutes les autres solidaires de ses fautes, et à qui Dieu a imposé une telle responsabilité, qu'elle ne peut faire un pas, soit vers le bien, soit vers le mal, sans entraîner après soi non seulement la France entière, mais encore tous les peuples de l'Europe. Privilège dont il faut peut-être plus s'effrayer pour elle qu'il ne faut s'en réjouir, et qui, en la plaçant plus près de Dieu, l'expose davantage aux coups de sa justice et de sa colère[1].... »

Un ancien disciple de Lamennais résume en ces mots les raisons du saisissement religieux qu'un jeune homme de 1830 éprouvait à s'approcher de cette « Mecque moderne »; et son témoignage est d'autant plus significatif que l'*Avenir* fut le premier à rendre compte longuement, le 4 mai 1831, de l' « élévation » consacrée à Paris par son collaborateur Alfred de Vigny. Le poète avait assisté aux trois journées, on sait dans quelles dispositions d'esprit; parisien d'éducation, mais peu édifié par la « tristesse bruyante » et « l'éternel tourbillon d'événements » de ce « triste chaos », il avait vu ensuite s'affirmer, au cours des premières années de la nouvelle monarchie, l'aptitude révolutionnaire d'une population instable et nerveuse; plus que jamais, les « ateliers de réputations fabriquées, usées et brisées en si peu de temps » jetaient sur la place leurs produits fragiles et brillants. De Montmartre, le poète se donna le spectacle de la grande cité. « Ce

1. Charles Sainte-Foi, *Souvenirs de jeunesse*, publiés par C. Latreille, Paris, 1911, p. 152.

qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent! que de cris s'y poussent! que de plaintes au ciel! Et l'amas de pierres semble muet[1]. »

Le voyageur que Vigny entraîne sur la tour qui domine Paris accorde une attention synthétique aux détails concrets de ce sombre paysage humain

> Je vois un cercle noir si large et si profond
> Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
> Des collines, au loin, me semblent sa ceinture,
> Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
> Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
> Impose à la matière en tout travail humain...
> Vois-je une roue ardente, ou bien une fournaise?

Ces deux symboles, une *roue*, une *fournaise*, sont sollicités de révéler les sens profonds dont ils sont lourds. Une roue dont le mouvement est perpétuel et se communique au mécanisme de la France; une fournaise qu'échauffent mille flammes et qu'alimentent les statues de toutes les grandeurs éphémères adorées tour à tour par les coteries parisiennes :

> Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise,
> Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise....
> Œuvre, ouvriers, tout brûle; au feu tout se féconde....

Mais la signification de l'œuvre qui s'élabore n'apparaît pas au poète dans une rassurante certitude.

> Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer?
> Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier?
> Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
> Sous la main ouvrière et le marteau sonore;
> Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent
> Dans le jeu des ressorts et du travail savant....

1. *Journal d'un poète*, p. 99.

Puis, quand son mystique compagnon interprète comme une menace pour Paris les prédictions inquiétantes de l'Apocalypse, annonçant l'extermination de la Cité « dont les enfants auront effacé Jésus-Christ du cœur comme du front », le poète ne peut que plaider mélancoliquement la beauté malgré tout des efforts qui se manifestent dans la grande ville iconoclaste.

Si la force divine
Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
Elle est ici...

Mais il sait bien que les cités ne sont pas plus éternelles que leurs habitants, et qu'aux idées seules est réservée une faculté de transmission qui tient de l'immortalité; quant au reste, tout y est périssable, indéfiniment :

Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE et LA MORT.
Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
Mais les œuvres, je crois, ne sont jamais stériles....

Et la disparition de Paris plongerait pour longtemps « le monde dans la nuit », si l'Ange exterminateur venait frapper la Ville impatiente et indocile.

Un peu plus tard, le poète flagellait plus rudement, mais en lui accordant la rédemption que peut mériter la charité, l' « esprit parisien » avec ses engouements et ses trahisons.

Esprit parisien! démon du Bas-Empire!
Vieux sophiste épuisé qui bois, toutes les nuits,
Comme un vin dont l'ivresse engourdit tes ennuis,
Les gloires du matin, la meilleure et la pire;

Froid niveleur, moulant, aussitôt qu'il expire,
Le plâtre d'un grand homme ou bien d'un assassin,
Leur mesurant le crâne, et, dans leur vaste sein,
Poussant jusques au cœur ta lèvre de vampire....

Sans doute pour n'avoir pu être témoin des fré missements d'héroïsme dont est capable la grand cité et qui sont la réhabilitation et le « sacre » d Paris, pour n'avoir même pas observé quel alert et humain altruisme émane, aux heures de danger de cette agglomération monstrueuse, Vigny n'a poin apporté d'atténuation à sa mésestime. « Villes d l'enfer, Paris et Londres, vous êtes deux courti sanes de l'or », dit encore le fragment de *Temple Bar*....

Victor Hugo, cependant, qui jusque-là s'en étai tenu, dans *Notre-Dame de Paris*, à un coup d'œi pittoresque et à une résurrection architecturale, v pousser peu à peu à ses dernières limites la glori fication de la Ville. Lui aussi semble devoir au journées de Juillet sa toute première incitation dès les *Chants du Crépuscule*, l'hommage à Pari révolutionnaire, combinant l'impétuosité de se foules avec le discernement de son élite intellec tuelle, tient une place dans son inspiration.

Trois jours, trois nuits, dans la fournaise
Tout ce peuple en feu bouillonna....
Comment donc as-tu fait pour calmer ta colère,
Souveraine cité qui vainquis en trois jours?
. . . . . .
Comment donc as-tu fait pour être intelligente,
Et pour choisir en foudroyant?

Çà et là seulement, des réserves mélancoliques

Vieillir dans ce Paris qui querelle et qui pleure
Et qui chante ébloui par mille visions
Comme une courtisane aux folles passions,

Rouler sur cet amas de têtes sans idées,
Pleines chaque matin et chaque soir vidées....
(*A Canaris.*)

Dès 1837, l'ode *A l'Arc de Triomphe* installe dans l'œuvre du poète ce thème qu'il ne se lassera guère de reprendre :

Oh ! Paris est la cité mère !
Paris est le lieu solennel
Où le tourbillon éphémère
Tourne sur un centre éternel !
Paris ! feu sombre ou pure étoile !
Morne Isis couverte d'un voile !
Araignée à l'immense toile
Où se prennent les nations !
Fontaine d'urnes obsédée !
Mamelle sans cesse inondée
Où pour se nourrir de l'Idée
Viennent les générations !

Et tandis que Vigny proteste (lettre du 26 novembre 1839) qu'il n'a point « ces exagérations patriotiques que pouvaient indiquer ces mots de *Paris, axe du monde* », et qu'il entend parler surtout de la « furie de prosélytisme » et de la « vitesse d'application des idées » qui nous entraînent si souvent, Hugo développe jusqu'à ses extrêmes corollaires l'image de la « ville pivot sur laquelle, à un jour donné, l'histoire a tourné. La « Jérusalem humaine », vouée à la noble fonction de la dispersion des idées, trouve en particulier sous sa plume, pour le *Paris-Guide* de l'Exposition de 1867, une apologie qui, pour être écrite en prose, n'en est pas moins éclatante.

*
* *

« Paris a un enfant et la forêt a un oiseau ; l'oiseau s'appelle le moineau ; l'enfant s'appelle le gamin....

« Ce mot, *gamin*, fut imprimé pour la première fois et arriva de la langue populaire dans la langue littéraire en 1834. C'est dans un opuscule intitulé *Claude Gueux* que le mot fit son apparition.... »

Quoi qu'il faille penser de la question de priorité[1] soulevée ainsi par Hugo au début de la troisième partie des *Misérables*, il est certain que Gavroche a trouvé, dans l'œuvre du grand poète, une merveilleuse louange que *Claude Gueux* ne faisait encore guère prévoir. C'est plutôt la *Canne de Jonc*, ce simple et dramatique récit de 1835, qui aurait pu annoncer de loin la fortune littéraire à laquelle a été promu ce personnage imprévu que les *Iambes* de Barbier avaient accueilli au passage : le gamin de Paris.

Apprenti menuisier que juillet 1830 a fait sortir de l'atelier, l'anonyme héros de Vigny est un enfant trouvé qui n'a pas la moindre notion du juste et de l'injuste. Il assassine, sans savoir, et d'un geste puéril, le capitaine Renaud, à la tête du pont d'Iéna, au milieu de ses grenadiers : qui donc se défierait de « ce petit garçon d'environ quatorze ans, qui marchait pieds nus et jouait des castagnettes avec deux morceaux de faïence cassée? Il les râclait de temps en temps sur le parapet du pont, et vint ainsi, en jouant, jusqu'à la borne où se tenait Renaud. » Il fond en larmes et s'évanouit à la vue du sang qu'il a fait couler avec le pistolet d'arçon qu'on lui avait mis aux mains; « il avait rencontré deux hommes qui lui avaient fait boire de l'eau-de-vie, l'avaient payé, et l'avaient envoyé tirer son

1. « Cet ancien gamin des rues », dit Hugo en parlant de Claude Gueux.

coup de pistolet. Il a fait cela comme il aurait jeté une bille au coin d'une borne.... » Ce pauvre Jean, pardonné par sa victime, s'attache à elle de toute la sincérité de son remords et de toute l'ingénuité foncière d'une petite âme inconsciente que la grande ville avait souillée : pendant les quinze jours qui précèdent la mort du capitaine Renaud, il reste à son chevet, fort doux et fort gentil, et montrant sous la tutelle charitable du blessé des dispositions pour l'étude. N'importe; « pour tuer un homme qui avait tant vu et tant souffert..., il n'avait fallu que le soubresaut d'une de ces grenouilles des ruisseaux de Paris qu'on nomme : *Gamins* ».

Vigny semble admettre que les fatalités qui pèsent sur un être comme ce malheureux petit Jean font de lui un inconscient, un instable, dont on ne saurait trop dire s'il est bon ou s'il est méchant. Hugo va bien plus loin dans l'indulgence, et donne à Gavroche un brevet singulièrement périlleux de santé morale. Non seulement ce « moineau » n'a rien de mauvais dans le cœur, mais il a « dans l'âme une perle, l'innocence », ce qui ne laisse pas de surprendre. « Si fruste et si entamé à la surface, il est intérieurement à peu près intact. » Mais déjà, dans la détermination de cette psychologie, Hugo est entraîné par le sens du contraste et de l'antithèse : Paris immense aboutit à un amusant homuncule, la Cité dantesque a pour résultat extrême un remuant et cocasse vibrion. « Quelle merveille qu'une telle ville! Chose étrange que ce grandiose et ce burlesque fassent bon voisinage, que toute cette majesté ne soit pas dérangée par toute cette parodie! »

Peut-être fait-il trop bon marché d'une difficulté que Vigny, dans sa discrétion, suggérait davantage :

comment l'excès de civilisation auquel est vouée une grande ville crée-t-il des « insociaux », qui n'attachent plus à une vie humaine la valeur et le prix que l'instinct seul, à ce qu'il semble, lui accorderait, et sur qui restent sans effet les influences assimilatrices de la communauté humaine? Et l'on pourrait trouver la solution divergente donnée par les deux écrivains à un même problème, dans la façon dont ils nous présentent la « rédemption » de Jean et de Gavroche, celui-là ramené à la sensibilité et à la conscience par l'initiative directe de sa victime et de la bonne femme qui la soigne, celui-ci destiné à être instruit plutôt qu'éduqué : car il n'est pas douteux que le problème de l'enseignement primaire obligatoire ne soit rattaché par Hugo au « cas » de son Gavroche. « Prodiguer les alphabets », « faire de l'idée un tourbillon » semble au visionnaire des *Misérables* la méthode par excellence; plus discrètement, Vigny insinue qu'un milieu familial ou analogue à la famille, avec l'action directe d'un brave homme, fût-il tout autre chose qu'un intellectuel, peut réduire et assimiler le fonds rudimentaire d'instinctive perversité qui gît dans l'enfance abandonnée des grandes villes.

*
* *

Telles sont les antinomies les plus distinctes qu'offrent les œuvres comparées de Vigny et d'Hugo. Faut-il pousser cette recherche au delà de ces indices saisissables, et demander aux deux contemporains l'aveu de divergences également profondes sur des points plus délicats encore? Mais la métaphysique et la théologie des poètes sont, par nature, choses trop

fuyantes pour qu'il soit de bonne guerre de confronter l' « absentéisme » religieux de Vigny et les griefs qu'il ne se lasse pas d'adresser à un Dieu indifférent, coupable de laisser imperturbablement souffrir l'innocent, avec la robuste confiance d'Hugo dans une Providence équitable. Et il serait sans doute dangereux aussi, faute d'aveux immédiats, d'imaginer quel est, au fond, le *schema* et l'espèce d'idylle intérieure par lesquels les deux écrivains se représentent le problème éternel de la différenciation et de l'attrait des sexes : la femme dolente et craintive, chez Vigny, « despotique » par sa faiblesse même d'enfant malade et pliant à elle les vertus généreuses et un peu rudes de l'homme, la femme épanouie et radieuse chez Hugo, maternelle même avant la maternité et attirant vers sa saine féminité la fièvre distraite de l'amant. De telles dispositions secrètes sont, par bonheur, changeantes et diverses dans une sensibilité de poète, et les hasards de l'heure empêchent un dessin fondamental de transparaître avec une rigueur excessive dans les nuances du lyrisme ou du drame.

Du moins peut-on dire que ces deux représentants d'une même génération littéraire sont plus différents encore par ces oppositions essentielles que par leur style, leur rythmique ou leur langue. Pour appartenir l'un et l'autre au Romantisme, Vigny et Hugo se séparent presque autant l'un de l'autre que s'ils incarnaient les tendances hétérogènes de deux âges opposés. Hérédités contraires et obéissance à la sourde action de milieux dissemblables? Interprétation diverse, et presque hostile, de phénomènes identiques de la nature et de l'humanité? Attitudes consciemment divergentes chez le démo-

crate intolérant et chez l'aristocrate apitoyé? On aurait tort, en tout cas, de ne pas rechercher l'accent, et comme l'intonation profonde de leurs personnalités respectives, derrière ces indices fournis par leur poésie, tout en faisant la part des circonstances et du déterminisme de la vie. L'instinct de tendresse qui émeut la noblesse native de Vigny, le besoin de liberté qui frémit au fond de l'inspiration d'Hugo ont trouvé leur expression dans deux épisodes où se retrouve, en symboles symétriques, ce qui serait peut-être leur foi suprême. L'un est la naissance d'Eloa, née d'une larme que le Christ a versée sur Lazare :

... Larme sainte à l'amitié donnée
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!
Des séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et, comme une merveille au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent :
Et l'Esprit Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors, du sein de l'urne éblouissante,
S'élever une forme et blanche et grandissante;
Une voix s'entendit qui disait : « Eloa! »
Et l'Ange, apparaissant, répondit : « Me voilà ».

Dans la *Fin de Satan*, Hugo a tenu à donner une réplique à ce tableau d'un si tendre mysticisme : Lucifer précipité a laissé, au bord du gouffre ténébreux, une plume de ses ailes :

Tout à coup un rayon de l'œil prodigieux
Qui fit le monde avec du jour, tomba sur elle.
Sous ce rayon, lueur douce et surnaturelle,

La plume tressaillit, brilla, vibra, grandit,
Prit une forme et fut vivante, et l'on eût dit
Un éblouissement qui devient une femme.
Avec le glissement mystérieux d'une âme,
Elle se souleva debout, et, se dressant,
Éclaira l'infini d'un sourire innocent...
... Alors, dans l'absolu que l'Être a pour milieu,
On entendit sortir des profondeurs du Verbe
Ce mot qui, sur le front du jeune ange superbe,
Encor vague et flottant dans la vaste clarté,
Fit tout à coup éclore un astre : — Liberté. —

L'ACTUALITÉ DE VIGNY

> Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité et non dans le temps présent.
>
> (*Journal d'un poète*, p. 166.)

Sainte-Beuve doit avoir prédit à un jeune visiteur, en 1868 ou 1869, que « dans trente ans il resterait plus de Vigny que de Musset[1] ». C'était là — en désaccord apparent avec l'opinion ordinaire du critique — une prévision qui dépassait en optimisme le réconfortant espoir du poète lui-même :

> Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
> Vous amener à moi, de dix en dix années,
> Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

Le temps présent semble donner raison aux pronostics favorables. Sans doute, le public de Vigny ne communie pas encore, ne communiera jamais dans l'église qu'enfant il rêvait de construire quand il serait un « grand saint » ; mais ses fidèles débordent aujourd'hui de la chapelle trop fermée où ils se rencontrèrent si longtemps. Le culte un peu secret dont

1. G. de Nouvion dans le *Temps* du 16 janvier 1911.

Vigny restait entouré ne redoute plus le grand jour. Les publications se succèdent dont sa vie ou ses livres sont l'objet. Des fragments de son œuvre sont classiques. Quelques expressions issues de sa plume, *Grandeur et servitude militaires*, *l'enfant malade*, *la majesté des souffrances humaines*, ont pris dans notre langue cette signification courante et cette valeur d'échange qui sont comme une monétisation visible de la gloire littéraire. Une statue — hommage plus apparent encore, sinon plus significatif — lui a été érigée. Des éditions accessibles de *Cinq-Mars* et des *Poésies* divulguent dans le grand public un peu de sa pensée et de son rêve. L'étranger, longtemps hésitant devant cet écrivain peu analogue, assurément, à l'idée qu'on doit se faire d'un auteur français, entre à son tour dans le sillage; et au lieu d'avoir été, ainsi qu'il arrive, une « postérité anticipée », l'attention d'outre-frontières a plutôt amené une sorte d'arrière-ban de lecteurs et d'amis. Clientèle croissante, en tout cas, autant que fidèle; et il y a apparence qu'elle maintienne longtemps ses sympathies à Vigny — pour des raisons qu'on voudrait rechercher ici.

I

Une certaine dépréciation du Romantisme en général n'est pas étrangère à ce phénomène. Dans le relief des œuvres de notre XIX^e^ siècle, il fallait que certains sommets perdissent, au recul du temps, un peu de leur impérieuse sublimité, pour dégager la cime dénudée, mais battue de brises salubres, où nous convie cet écrivain. Dans la mesure où s'atténuait le prestige de tant d'autres représentants de cette

vibrante génération de 1830, — terrible grandiloquence de l'un, écriture précipitée de l'autre, frisson trop émotif de celui-ci ou éclatant tumulte de celui-là, — la personnalité plus contenue de Vigny avait chance d'acquérir une force de persuasion que ses émules possédaient désormais à un moindre degré. Le romantique absolu, en Vigny, se trouve presque toujours contrarié par le penseur, par l'homme de devoir, par l'homme du monde : dualité émouvante atténuée par une sourdine discrète qui laisse son accent profond à la plainte de la personnalité, mais qui empêche les dissonances trop criardes de nous parvenir. Il y avait du paradoxe à rattacher l'auteur de *Chatterton* aux jansénistes; il n'y en aurait pas moins à nier que, chez ce byronien d'intention, le mal du siècle a déposé des amertumes qui sont aujourd'hui dédaignées, dépassées, condamnées, désuètes d'accent à tout le moins : encore Vigny a-t-il, comme les classiques, tenu à faire figure d' « honnête homme » et à accepter sans trop de révolte la plupart des exigences quotidiennes du fait social.

L'exiguïté de son œuvre, résultat d'un triage autant que d'une inspiration trop courte, a chance de servir sa renommée. Qui donc, en dehors des spécialistes, pourra se vanter de connaître toute la production de Victor Hugo, de ses essais d'écolier aux ultimes glanes qu'on tente de lier en des gerbes de fortune? Les sept volumes de cette œuvre-ci se laissent dominer d'un coup d'œil[1]. Si riche qu'elle soit en pensées susceptibles de nouveaux développements

1. Cette raison de succès est justement signalée par H. Mazel, *Ce qu'il faut lire dans sa vie*, Paris, 1906.

et d'appropriations diverses, elle reste maniable, presque portative, n'ayant guère été augmentée de suppléments adventices. Vigny a jeté au feu des manuscrits dont il était mécontent ; parmi ceux qui pourront encore être publiés, il est peu probable qu'il s'en trouve qui modifient beaucoup l'image d'ensemble de son esprit. Cette étendue restreinte a son avantage, en un temps où les lectures elles-mêmes sont forcées de compter avec la hâte et la presse de la vie contemporaine.

Bien des maladresses de style et de langue, des gaucheries rythmiques déparent à jamais ses ouvrages : Vigny ne s'est pas soumis assez étroitement à cette exigence du métier, à cet apprentissage des procédés et des « tours de main » qui a caractérisé l'activité de nos artistes littéraires du XIXe siècle. Le métal impeccable des purs chefs-d'œuvre est souvent fondu, par sa main négligente, avec des alliages inférieurs. Cependant il est possible qu'à distance ces imperfections s'atténuent. Les garanties de sincérité offertes par un art moins habile compensent, pour une oreille éloignée, les discordances que le moindre virtuose eût évitées ; telles fadeurs semblent moins regrettables à mesure que le recul noie dans un clair-obscur indistinct les hardiesses de style et les banalités, les beautés convenues et les mérites significatifs — à mesure aussi que les rutilances d'œuvres voisines paraissent compromises par maintes audaces ou maintes singularités que n'a pas sanctionnées l'avenir.

Peut-être se produit-il, de fait, en matière de langage, ce que la biologie appelle « le retour au type » : la forme, chez Vigny, est d'un homme bien élevé qui saurait écrire, qui aurait souvent de

nobles et touchantes rencontres d'expression, mais qui, en général, serait médiocrement expert en artifices d'écriture; c'est la langue d'un Français de bonne compagnie, d'une culture étendue, qui réussit à dire à peu près tout ce qu'il veut, à communiquer à son verbe la valeur expressive convenable, mais qui ne vise pas à marquer de son empreinte les vocables et les tournures : or il va de soi que dans une littérature comme la nôtre, où les raretés et les originalités excessives risquent de heurter le sens social, et qui se compose à vrai dire d'honnêtes gens plutôt que de génies, il n'y a rien là qui doive nuire à l'accession d'un écrivain parmi les classiques.

Et c'est dans ce sens que paraît s'infléchir la renommée actuelle de Vigny. Son isolement et son amertume, les traces de byronisme, et même de « satanisme », qui transparaissaient dans sa pensée, ont longtemps contribué, par une interprétation toute naturelle, à le faire classer plus ou moins au nombre des insociaux, des réprouvés de la littérature, des *outlaws* qu'on ne reçoit à son foyer qu'au défi de l'opinion. Baudelaire n'avait-il pas semblé rattacher les inquiétantes beautés des *Fleurs du mal* à certains aspects de son œuvre, et Barbey d'Aurevilly n'avait-il pas excepté volontiers de ses invectives le poète de *Moïse*? Même les essais consacrés à cette figure mystérieuse par Anatole France[1] et Paul Bourget[2] au début et à l'issue du Parnasse, en insistant sur sa solitude, sur son étrange dédain de la popularité, créaient un *halo* d'ésotérisme et

1. Dans son petit livre de 1868.
2. *Études et Portraits*, I.

d'inhumanité implicite autour d'un homme à qui ne manquèrent cependant ni les amitiés, ni des relations de tout genre, mais qui s'était gardé de donner à la « littérature » sa vie entière et le quotidien de ses soucis ou de ses pensées.

Est-ce à dire que, dans son action d'outre-tombe, rien ne subsiste de cette singularité légèrement perverse qui a paru caractériser, à elle seule ou peu s'en faut, la signification littéraire de Vigny? Les incantations du chant séducteur de Lucifer dans *Eloa*, les prédictions désolées du misogyne Samson gardent à bon droit leur emprise sur quelques-unes de nos défiances contemporaines à l'égard de ce que Schopenhauer appelle le piège de la race[1]. Un biographe récent de l'écrivain[2] insistait, non sans talent, mais avec cette confiance dans la synthèse qui effrayait si fort le Docteur Noir, sur les tares physiologiques et les misères congénitales de son héros : elles lui paraissaient expliquer, non seulement la mauvaise santé de l'officier et sa mise en réforme, mais l'essentiel de sa pensée et le fond de sa doctrine; et, comme il arrive, cette étude pathologique tendait à tirer vers l'hypocondrie absolue, le marasme et la rêverie stagnante, les éléments morbides de ce tempérament.

Mais il ne paraît pas que les plus attentifs des lecteurs actuels soient surtout frappés de ces aspects de son génie. On les trouve indiqués sans insistance dans l'alerte « éloge » que M. M. Masson faisait couronner récemment à un concours de l'Académie

1. Cf. un roman de 1911, *les Résignées* de B. Barbery, dont l'épigraphe dit assez l'intention : « Les deux sexes mourront chacun de leur côté ».

2. E. Lauvrière.

française : celle-ci n'a pas tenu trop de rigueur, au récipiendaire si malmené de 1846, des méchancetés qu'elle lui laissa dire par Molé; elle a pu s'apercevoir plus d'une fois que Vigny n'avait pas si tort de signaler quelques incompatibilités entre la pensée et le pouvoir (Vigny écrivait le Pouvoir, et c'est assurément la principale politesse qu'il lui ait faite). Le délicat travail de reconstitution biographique par lequel M. Ernest Dupuy arrache, au double inconnu du passé et du secret, les amitiés, les curiosités, les services rendus, les attentives charités, humanise singulièrement la personne et l'existence du poète de la tour d'ivoire. Et l'on s'apercevra sans doute que se retirer du Cénacle et s'abstraire des luttes d'école, ce n'est pas nécessairement se placer en dehors de la vie et de la société.

C'est aux poètes qu'il convient de demander, en tout premier lieu, ce qui survit, à leur gré, d'un autre poète. Sans doute recherchera-t-on quelque jour, dans l'inspiration d'Ed. Schuré ou d'Eug. Hollande, dans les notes graves de Ch. Guérin, de L. Mercier, d'A. Bonnard, dans l'éloquence d'A. Angellier, ce que les *Destinées* sauvegardaient de noble sagesse pour le bénéfice d'une autre génération. En février 1902, une revue jeune, *l'Ermitage*, publia le résultat d'un plébiscite où des hommes de lettres avaient été sollicités de désigner leur poète préféré. S'adressant à une génération pour laquelle le culte de Victor Hugo était resté un article de foi, ce referendum ne pouvait manquer de tourner à l'avantage du grand poète de la *Légende* : 93 voix allèrent en effet au prestigieux manieur de vocables et de rythmes dont la France se préparait à célébrer le

centenaire. Mais Vigny suivait Hugo, sinon de près, du moins sans qu'un autre nom vînt les séparer : 48 suffrages étaient échus au poète des *Destinées*, alors que, des autres coryphées du romantisme, Lamartine en recueillait 46, et Musset 37 seulement. Or il est probable qu'une enquête de ce genre, tentée dix ans après celle-ci, indiquerait une vague plus forte d' « amis inconnus ». Elle comprendrait sans doute des écrivains de haute allure, et, en général, ceux des jeunes poètes à qui ne suffit pas l'« émerveillement » un peu féminin devant la Nature ou l'Amour et une sorte d'éphémérisme dans l'impression, — ceux aussi qui ont cherché, au delà de Sully-Prudhomme trop élégiaque ou trop scientifique, de Leconte de Lisle trop violemment historique, des modèles par quoi aiguiser leur sens des profondes réalités humaines ou leur goût de la plus noble vie intérieure.

Plus hiératique ici, dans une lumière d'apothéose, le voici évoqué, par exemple, en des vers reconnaissants :

> Vigny, noble habitant des champs interstellaires,
> Dit le drame sacré des âmes solitaires;
> Il allume la cire ardente de son cœur,
> Puis son aile rejoint un angélique chœur
> Qui déroule dans l'air son cortège de gloire
> Vers les remparts dorés de la cité d'ivoire.
> On ne s'y souvient plus que rien ait commencé,
> Le mystique présent n'a pas eu de passé [1]....

Parmi les « héros » rangés sous un grave portique, cette autre figurine de Vigny rappelle plutôt l'émouvant Dominique de Fromentin. Cependant, placé

1. J. Mélon, *la Maison vers le lac*, Paris, 1910.

dans le voisinage d'Ibsen, d'Hugo, de Balzac, de Nietzsche et de Zola, le pensif gentleman farmer du Maine-Giraud offre l'image d'une vie ralentie peut-être, mais pas abandonnée :

Voici le manoir bas, aux fenêtres cintrées,
Où, debout devant l'âtre, en l'arrière-saison,
Le comte de Vigny, pour finir la soirée,
Lisait la Bible aux serviteurs de sa maison.

Sur les feuilles des bois par l'automne cuivrées,
Il aimait cheminer dans cet humble horizon,
Vieux gentilhomme triste, âme désespérée
Dont l'énigme du Sort irritait la raison.

Le jour, tenant un livre, ou Pascal ou Montaigne,
Il surveillait la cuve où la vendange saigne,
S'occupait de sa ferme, allait voir son cheval ;

Mais la nuit, dans sa tour, les choses éternelles
Absorbaient sa pensée, archange aux vastes ailes,
— Quand il ne pleurait pas sur ton ombre, ô Dorval[1] !

Mais si elle était limitée à l'admiration des seuls poètes, la renommée de Vigny risquerait de rester un joyau de prix, sans appréciable valeur en dehors d'un groupe étroit. Il convient de rechercher si son « message » ne comporte pas des applications propres à toucher des publics plus étendus.

II

Il faut distinguer, en général, entre la réalité des faits humains et la valeur légendaire que leur attribue le souvenir de l'humanité. Le geste qu'immortalise une statue de héros est loin de correspondre toujours aux attitudes enregistrées par l'histoire. La formule

1. G. Trarieux, *le Portique*, Paris, 1909.

agissante qu'une postérité à peine cinquantenaire extrait du souvenir renouvelé de Vigny peut donc très bien différer de celles que l'analyse critique s'efforce de surprendre dans son œuvre et dans sa vie. Cependant l'efficacité actuelle de ce grand nom est sensiblement identique à sa signification réelle, et il y a une sorte de continuité — que d'autres mémoires illustres n'offrent pas au même titre — entre ce qui nous paraît la direction profonde de Vigny et le sens posthume de son action. Cette action semble dominée aujourd'hui par deux formules principales : le point d'honneur et le symbolisme en littérature.

C'est à peine simplifier à l'excès l'essentiel des qualités et des défauts de Vigny que de rappeler l'importance du sentiment de l'honneur pour cet écrivain. « L'honneur, c'est la poésie du devoir. » « La religion de l'honneur a son dieu toujours présent dans notre cœur. » « Le *gentleman* ou gentilhomme est l'homme d'honneur même qui, par les convenances, est retenu dans les limites de bonne conduite et de bienséance que la religion n'atteindrait pas; car il y a des choses que ferait un prêtre et que jamais ne pourrait faire un galant homme. » Des réflexions de ce genre, et tant d'autres éparses dans l'œuvre de Vigny, marquent assez quelle obsession accompagnait, comme d'une résonance prolongée, ce simple mot d'honneur : et sa vie n'offre pas d'infraction à ce code secret qu'il révère. Ce descendant d'une famille de médiocre et peu antique lignée dont il s'exagérait l'aristocratie, ce soldat des Bourbons restaurés qui ne les estimait guère mais n'a cru devoir servir que la cocarde blanche, a vraiment chéri, d'une dilection exaltée, une vertu que le

tumulte romantique, puis la littérature industrielle n'avaient point accoutumé de pratiquer. Garde-malade tenace et obstiné, Vigny a mis à soigner sa mère et sa femme un amour-propre que beaucoup de ses contemporains ne comprenaient pas; gentilhomme pauvre, il s'est refusé, pour ne point déroger un jour, des satisfactions d'apparat ou d'intimité, voyages, luxe de la table ou du logis, relations coûteuses, que s'offraient des gens de lettres moins qualifiés. Et même la consolation qu'il demande au travail et à l'étude semble tenir bien plus, au fond de sa pensée, d'un salutaire orgueil que d'un heureux assoupissement de la tristesse : on connaît les admirables vers de l'*Esprit pur*, et ces lignes du *Journal* de 1837 auxquelles ils font écho : « Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire. » Sans doute enfin convient-il de voir des empiétements et des déviations de ce sentiment dans telles démarches contestables de Vigny, son mariage apparemment destiné à redorer son blason comtal, son puéril souci de multiplier à plaisir les quartiers de noblesse de son ascendance paternelle, sa joie à faire foisonner sur le papier les branches d'un maigre arbre généalogique.

Or, il semble bien, dans l'actuelle « démission de la morale », que le point d'honneur, dépouillé des préjugés de la caste et ramené à la fidélité à soi-même, à la continuité dans le caractère et à l'acceptation de devoirs consentis, tende à devenir un régulateur d'âmes qui suppléera de plus en plus à d'autres impératifs. Une personnalité « évoluée » se sent, à certains égards, *moins libre* dans l'action qu'un caractère instable; des exigences plus étroites la

lient, dont elle compense la rigueur par son adhésion même à la règle qu'elle s'est donnée.... Protestation d'individualités plus homogènes contre la facile et commode relativité des morales du bien-être, de la solidarité, des mansuétudes religieuses? Survivance d'anciennes lois et de codes surannés dans des consciences qui ont derrière elles, en quelque sorte, des ancêtres plus exigeants? Vigny, en tout cas, a sa place parmi ceux qu'honoreraient les adeptes de cette morale : même s'ils admettent qu'il ne saurait être considéré comme un guide absolu pour la pensée, la vie et l'action, ils sont déférents à la hautaine leçon qu'il propose, et lui savent gré de les avoir prévus sans emphase dans le *quadro* intitulé *Bisson* : « Tel est l'homme moderne en France. L'honneur est sa foi, la conscience sa morale, le devoir sa loi; il est actif et savant. Sa science première est celle de son état; il ne veut plus permettre à son imagination d'errer dans les champs de la théologie et de la superstition; il combat et sert la patrie et l'espèce humaine dans les temps présents sans vouloir préjuger de l'éternité. Il désire que Dieu soit et qu'il reçoive le juste dans sa paix; mais il ne croit pas toujours et n'affirme plus. Quelle est l'idée qui soutient son courage? Il ne le dit même pas. » Stoïcisme sans roideur et désenchantement vaillant, moralité sans nulle sanction, mais soumise à une obligation d'autant plus étroite : il y a là assurément une attitude que ne sauraient désavouer les moralistes les plus impérieux et qui a le seul tort d'être un peu froide et hautaine, en dépit de l'immense pitié qui l'humanise.

Elle se heurte surtout, dirait-on, aux manèges des hommes qui vivent pour l'actualité, le succès immé-

diat, la publicité : il n'est pas surprenant qu'à maintes reprises, Vigny les ait marqués d'une réprobation dédaigneuse. Il a même poussé à l'excès son mépris pour la presse, la tribune, le souci de l'opinion; et la *Maison du Berger*, les *Oracles*, le *Journal*, la *Correspondance* restent d'accord pour stigmatiser, en littérature comme dans la vie publique, tout succès douteux, facile ou frelaté, et en particulier ce que la toute-puissance de la presse lui paraissait produire, *la gloire sans responsabilité*. « Lorsqu'un homme devient trop vite populaire, je m'en défie, car c'est presque toujours par son côté commun qu'il l'est, et cela me fait craindre que ce côté-là ne tienne la plus grande partie de son être. Le bon, le beau, le vrai, ne touchent d'abord que les esprits d'élite, et peu à peu l'admiration qu'ils en ressentent descend de leur rang à tous les autres, des montagnes à la plaine. » « Dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus.... »

Même s'il y entre une part d'orgueil, cette aversion pour le succès de publicité a rendu Vigny cher aux minorités intellectuelles qui souffrent des triomphes faciles d'idées médiocres et de caractères prêts à s'abandonner. Elles ont même exagéré à plaisir l'inaccessible de la fameuse Tour d'ivoire — qui n'était ni si distante, ni si hautaine — pour mieux opposer son faîte aux tréteaux de hasard, hâtivement posés en pleine foire, dans le vacarme de la Bourse aux gloires. Ces aristocraties ont souvent fait le rêve dangereux de se constituer en des partis; elles ne se conçoivent à vrai dire qu'à l'état de minorités éparses, implicites et diffuses, que rallie à la rigueur un objet déterminé, mais qui doivent conserver à

l'ordinaire leur caractère de libre et indéfinissable confrérie, simplement propre à « se porter sur les points menacés du cercle de l'esprit humain », comme écrivait Vigny, et à servir ainsi de renfort et d'appoint aux opportunités de la vie civilisée.

III

Le symbolisme du poète, si paradoxal que cela puisse paraître, est une autre raison de durée, et même un motif imprévu d'actualité pour sa gloire : et il est lié, par de subtiles nécessités, à cette même question des minorités latentes. Les conditions de la vie moderne, les progrès des sciences appliquées, la diffusion générale d'une connaissance rationnelle du monde, rapprochent de plus en plus les arts de la simple reproduction des choses, multiplient les intrusions de la réalité absolue dans le domaine esthétique : on peut prévoir le moment où le fait divers, l'exhibition des personnages notoires, le journalisme illustré, le cinématographe et le gramophone donneront à des publics presque unanimes ces restitutions de la vie que l'on demande à l'art. Pour d'autres, la commodité des voyages et la vision directe de l'exotisme, l'habileté des reproductions décoratives du passé rendront inutiles les efforts de suggestion, de résurrection qu'on a si souvent attendus des artistes. Et c'est sans doute par une résistance secrète à ces tendances que des groupes restreints exigeront de l'œuvre d'art un sens plus ou moins caché, une idée pas trop manifeste, un minimum d'ésotérisme en un mot. Peut-être, après cinq siècles d'art *direct* en général, retrouvera-t-on

ainsi quelques-unes des raisons qui avaient fait fleurir le symbole dans les créations du moyen âge, destinées aux démocraties chrétiennes et propres à leur plaire, mais réservant leur tréfonds de mystère et leur signification intégrale à un petit nombre d'initiés.

Or il n'y a guère, dans la littérature française moderne, d'écrivain qui offre, au même titre que Vigny, l'exemple et le prestige d'un *idéoréalisme* susceptible de procurer un point de départ à ces dispositions. Hugo, grand créateur de mythes assurément, insuffle une vie généreuse et souvent puissante à des idées fort simples et faciles à reconnaître et à identifier. Il n'y a que dans la *Chute d'un Ange* que Lamartine ait dissimulé une idéologie en quelque sorte *chiffrée* : encore est-elle à peu près identique aux idées courantes du poète sur la famille, sur la société et sur le développement du Divin dans l'humanité. Les symboles de Leconte de Lisle se ramènent le plus souvent à des objections connues contre l'usurpation des dieux et la domination de la caste sacerdotale. Quant au mouvement *symboliste* de la poésie française, aux alentours de 1890, ses singularités laborieuses de forme, un certain défaut d'intellectualité véritable et de réflexion l'ont empêché de prendre dans notre histoire littéraire la place qu'il aurait pu conquérir : c'est aux *Destinées*, encore aujourd'hui, qu'il faut remonter. L'action de Vigny regagnera sans doute en profondeur, en *intimité*, ce qui lui fait défaut en extension, en diffusion de surface. Des poèmes tels que *Samson*, la *Flûte*, sont susceptibles d'une exégèse assez subtile, offrent en tout cas des aspects énigmatiques à la méditation du lecteur. Même certaines pages de

Stello et de *Servitude et Grandeur*, en présentant à nos préoccupations contemporaines des thèmes déjà anciens et qui sont restés actuels, ont rendu manifeste la vitalité d'un art soucieux de cacher une *idée* sous les voiles d'un récit ou d'un dialogue.

Le critère trop commode de la clarté et de l'évidence se trouve assurément mis en défaut par un tel procédé : encore faut-il admettre qu'une œuvre poétique n'est pas irrémédiablement vouée à l'absolue transparence qu'on est en droit d'exiger d'un axiome de mathématiques ou de philosophie élémentaire. « Détestable, dit Gœthe, serait un art qui se concevrait d'emblée, et dont le sens dernier serait immédiatement perçu par celui qui y pénétrerait. » Un secret à conquérir, la récompense d'une énigme à déchiffrer sont assurément des compensations fort acceptables pour l'effort exigé, dans ces conditions, par une œuvre humaine qui cesse de s'offrir et de s'ouvrir à tout venant [1].

IV

Gardons-nous, au reste, de croire que l'existence d'outre-tombe de Vigny soit uniquement liée à ces prestiges aristocratiques, aisément propices au pharisaïsme et au préjugé dédaigneux. Par leur existence même et l'espèce de résistance qu'elles exercent, les minorités obstinées, dans la vie et dans l'art, ont toujours joué un rôle notable : elles empêchent les trop commodes moyennes de devenir

1. Cf. sur ce qu'on pourrait appeler le « symbolisme nécessaire », quelques pages de M. Rémy de Gourmont dans le *Chemin de velours*.

étales; et si elles n'élèvent pas toujours à elles les médiocrités grégaires, elles présentent du moins un obstacle à leur flot, un stimulant à leurs tentatives de perfectionnement, un point d'appui à leurs succès isolés.

D'ailleurs, dans le cas particulier de Vigny, on s'abuserait à croire que nul effet n'a passé, de cette conscience raffinée, à la vie la plus apparente et la plus pratique. Plus d'un homme d'action a pu devoir, à un culte ancien pour un poète cher à la jeunesse réfléchie, une tenue ennoblie et idéalisée ; l'un de ces journalistes ou de ces députés que n'aimait guère l'auteur des *Oracles* lui est sans doute redevable d'une dignité supérieure apportée dans l'exercice de son art « d'audace et d'artifice ». Car il en est des effluves émanés d'une œuvre élevée, même écartée en apparence de toute application, comme de ces passages imprévus de la spéculation à l'activité que notait Vigny dans son *Journal* : « Une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de ses idées à l'action, la domine et l'agrandit ». Lui-même espérait agir ainsi, à sa manière qui n'était pas la plus méprisable, sur le cours des destinées de la France et du monde. « C'est ma volonté de retremper le caractère de ma belle nation, autant que je le pourrai faire, à des sources que je crois bonnes, que je crois pures », écrivait-il le 21 octobre 1841 à Mlle Maunoir. Un peu plus tard, il s'efforçait d'organiser, dans ses alentours de la Charente, l'instruction populaire, le sens de l'association et de la mutualité, et d'ajouter ainsi un peu d'action directe à cette cordialité agissante pour toutes les souffrances et les misères qu'il a toujours manifestée : sa candidature malheureuse

aux élections législatives, mal d'accord avec ses thèses ordinaires sur l'antinomie du Pouvoir et de la Pensée, a marqué définitivement l'incompatibilité de sa bonne volonté et des tendances contemporaines les plus apparentes.

Car l'actualité de Vigny ne laisse pas d'être associée au mouvement de déception qui se dessine contre les assemblées parlementaires et qui ramènera vraisemblablement leur rôle à des fonctions de contrôle plutôt que d'action gouvernementale et d'initiative législatrice. *L'improvisation dans les affaires sérieuses*, « ce que je méprise le plus », lui sembla toujours le fait inévitable des réunions d'hommes appelées à prononcer des décisions. « Tel est le sort malheureux de l'humanité, que ses intérêts sont sans cesse compromis par la légèreté inévitable et violente des assemblées », écrit-il dès le mois de mai 1848; et le 4 septembre 1849 : « Quel mystère à étudier que le gouvernement des assemblées! Ont-elles jamais gouverné réellement? Est-ce gouverner que faire sans cesse l'œuvre de Pénélope, détruire la nuit l'ouvrage du matin? » On a beau sourire parfois de la *politique des poètes*, l'avis d'un esprit réfléchi a chance de coïncider, fut-ce dans une opposition éternelle, fut-ce dans le programme théorique d'un parti, fut-ce dans le triomphe éphémère d'une vérité, avec les manifestations significatives de la vie pratique.

Il se pourrait donc qu'un jour l'histoire des idées dans le monde eût à compter avec Vigny comme auparavant avec Rousseau, avec Lamartine et V. Hugo. Cet écrivain, issu de l'ancienne France monarchique, n'apporterait aucun appoint aux doctrines de la légitimité et du droit divin. Et

même, s'il faut en croire[1] des confidences récentes, il aurait sa part indirecte dans une révolution, M. Braga, le père spirituel de tous les républicains portugais, reconnaissant devoir sa conception de l'art à l'auteur de *Moïse* et faisant de lui l'un des informateurs par excellence de sa volonté et de sa pensée. Mais c'est plutôt, cela va sans dire, dans le sens d'une reconstitution des corps organisés et responsables et d'une résistance aux abandons et aux émiettements de la masse politique et sociale, qu'irait aujourd'hui son influence. Les fluctuations des partis sont peu de chose, vues de cet angle. « L'espoir vrai de la France est, comme je le dis tranquillement à Louis-Philippe en 1830, l'indifférence en matière de gouvernement. »

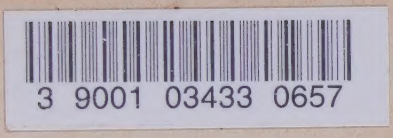
Il n'importe, d'ailleurs, et ce sont là, en somme, les *à-côtés* négligeables d'une action qui a son domaine, son point d'appui et sa force dans d'autres régions — celles de la pensée, du sentiment et de la poésie. C'est ici, dans un enclos exigu sans doute, mais voisin des larges avenues où l'humanité poursuit ses destinées, que Vigny a son sanctuaire — celui dont il disait : « Soyons assez grands pour que notre tombe, sans art, soit honorée, et si ce n'est qu'une pierre blanche ou noire, que le monde y vienne comme à la Mecque en pèlerinage et y pose ses deux genoux ».

1. Le *Figaro*, 15 octobre 1910 : *Pages inédites de Theophilo Braga.*

TABLE DES MATIÈRES

Les deux tristesses de Vigny 1
Une influence de la première heure : Bruguière de Sorsum. 25
Joseph de Maistre et Alfred de Vigny 49
Éloa et les Vosges 71
Thomas Moore et Alfred de Vigny 91
La mer et les marins dans l'œuvre de Vigny 113
Le symbolisme de Vigny 137
Le *Songe de Jean-Paul* dans le Romantisme français 159
Hugo et Vigny : quelques divergences 177
L'actualité de Vigny 199

1572-11. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 1-12.


3 9001 03433 0657